

**Université de Montréal**

*Creep show suivi de “Je est des autres.”*

*De l’esthétique borderline chez Marie-Sissi Labrèche*

**Par**

**Stéphane Rivard**

**Département des littératures de langue française**

**Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures**

**en vue de l’obtention du grade M.A. en**

**Littératures de langue française**

**Décembre 2009**

**© Stéphane Rivard, 2009**

**Université de Montréal**  
**Faculté des études supérieures**

**Ce mémoire intitulé :**

*Creep show suivi de “Je est des autres.”*

*De l'esthétique borderline chez Marie-Sissi Labrèche*

**présenté par :**

**Stéphane Rivard**

**a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :**

**Andrea Oberhuber**

Président-rapporteur

**Catherine Mavrikakis**

Directrice de recherche

**Élisabeth Nardout-Lafarge**

Codirectrice

**Martine Delvaux**

Membre du jury

## RÉSUMÉ

Dans *Creep show*, un narrateur présente ses creeps, les malades de son entourage, des schizophrènes inadéquatement nommés, afin de les ramener à la vie par ses mots. En se souvenant de certains moments où la folie se manifestait à lui, il veut déterrer ses ensevelis, les faire parler en leur prêtant son écriture. Dans un récit morcelé pouvant évoquer une galerie de portraits en mouvement, les protagonistes sont présentés comme des monstres, des rêveurs ou des sources d'inspiration selon le moment relaté par un narrateur affecté qui se replonge littéralement dans un passé s'échelonnant entre l'enfance et l'âge de dix-huit ans. Portant autant sur la maladie mentale que sur la honte et la peur des mots, *Creep show* est un texte sur le silence et l'impuissance, sur l'incapacité de nommer adéquatement la folie ; il s'agit d'un court récit de dix-sept scènes encadrées par un prologue et un épilogue où l'écriture d'un traumatisme se vit comme une histoire d'amour.

L'essai intitulé "*Je est des autres.*" *De l'esthétique borderline chez Marie-Sissi Labrèche* décrit la genèse d'une esthétique « borderline ». Dans une approche à la fois psychanalytique et narratologique, fondée sur les concepts de la mélancolie, du kitsch et de la crypte, l'analyse tente de montrer quel type de construction thématique et formelle soutient cette esthétique. À partir d'éléments représentatifs de l'univers de Marie-Sissi Labrèche (la question de la limite, la pulsion de mort, le rapport au corps et l'instabilité), l'essai s'intéresse à la façon dont la narratrice de *Borderline* (2000) donne à lire une identité sédimentaire, un autoportrait *masqué-fêlé*, où « Je est [des] autre[s] ». En regard de ces éléments, l'hypothèse d'une machine textuelle fonctionnant – thématiquement et formellement – dans et par l'instabilité et l'altérité oriente la réflexion vers l'idée d'une écriture du trauma qui pourrait représenter une tentative de réappropriation identitaire passant par l'esthétique dite « borderline ».

**Mots-clefs : Maladie mentale ; enfance ; trouble de personnalité borderline ; mélancolie ; esthétique ; kitsch**

## ABSTRACT

In *Creep show*, the narrator presents his creeps – some family members who are schizophrenics and inadequately appointed – and revives them by its words. By remembering certain moments when the insanity showed itself to him, he wants to dig up the buried and make them speak by lending them his writing. In a split narrative, which could evoke a collection of portraits in movement, the protagonists are presented as monsters, dreamers or sources of inspiration according to the narrator who literally dives back into the past. Presenting mental illness as the shame and the fear of the words, *Creep show* is a novel about silence and about the importance to understand adequately the insanity; it is a short narrative of seventeen scenes where the writing of a traumatism is experienced as a love story.

The essay entitled “*Je est des autres.*” *De l’esthétique borderline chez Marie-Sissi Labrèche* describes the genesis of a “borderline” aesthetic. In a psychoanalytical and narratological approach established on the concepts of the melancholy, the kitsch and the crypt, the analysis tries to show which type of thematic and formal construction supports this aesthetic. With representative elements of the universe of Marie-Sissi Labrèche (the question of the limit, the death drive, the body obsession and the instability), the essay is interested in the way the narrator of *Borderline* ( 2000 ) offers a reading of the sedimentary identity and a misleading self-portrait. According to these elements of reflection, the hypothesis of a textual machine working in and by the instability (and the otherness) leads the analysis to the idea that writing the trauma could represent an attempt at reclaiming identity through the aesthetic called “borderline”.

**Keywords : Mental Illness ; Childhood ; Borderline Personality Disorder ; Melancholy ; Aesthetic ; Kitsch**

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Creep show</i> .....	p. 1
<b><i>“Je est des autres.” De l’esthétique borderline chez Marie-Sissi Labrèche</i></b> .....	<b>p. 130</b>
Introduction. Peut-on parler de la folie ? .....	p. 131
Écrire borderline ? .....	p. 137
Moi, Sissi, mélancolico-borderline .....	p. 140
Histoires de ventre d’une séquestrée menteuse se changeant en kitsch.....	p. 151
Un concept, des symptômes : de la crypte au complexe de la mère morte ....	p. 159
Conclusion. Mélancolie, esthétique, antikitsch et autres considérations .....	p. 168
<b>Bibliographie</b> .....	<b>p. 175</b>

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier d'abord Catherine Mavrikakis et Élisabeth Nardout-Lafarge, mes directrices qui m'ont contaminé, inspiré, encouragé et montré mes faiblesses.

Merci à ma famille : mes personnages fous adorés.

Merci à vous, mes amours : toi, Philippe, pour m'avoir appris à aimer en me fascinant et toi, Éric, pour m'avoir fait découvrir l'opéra et mes ailes cachées.

Finalement, merci à Lucille Toth, la femme franco-québéco-américaine, sans qui je n'aurais jamais appris à rire de moi et d'elle.

## LISTE DES ABRÉVIATIONS

B. : *Borderline*

DSM-IV : *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*

LB. : *La Brèche*

LH. : *La Lune dans un HLM*

Creep show

À Catherine Mavrikakis

To Éric

*It is a tale told by an idiot, full of sound and fury, signifying nothing.*

SHAKESPEARE, *Macbeth*

*I wish I was special / So fucking special /*

*But I'm a creep / I'm a weirdo / What the hell am I doing here? / I don't belong here*

RADIOHEAD, *Creep*

## **Chevaux et orchestre**

*Un mardi soir orageux de mes douze ans, je suis devenu fossoyeur. J'étais en visite chez ma tante Bernadette. Depuis quinze jours, il pleuvait sans arrêt ; des torrents, des fleuves et des litres et des litres d'eau glaciale inondaient la terre. Il y avait tellement de pluie que j'avais peur que la maison s'enlise dans la boue et qu'on meure étouffés sous la terre, bien enterrés par des tonnes de glaise, et que nos corps se transforment en statues, à jamais, et que nos carcasses, des bouts de nous, ne soient retrouvées que des siècles plus tard par des archéologues en train de fouiller pour trouver des dinosaures. L'eau s'infiltrait de partout dans la maison, l'humidité commençait à pogner dans les murs, le plafond dégouttait, des poches d'eau faisaient lever la peinture sous le grand masque africain accroché dans la cuisine. Dehors, c'était comme dans ma tête : la tempête du siècle. J'attendais que la nature m'adresse la parole en brisant une fenêtre mais c'est Bernadette qui m'a parlé ; elle a été la tornade que je n'attendais pas, là, dans sa maison, aussi violente que le vent dévastateur qui m'effrayait et que j'entendais rugir comme un fou enragé. Entre deux coups de tonnerre, suspendu aux lèvres de ma tante pour ne pas m'envoler, je suis tombé de haut. Mon royaume s'est déchiré. Mon innocence a pris le bord. J'ai chuté six pieds sous terre et je suis devenu un sale creuseur de fosses : Bang !*

*Ce soir-là, j'ai appris que j'étais un creep issu d'une lignée de creeps.*

*Dans mon ancien temps, j'étais ailleurs. Pas au niveau des tombes. In the sky. Je vivais dans une acropole étincelante qui s'appelait Phare-West le Magnifique. C'était ma ville à quelques centimètres des étoiles, qui ressemblait à une boule Disco. Chaque nuit,*

*j'y allais. En m'endormant, je retrouvais Phare. C'était une jungle féérique, un cirque en pleine nature peuplé de femmes à barbe sans barbe, de fildeféristes sans fil, de girafes multicolores, de clowns cracheurs de confettis. Souvent, je parcourais l'acropole à vol d'oiseau, au volant d'une Jeep-avion aussi haute qu'un géant. La ville débutait sous la terre et montait jusqu'au ciel ; elle grattait ses nuages. C'était une ville-ascenseur du genre parking à niveaux. Il y avait plusieurs étages et en montant, je pouvais arriver jusqu'aux dieux. J'étais persuadé qu'une fois rendu au sommet, je deviendrais le maître de ma ville.*

*J'avais aussi Candy Mo... Je l'adorais. C'était mon cheval magique qui galopait vite. Parfois, il lui poussait des ailes ; et alors, en me tenant très fort à sa crinière pour ne pas tomber, je pouvais atteindre les étoiles. Je n'avais pas besoin de la mort pour devenir un ange. Sur son dos, j'étais blanc comme neige, un Bonhomme Carnaval divin, un ange qui saluait la foule du haut de ses trois pieds onze pouces. On him, j'avais l'existence royale, un big trône en or, une couronne gigantesque. Je voulais manger les fleurs, le sable, l'air, la vie... dévorer la planète Terre pour la garder juste pour moi. À dos de Candy, je pouvais flyer jusqu'au soleil pour l'embrasser.*

*Dans ma city, tout le monde s'aimait. J'étais le meilleur. À la fois héros de l'acropole et prince carnavalesque du ciel.*

*En apprenant ma creepytale, j'ai perdu all my fairies. Je suis devenu un conte pas merveilleux, déserté par les mille et uns personnages qui lui donnaient sa raison*

*d'exister ; je me suis transformé en demi-mort déterreur de ses semblables qui, pour continuer à vivre, devait décrypter tout seul le silence ultra-codé de la creepitude. En tant que creep, je n'avais plus le droit de rester là à ne rien faire, les bras croisés, dans mon ancienne vie. Tous les jours de la semaine se sont mis à tomber un mardi soir et, d'aussi loin que je me rappelle, le mardi, je déterre mes ensevelis. Je n'ai pas le choix, c'est ma mission. Comme personne n'a eu le temps de me montrer ma nouvelle vie de fossoyeur comme du monde, au lieu de creuser des trous, je pioche à coups d'amour pour que les morts et enterrés sortent de leurs tombes, de toutes mes forces.*

*Lors de ma métamorphose, mon Candy Mo a disparu. Un gros rat d'égout a pris sa place. Il est arrivé en claquant des dents et il a voulu que j'embarque sur son dos pour que nous volions ensemble vers une autre ville que Phare. Depuis son apparition, j'ai peur qu'il me bouffe. Il me surveille tout le temps, veut me déjouer, m'amener avec lui à Creepville pour m'y enfermer et m'y laisser crever de peur, mais je lutte. Je me bats fort pour le faire fuir.*

*Mes mots sont mes armes, mes cris du cœur ; ils sont ma mort-aux-rats contre les faces de rat qui veulent me tuer mais qui ne peuvent rien faire contre l'amour.*

**Premier tour de piste**  
**Hommes et femmes à barbe**

## Édouard

*Si on ne fait rien pour être vu... vraiment vu, repéré, le genre que les gens montrent du doigt, alors c'est qu'on mérite pas d'être vu.*

JIM CARROLL, *Basketball diaries*

C'est Noël et on mange ; on n'arrête pas de manger. La table de la cuisine est pleine à craquer. Tout le monde a participé : Bernadette a fait son superbe renversé à l'ananas, Solange a décidé de nous éblouir avec trois belles pièces de viande de qualité (un roast-beef cuit à point, une dinde avec des atocas et, comble du bonheur, son classique rôti de porc piqué à l'ail comme je l'aime tant) et maman s'est donnée à fond dans les hors-d'œuvre – des dattes au bleu, des tranches de concombre avec une mixture au saumon fumé dessus, des champignons farcis, des carrés aux noix, et j'en passe.

Ma maison est remplie de guirlandes brillantes. On pourrait se croire dans un film de science-fiction tellement ça fait bling-bling partout, jusqu'au plafond, dans les moindres recoins de la piaule aux réjouissances. Jésus est né aujourd'hui mais ça ne dérange personne. Le plus important, c'est de manger en riant, en gang, parce que le 25 décembre, pas de chicane dans la cabane, ce qui est plutôt rare.

Tout le monde est saoul.

Le Père Noël arrive. Je le vois faire son entrée dans la cour, de l'autre côté de la fenêtre, mais je reste assis avec la dinde. Mon frère Nathan monte sur sa chaise et nous fait sa petite gigue d'enfant content. Santa Claus marche difficilement en sortant de son traîneau. Il était là tantôt et il s'est rincé le gosier comme tout le monde. Il enjambe le

banc de neige pas plus haut qu'un nain de jardin avec toute la misère du monde, échappe sa poche de cadeaux dans une flaque de sloche pleine de sel, titube jusqu'à la porte, n'arrête pas de gratter son gros nez rouge de clown. Nathan n'en peut plus ; il a hâte de recevoir ses bébelles.

Je sais que cette année, c'est le tour de mon oncle Luc de jouer au bonhomme donneur de cadeaux. Crisse qu'il m'écœure ! Je l'ai reconnu tout de suite parce qu'il sent le fond de tonne comme d'habitude. Sous son déguisement, il sue ses gins tonics comme un porc ; ça jute de partout ; ses aisselles mouillent à boire debout. Santa Luc nous prend dans ses bras et, pour qu'on garde un souvenir de notre passage sur lui, il nous remplit la bouche de longs poils blancs qui sentent la remise et un peu la pisse en nous frottant la face sur sa barbe qui a passé un an dans les boules à mites. Tout se passe très rapidement. Les paquets multicolores sont distribués vite fait mal fait... Luc mélange nos noms en nous appelant pour nous les donner, s'envoie une gorgée de fort derrière la cravate chaque fois qu'il en a l'occasion, nous demande de lui chanter des maudites chansons plates pour le remercier de sa générosité en lançant des « Ho Ho Ho ! » entrecoupés de toussotements de moteur qui cale. Ça m'énerve because moi, je ne crois plus au Père Noël depuis longtemps et que, pour ne pas désillusionner les plus jeunes, je dois faire mon innocent et endurer tout ça. Je ne lui ai rien demandé, moi, à mon oncle Luc. Juste qu'il arrête de m'empester. Mais bon. Au moins, il me gâte... C'est toujours ça.

Je me retourne et je vois mon oncle Édouard à côté du sapin, seul parmi ses frères et sœurs, dans sa tête, à l'écart de la fête. Il regarde son verre de vin blanc d'une drôle de façon, comme s'il voulait le faire éclater par télépathie. Quand il lève ses yeux bleus de sa cible alcoolisée, Édouard nous dévisage et il semble vouloir faire du mal à quelqu'un. Il se gratte,

croise les jambes, déforme son visage. C'est un guépard affamé, prisonnier dans sa cage, qui voit des gazelles lui passer à trois pouces du nez sans pouvoir croquer dedans. Mon oncle cogne des clous mais il lutte contre le sommeil. Il doit dormir sur le canapé du salon qui n'est pas libre. C'est aussi simple que ça : le salon est interdit à mon oncle parce que les enfants s'y amusent. Il y a trop de bruit et ça pourrait déranger ce qui rugit en lui. Les mères ont insisté ; je les ai entendues avertir leur frère... « Édouard, tu peux pas t'approcher des jeunes. Ils sont innocents. »

Il n'a pas protesté.

En le regardant bien, je trouve que mon oncle ressemble à un monstre. Ses mains me font peur. Elles sont pleines de bleus, décharnées par endroits. Il y a aussi des trous dans son sourire, des espaces noirs faciles à remarquer, des traces de la fureur d'Édouard, comme des stigmates, des tranchées dans la bouche, des endroits où se cacher peut-être. Les trous sont plaqués là en souvenir du jour où il a essayé d'arracher les dents de son ennemi qui se moquait de lui... C'est Bernadette qui me l'a dit. Je l'ai vu souvent avant sa métamorphose en monsieur épeurant. Je le trouvais beau. Plus maintenant. Les blessures ne sont pas invisibles, elles restent là. Mon oncle est méchant avec son corps ; il le change en ruines. De jour en jour, Édouard se rend de plus en plus laid et effrayant et repoussant.

Je regarde ailleurs. (Je veux rire.) Solange tombe parce qu'elle a trop bu ; Lucille et Nick courent partout (ils font chier ma mère parce qu'ils sautent sur son beau divan neuf) ; Solange, relevée de sa chute, leur dit d'arrêter sinon ils vont manger une tape ; et Luc, le maudit niaiseux, veut montrer ses grosses fesses poilues à Bernadette. (Je ris dans mon coin.) Mon petit frère est tout excité parce qu'il a reçu un chevalet et des pinceaux.

Le Père Noël a vraiment été fin avec lui. La petite peste crie très fort et dérange Édouard qui grince des dents. Quand Nathan passe trop proche de mon oncle, ses mâchoires se contractent mais il reste calme, en apparence. Moi, je peux percevoir une lueur malsaine dans son regard. Il déteste les flos. Je le sais. Ils sont de trop dans son monde. La moindre apparition d'un enfant dans son champ de vision lui donne le goût de le torturer à mort. La scène me fait penser au loup qui guette le Petit Chaperon Rouge derrière un arbre. J'ai peur. Édouard est sur le point de se lever de sa chaise pour manger Nathan. J'aimerais le prévenir, mais je ne veux pas entrer dans la game des vieux ; je refuse de dire que mon oncle est méchant même s'il me donne des frissons dans le dos, même s'il se pourrait bien, après tout, que les grands sages de la famille aient raison. Je suis glacé face au spectacle. Mon frère appelle la violence, s'expose innocemment, tandis que Bernard et Solange discutent en regardant leur frère relâcher sa proie.

Le temps presse.

Il faut agir.

Vite !

Je vais rejoindre Nathan. J'enlève mon costume de poule mouillée. Je suis Batman. Direction Shorcake aux fraises dans ma batmobile. La table des desserts devient notre refuge, notre maison de sucre juste à nous. On se bourre la face dans le gâteau. On rit la bouche pleine. Batman et le Petit Chaperon rouge ont le menton plein de crème fouettée. On ressemble à des nuages.

Je suis fier de moi.

Je me sens tellement fort, tellement nécessaire.

J'ai sauvé mon frère des mains du diable.

## Catherine

*Il y a les morts qui vous hantent et qui ne vous lâchent plus, ceux qui vous suivent pas à pas, qui en arrivent même à prendre votre place dans la vie quotidienne, ceux qui vous effacent des événements au profit de leur existence : ce sont les fantômes, les parasites, les pots de colle de l'au-delà, qui demandent réparation ou encore quelque vague vengeance.*

CATHERINE MAVRIKAKIS, *Deuils cannibales et mélancoliques*

Catherine est couchée dans la chambre du fond. Elle doit dormir maintenant. Assis dans le salon avec Bernadette et maman qui jasant de l'arrivée du printemps, je veux rester debout encore un peu pour oublier les mille corbeaux noirs qui viennent de me fendre l'esprit à grands coups d'ailes, une scène atroce qui ressemblait à un présage, avec, au premier plan, ma cousine Cat complètement raide. Je sais que si je vais au lit tout de suite, je vais recommencer à voir la mort de trop proche.

Dans mon rêve éveillé, il y avait un fond de réalité... Solange portait la petite jusqu'à son lit parce qu'elle s'était endormie devant la télé. Mais très rapidement, les choses ont changé. J'ai vu qu'en fait, ma tante avait les bras remplis de lys et de glaïeuls, comme si elle se rendait au cimetière pour décorer la tombe d'un être cher. La gerbe de fleurs se laissait aller, ensommeillée ; les lys et les glaïeuls pendaient de chaque côté des bras de ma tante qui marchait avec elle, ma Catherine florale, ma cousine-couronne de fleurs, like un corbillard vers la fosse. Des pleureuses s'arrachaient des cheveux, de l'encens embaumait le salon, et, aussi, des hommes endeuillés balançaient des ostensoirs autour de ma Cat en train de mourir. Ils se dirigeaient tous lourdement vers la chambre du fond. Vers le trou. Solange ressemblait à un ange gardien aux ailes déployées.

Le cortège a défilé devant moi. Je me sentais impuissant mais bien là, avec un gros chrysanthème accroché à ma boutonnière, face à la procession funèbre. Solange était toujours aussi solennelle, Catherine toujours aussi pâle et mourante. Le salon sentait le salon funéraire. Une odeur persistante de fleurs séchées et de chair remplie de produits chimiques me montait jusque dans le cerveau.

J'aurais aimé embrasser Catherine mais je n'ai pas eu le temps. Bernadette m'a pincé le bras. Elle m'a ramené dans le salon, avec eux, dans l'ici. Deux minutes plus tard, Solange est arrivée en disant que la petite s'était endormie. Il y avait des plis en forme de pétale sur sa veste.

Si je vais me coucher right now, je sais que je vais retourner dans le morbide. So, non c'est non, je reste avec mom et Bernadette. Vivre ce genre de scène-là une fois aujourd'hui, c'est en masse.

Même s'il est tard, les stores sont ouverts. Je peux voir les lampadaires qui brillent sur la rue. Ils font bien leur job, les lampadaires ; ils empêchent les autos de faire des accidents en leur montrant la ligne jaune qu'il ne faut pas dépasser. Des fois, les voitures sont perdues. Ça arrive quand les lampes géantes font des crises de cœur, quand elles se mettent à clignoter vite avant de s'éteindre. Maman dit que c'est parce que les lumières ont besoin de repos, qu'elles sont fatiguées, elles aussi, pendant la nuit. Pour Bernadette, ce n'est pas la même affaire. Elle pense que quelqu'un joue avec pour les dérégler. Ma tante préfère dire que des méchants font faire des crises d'épilepsie aux lampadaires pour que les autos se retrouvent dans la cour à scrap.

Il fallait s'y attendre, ça commence à brasser dans le salon. La chicane pogne. Bernadette se fâche contre maman parce qu'elle vient de la traiter de folle qui raconte des

niaiseries aux enfants. Ma mère et ma tante se disputent souvent. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'elles se détestent mais j'ai souvent eu très peur pour maman. Les yeux de ma tante sont tout le temps chargés à bloc. Always. Elle a des mitraillettes dans les yeux, plein de balles derrière les paupières. Mais maman lui tient quand même tête. Elle n'a pas peur de sa sœur. Pour elle, Bernadette est une kamikaze, une terroriste du regard qui s'anéantira sans avoir accompli son carnage. Maman, elle est courageuse ; là, elle affronte Bernadette comme si elle voulait protéger mon innocence, pour que je continue de regarder les lampadaires d'un bon œil, sans avoir peur qu'ils se mettent à se contorsionner, à vomir une sorte de broue blanche, à risquer de s'étouffer avec leur langue.

Je ne les écoute plus. Je pense qu'il se passe quelque chose de pas cool dans la chambre du fond. C'est beaucoup plus grave que la chicane entre les deux pôles pas compatibles, les sœurs séparables parkées dans le salon. Je me lève. J'y vais. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai un mauvais feeling. Je crois que Catherine est en danger, seule, dans la chambre qui sent la terre mouillée. J'ai peur que mon grand-père mort se réveille, qu'il se sauve de chez les deads, qu'il reprenne vie, pour chanter une berceuse à ma cousine. Bernadette m'a dit que pépère était mort dans cette pièce-là et que les trépassés pouvaient errer longtemps, vraiment très très longtemps, dans notre monde. Je me fais un cinéma d'horreur. J'ai la cervelle qui baigne dans le beurre. Je bouffe du pop-corn plein de sang, in my head.

J'avance dans le couloir.

Je recule.

J'ai peur.

J'avance.

Je pousse la porte.

La petite est agenouillée comme sur un prie-Dieu. Elle ressemble à Aurore l'enfant martyr avec les yeux dans la graisse de bines. Ses genoux saignent un peu et ses cheveux sont en broussaille, comme si elle avait mis ses doigts dans une prise électrique. Elle ne fait vraiment pas ses dix ans, à cause de son visage creusé. Quand je la regarde pendant un certain temps, ses traits s'embrouillent et elle devient un séropositif qui suit une trithérapie. Elle est maigre. Fragile. La peau sur les os. En la fixant plus intensément, je peux la voir autrement. Morte. Folle aussi. Et là, il y a plein de mots qui me viennent en tête :

Électrocutée.

Électrochocs.

Internement.

Chocs aux neurones.

Cheveux en bataille.

Ses pupilles sont dilatées dans sa nuit perpétuelle, où elle doit avancer telle une aveugle, les bras devant pour se guider, pour ne pas se cogner contre les meubles. Catherine est une somnambule en équilibre sur un fil de fer, aveugle même les yeux ouverts. Sa caboche ne va pas bien. Elle a un carrousel dans la tête mais sans les chevaux. À la place, il y a des pilules. Le manège manque terriblement d'huile et il fait un bruit de crécelle ; ça effraie beaucoup les adultes.

Cat, sur son prie-Dieu, fixe mon cadre préféré : un grand voilier en perte de repères, seul au milieu de la mer, qui à l'air d'avoir perdu le nord. La mer est houleuse,

pas contente. Verte. Émeraude. Il n'y a pas de soleil mais c'est le jour. Le ciel est gris-bleu, orageux, avec plein de gros nuages. J'ai toujours pensé que le voilier luttait contre le naufrage, contre la mer, contre la fin des temps.

Catherine regarde tellement la toile qu'on dirait qu'elle veut entrer dedans. Je meurs d'envie d'y aller avec elle pour l'aider à empêcher le voilier de sombrer. On pourrait être deux capitaines, ensemble, deux maîtres sur le radeau avec une grande toile qui cherche le vent.

Cat dévisage le cadre qui pleure en mimant le mouvement de l'océan. Ses petits bras sont allongés. Elle me fait penser à un albatros, un oiseau immense avec des plumes brillantes. Ses ailes blessées battent l'air en faisant des ronds ; ses bras font des tourbillons. Le corps de ma cousine crée ce qui manque à la peinture pour qu'elle vive, le mouvement. La petite balance aussi sa tête. Elle semble bercée par une douce musique. Je ne sais pas laquelle. J'ignore si Catherine entend la voix d'outre-tombe de mon grand-père ou si elle est enchantée par le bruit de l'eau qu'il est possible de deviner en portant un coquillage à son oreille – sûrement celui que maman a ramené de la Floride quand j'avais six ans, le gros rose et beige, qui est posé sur le dessus de la penderie. Elle ne lâche pas la peinture de vue. Ses yeux ne lui appartiennent plus, son corps non plus, sa tête encore moins. Catherine est la mer, prisonnière de mon cadre préféré, possédée.

Quand elle respire, son abdomen se soulève monstrueusement et son ventre devient tout rond. Dur. Compressé. Comme si quelqu'un voulait sortir d'elle pour embarquer dans le tableau à sa place. J'ai envie de percer son ventre pour l'aider, pour faire sortir l'autre d'elle. Ma cousine est à moi. Catherine, c'est ma poupée vivante. Impossible de la partager. Non. Jamais. Je l'aime trop.

Je suis impuissant. Rien à faire. Cat continue de reproduire l'imaginaire mouvement de l'océan peint. Je me sens là sans l'être, de l'autre côté du rêve de ma cousine.

Soudain, la chatte miaule. Ça me fait sursauter. Je commençais à être ailleurs comme Catherine. Minty sait que je suis triste. Elle veut me consoler en se frottant sur mes jambes. Je me penche, la caresse, inonde son dos de larmes.

Je sors de la chambre et retourne au salon. De l'autre côté de la porte, Catherine est en train de se perdre ; c'est sûr. Je me sens mal de la laisser là, alone in the universe, under the sea, mais même si je l'avais voulu, je sais que je n'aurais jamais pu la sauver, pas aujourd'hui en tout cas, parce que moi aussi, sa bouée de sauvetage, j'aurais coulé, comme elle, sous le poids de la mer de tristesse qui n'arrête pas de vouloir me faire chavirer et sombrer et mourir.

## Moi, Nick & Lucille

*Je dois partir, mon chat est mort dans leur pays. Ils vont s'apercevoir que je suis un charlatan ; un charlatan dans un carnaval, un charlatan dans une mascarade, un charlatan qui se prend pour Cendrillon et qui pense faire vivre des nuits magiques avec la baguette des autres.*

MARIE-SISSI LABRÈCHE, *Borderline*

J'atterris chez mon cousin Nick sur la rue Davidson, à Montréal la méchante, dans son palais brun sale situé au troisième étage d'un immeuble qui a l'air vieux comme la lune. Le bâtiment ressemble à la face de carême de mon oncle Luc, avec des bouts qui manquent ou qui pendouillent like un site archéologique plein de cratères abandonné par ses chercheurs de trésors.

Ma grande sœur Lucille m'accompagne. Elle est contente de visiter Nick. Je le sais parce qu'elle n'a pas arrêté de m'en parler sur la 40, pendant le long trajet de 2 heures en *Orléans Express*. Moi, pour passer le temps, je regardais défiler les champs. J'aurais aimé qu'elle se taise au moins une minute pour me laisser en paix because j'étais en train d'imaginer des grosses vaches blanches et noires qui quittaient les champs pour me suivre, pour me rassurer, pour m'aider, pour que la transition entre le village et la ville se fasse en douceur sur l'autoroute. Quand Lucille retenait sa langue, les vaches revenaient au galop à côté du bus, comme par magie ; elles avaient l'air triste parce que je les abandonnais ; elles me suppliaient, avec leurs beaux grands yeux marron, de les amener loin parce que, comme moi et Lucille, elles voulaient changer de vie, crécher dans Hochelaga pour deux jours, le temps d'une visite chez Nick.

C'est ma fête aujourd'hui. J'ai dix-huit ans. Voilà la raison de mon grand voyage initiatique sur l'île aux bars qui ferment tard et aux mendiants riches. Lucille et Nick se

sont entendus pour me faire passer les deux plus beaux jours de ma vie. On verra. Maman aurait aimé que ma sœur m'amène au Jardin Botanique ou au Biodôme ou à l'Insectarium, qu'on fasse plein de belles sorties éducatives pour me rendre plus savant et que mon cadeau d'anniversaire me serve, d'une certaine façon, à devenir un gars qui sait plein de choses intelligentes. Peut-être. Je ne sais rien de ce qui se trame. Mais moi, même si je n'ai pas un mot à dire, même si je dois me laisser surprendre par les mille et uns tours dans leur sac de Nick et Lulu, ce que j'aimerais le plus, ce serait aller pique-niquer sur le Mont-Royal à côté de la croix, faire un tour proche du ciel, manger des sandwiches, sous le soleil, avec des fous qui dansent toute la journée sur des rythmes de tam-tam. Ça aussi ça pourrait me rendre savant, je pense. J'ai tellement entendu parler du Mont-Royal de Montréal ; je connais son histoire par cœur sans l'avoir vu, sans avoir marché sur son dos vert.

En ouvrant la porte de son appartement, Nick s'empresse de nous dire qu'il est sorti hier, comme tous les jeudis de toutes les semaines, et qu'il n'a pas dormi à cause d'une rencontre intéressante mais sans plus. Il me regarde des pieds à la tête et me lance un « What's up p'tite conne !? » du haut de ses grands airs de Montréalais mal dans sa peau. C'est sa façon de me dire bonjour. Sans attendre une quelconque réponse de ma part, il me donne une grosse claque dans le dos en me disant qu'il a acheté de la bière pour me faire plaisir et qu'il va bien me dévergondner pour mes dix-huit ans. Lucille applaudit. En enjambant une caisse de 24 *Black Label*, Nick nous demande de le suivre.

\*\*\*

Dans le salon rouge, je me sens comme si j'étais un animateur de talk-show hollywoodien qui se fout de ses invités ou un réalisateur de films poches de série B. J'observe, c'est tout. Nick et Lucille sont là, en pleine discussion, bien éclairés par un gros projecteur, le soleil éblouissant ; on dirait qu'ils sont sur un plateau de tournage et que tout se déroule hors de moi, petit spectateur impuissant rejeté, pogné de l'autre côté de l'écran. Assommé par le joint qu'il vient de fumer avec ma sœur, Nick se lance dans une grande tirade en lui disant qu'il habite sur la plage. À *Hochelaga Beach*. Je peux voir qu'il est amoureux de son quartier ; ses yeux brillent, envoient des caresses aux dizaines de petites places sympathiques bâties le long de la Promenade Ontario (où il veut absolument nous amener demain), arrivent même à traverser l'épaisse lentille de ma caméra de réalisateur pour me contaminer la rétine et me bourrer le regard d'étoiles filantes. C'est comme si Nick redevenait un enfant, pour quelques secondes, le temps d'une louange bien dirigée vers ses rues préférées – Davidson la crevassée, Ste-Catherine Est son adorée et, bien sûr, la frétilante Ontario.

On boit vite.

Si ça continue, on va manquer de bière. Il est à peine 3 heures 10 et j'ouvre ma deuxième *Black Label*. Je ne sais pas si c'est une bonne idée. Il faut que je fasse attention. Je ne suis pas habitué à me saouler. La dernière fois que j'ai osé boire aussi rapidement, je me suis réveillé tout nu dans le lit de mon ami Alex, le ventre collant, le filet de la langue enflé, avec une haleine douteuse de film cochon. Subitement, Nick s'emballe (c'est peut-être à cause de l'alcool). Il se lève du divan et commence à crier. Lucille ne sait plus où se mettre. C'est la montée de lait numéro un. On ne l'attendait pas celle-là.

Cinq quatre trois deux un : décollage !

La soupape saute.

La fusée monte en flèche jusqu'à la planète *Fesse dans l'dash*.

Nick nous insulte. Sauvagement. Il nous dit qu'on est des chiens, des faux, des maudits chiens sales imposteurs. Des dogs. Des fucking dogs qui font semblant de l'écouter juste pour avoir leur kiki. On ne comprend pas où il veut en venir. Lulu lui dit de se calmer mais ça ne marche pas. Nick pète une méga coche. J'essaie de me faire le plus petit du monde pour qu'il m'oublie ; je ne veux pas être un chien battu. J'aimerais disparaître, là, right now, retourner chez maman.

Lucille attaque avec violence, comme pour parler la même langue que notre cousin : « Crisse Nick, relaxe ! Fume un joint ! Tu t'prends pour qui ? Hitler ? Un dresseur ? Le plus grand des révoltés d'la terre ? Tu sais quoi... t'es juste un clown, un crisse de bouffon... c'est toi l'chien ! Pis si tu sais pas boire, t'as juste à arrêter... » Déboussolé, la face plus rouge que le salon rouge, Nick continue ses attaques against la chiennerie mais juste pour lui. Il marmonne au lieu de crier. En se dirigeant vers la cuisine pour mettre une pizza surgelée au four, il me propose de faire son classique concours de bras de fer, as usual, comme à chaque fois qu'on se voit. C'est toujours pareil. Je sais que je vais perdre comme la dernière fois. Lucille aussi. Mais elle m'encourage en faisant sa cheerleader pour les gros bras, sa pute en mini-jupe.

Ok. J'accepte le défi. Je m'en branle. Je dois le faire si je veux que mon cousin se calme. Je m'en fiche d'être encore un looser au bras de fer parce que, dans le fond, je sais que Nick fait son tough mais qu'il a peur de tout. Tout le monde le dit. Même les vieux. C'est un effrayé de la vie. Un névrosé de l'actualité. Je le sais, très bien, que Nick a peur de Dawson comme de la Polytechnique, comme de Virginia Tech, de Columbine, de

Bath, du Brabant, de Concordia, de Charles Manson même s'il n'est pas américain, de Ted Bundy même s'il n'est pas une femme, de la mort subite mais lentement subie dans la souffrance, d'un couteau enfoncé dans la chair, d'une balle tirée au hasard, de Bernadette, de la gangrène, d'être un fou tueur ou tué par un fou, un tireur fou ; je le sais, aussi, très bien, qu'il a peur de mourir comme les gens qui ne savaient pas que les avions allaient s'écraser contre les tours et percuter l'imaginaire collectif. Nick est la peur. That's it. Un point c'est tout.

Je décapsule ma troisième *Black*.

\*\*\*

Dans la salle de bains, je me repose de Nick et de ses sautes d'humeur. Je reprends mon souffle en essayant d'oublier mon bras décriqué rendu aux îles Mouc-Mouc à cause du fucking match de bras de fer. La toilette est mon refuge d'une minute, ma tour d'ivoire inaccessible pour quiconque voudrait me faire du mal, une armure de quatre murs.

J'entends la sonnerie du four. Ça veut dire que la pizza aux trois fromages est prête.

Je reviens dans le salon rouge.

SURPRISE !

Non. Pas de gâteau. Autre chose. Pas encore de la maudite *Black Label*. Non. Autre chose. Lucille et Nick chantent. Ils ont enfilé des petits chapeaux pointus. Des feux de Bengale brillent. Crépitent. Ils ont les mains pleines d'étincelles. Je suis touché. Trop

content. Ils ont mis des bougies sur la pizza... dix-huit belles bougies qui me rappellent que je ne suis pas rien.

## Nathan

*On voit. On voit que la splendeur de la mer est là, là aussi, là dans les yeux, dans les yeux de l'enfant.*

MARGUERITE DURAS, *L'Été 80*

Je suis tout seul dans la cuisine, en pyjama, les yeux collés, en train de bouffer une toast qui a l'air de se foutre de ma gueule. Je sais qu'elle ricane parce que ses croûtes sautent. J'ai la bouche pleine de Martine the tartine ; ma toast s'appelle Martine et je joue avec. On s'entend bien. Elle veut que je l'attrape avec ma langue sinon elle va se réfugier sur mon palais pour me donner envie de la dégueuler. Aussi, elle aimerait que je fasse comme les chiens quand ils mangent quelque chose avec du beurre de peanuts dessus, que je me mette à saper à cause d'elle. C'est une méchante tannante mais je suis le plus fort. Elle n'aura pas le dernier mot. Aujourd'hui, je suis une machine à tuer le pain, un exterminateur, un cannibale.

Martine me regarde. Ses trous sont ses yeux. Elle me fait des grimaces coulantes de Cheez Whiz en essayant de faire pitié pour que j'oublie de la bouffer. Ça ne marche pas.

Gloup !

Je l'avale.

Je me colle des affiches dans le tuyau digestif, me décore l'intérieur à l'aide de Martine, me peins les parois en orange, en fromage. Je m'emmerde un peu parce que là, je suis seul comme un con... Je ne peux plus m'amuser avec Martine because elle est rendue loin dans mon estomac, sans doute en train de faire de la luge jusque dans mes intestins et de se déshabiller dans mon ventre pour me donner ses vitamines.

Entouré par les restes de ma toast, des bouts secs de son cadavre émietté, je squatte le divan devant la télé en attendant de me faire voler ma place par le p'tit crisse ; je veux dire Nathan. Je commence à être tanné de ne pas pouvoir écouter *Musique Plus* en paix. Quand Nathan est là, il faut que je lui cède mon trône pour qu'il puisse assouvir ses pulsions de Nintendo. Si je refuse, il se met à brailler et se transforme en citerne défoncée. Il devient bleu et il faut le mettre sous la douche froide. So, pour éviter de lui faire pogner les nerfs, je lui laisse la télé quand il arrive. Mieux vaut lui donner ce qu'il veut.

Avant, mon p'tit frère n'était pas un p'tit crisse. Il était doux, de la soie, se frôlait souvent la tête contre mon épaule pour que j'en prenne soin en me demandant si je voulais devenir son autre papa de remplacement, sa deuxième roue de bicycle. Nathan disait que les enfants étaient des magiciens ou des Dorothée dans *Le Magicien d'Oz*. J'aimais ses envolées. Elles me faisaient du bien. Il pouvait m'arriver de décrocher complètement du monde, porté par la tornade du *Magicien d'Oz*, vers d'autres pays, en me laissant bercer par l'imagination de mon frère. Nathan était un livre ouvert sur un monde merveilleux. Oui.

Il était comme une lecture.

Il y a longtemps que ses yeux ont perdu la candeur qu'ils ont déjà eue, la naïveté de l'enfant pouvant peindre la vie en un coup de pinceau, à la gouache, en un seul trait. Depuis que Nathan se nourrit de *Mario Bros*, il ne dessine plus de grosses fleurs rouges avec des pétales en forme de cœur sur le mur et ne rit plus quand une Martine tombe du côté beurré. Il préfère la télé parce qu'elle s'ouvre et se ferme le clapet sans le contredire. À sa demande. À ses ordres. On/off. Jeu/pas jeu.

\*\*\*

Mon petit frère avait cinq ans quand il a rencontré Nathanne Jensen, son ami imaginaire qui parcourait la mer sur un bateau de briques rouges. C'est lui qui a entraîné mon frère. Tous les deux, ils étaient de jolis moussaillons qui portaient des masques de Mickey Mouse pour faire rire le soleil. Sur leur bateau, ils dansaient en lançant des roches par-dessus bord pour que les pierres tracent des formes abstraites sur l'eau. Ils aimaient faire des concours de dessin. La mer était leur grosse feuille blanche. Nathan était meilleur que Nathanne. Il gagnait tout le temps parce qu'il avait le dessin facile.

Des fois, ils rencontraient des pirates qui n'étaient pas cools. Ils voulaient faire couler le bateau. Mon frère disait que les terroristes de la mer manquaient de visou avec leurs canons, qu'ils ne savaient pas utiliser les pistolets géants. Une chance... Pour les effrayer, Nathan et Nathanne enlevaient leur face de Mickey. Ils changeaient leur bouche en gueule de vampire avec des grandes canines en mettant des dentiers en plastique. Ça marchait tout le temps. Les pirates avaient peur et ils repartaient. Tant mieux...

Quand il ne faisait pas beau, Nathan et Nathanne restaient dans la cale pour choisir leur prochaine destination. Ils écoutaient de la musique exotique pour oublier la pluie. Le bateau avait un pouvoir peu commun, il voyageait dans le temps comme le rapidotron dans *Robin et Stella*. Sur leur véhicule, les deux inséparables pouvaient franchir les frontières temporelles. Rien n'était impossible. Tout pouvait arriver. Les secondes tombaient comme des gouttelettes de pluie, sans les freiner. Les décennies et les

siècles n'existaient plus. Le mur du temps : balayé. Le mur du temps : effrité. Les heures : envoyées au fond de l'océan avec les requins et les étoiles de mer.

Nathan et Nathanne avaient les mêmes jeux, le même âge, exactement les mêmes envies. Chaque matin, mon frère nous racontait leurs exploits.

Il leur arrivait de lutter contre des monstres marins et d'affronter des pieuvres aux longs tentacules mauves. Les bras des pieuvres étaient recouverts de ventouses qui pouvaient se coller au boat et l'attirer vers les abîmes. Une fois, ils n'ont pas eu le choix de se laisser aller... Ils ont fait naufrage sur une île peuplée d'êtres minuscules et ont construit une maison avec des pics de porc-épic pour ne pas se faire manger par les hyènes qui rôdaient dans les parages. Les bêtes ne leur ont rien fait, mais ils se sont retrouvés nez à nez avec une sirène qui voulait leur offrir des nananes à l'arsenic. Elle chantait pour les hypnotiser et sacrer le camp avec le bateau parce qu'elle ne pouvait plus nager ; sa queue était morte, toute noire avec des bobos.

Une autre fois, Nathan et Nathanne se sont battus contre la méduse qui voulait les geler en les regardant. Ils avaient peur en maudit. Pour s'en débarrasser, ils sont montés sur un gros nuage qui s'est transformé en montgolfière. Il faisait humide là-dedans. Le bateau les a suivis. Il n'a pas été malade, le bateau. Pas de grippe. Pas de pourriture. Il était fort. Solide. En briques. Dans le nuage volant, ils pouvaient se reposer un peu. Ils ont dormi et se sont retrouvés au-dessus des pyramides. (Cette aventure-là était ma préférée. J'espérais entendre parler des choses qui me fascinaient : les sarcophages, les momies, Cléopâtre. Mais non. Pas du tout.) Dans la plus belle pyramide, il y avait un trésor protégé par des castors bleus aux griffes pointues. Les rongeurs avaient de longues pattes et ils portaient des échasses et crachaient des aiguilles de feu.

Nathan se souvenait des moindres détails. S'il oubliait momentanément un élément de ses aventures, il tendait l'oreille à son ami imaginaire qui déjeunait avec nous, prenait une bouchée, et continuait son récit :

Derrière les castors, il y avait une grosse plante carnivore qui s'appelait Berthe la verte. Elle était gentille et faisait la morale aux bestioles aux longues jambes en leur disant que le vert était plus fort que le bleu. Comme ils ne voulaient pas partir, la plante a décidé de les bouffer. Ça faisait un bruit de moulin à café quand les grains passent dans le broyeur.

Crouch ! Crac. Crac. Crouch !

Mmmm. Crac ! Grrr.

Bataille.

Les bleus contre la verte.

Chlorophylle party !

Mmmm. Crouch !

Berthe était une vraie championne, la meilleure plante carnivore jamais rencontrée. Pour la remercier, les deux Indiana Jones lui ont donné un masque de Mickey Mouse ; elle faisait désormais partie de la bande des Visionnaires. Ils lui ont laissé le trésor. La plante pleurait de joie. Elle versait des tonnes de litres d'eau bleue. Le sang des castors se mélangeait à la mer, il se transformait en particules d'océan digérées, recyclées.

À l'occasion, Nathan répétait la même chose que la veille mais personne n'osait lui dire qu'il avait déjà raconté tout ça. On ne voulait pas faire éclater son monde. C'était un rituel de savourer les œufs et le bacon avec lui, qui revivait son songe devant nous.

C'était une expérience collective, familiale, une cadence moins martelée que le temps des fêtes et des ruptures, un baume sur le cœur. Un parfum.

\*\*\*

La porte de la chambre claque. Le p'tit crise arrive. Stop les souvenirs positifs ! Je suis dépossédé de Sonia Benezra et de ses belles lèvres. Je ne pourrai même pas voir la fin de mon émission préférée sur les ondes de *Musique Plus*. Avortement de *Rock Velours*. À cause de Nathan qui veut retrouver sa console.

Je lâche la télé. Frustré. Je vais voir ailleurs si j'y suis mais je ne me trouve nulle part.

C'est poche !

## Moi, Nick & Lucille

*Depuis, je rencontre beaucoup d'hommes, peut-être trop. Et encore et encore. Ça, je ne sais pas. Je ne sais jamais. Et préfère n'être certain de rien. J'aime bien l'incertitude en fait. Des hommes pour oublier l'absence, autant de corps palliatifs. De la viande contre le manque, pour me désintoxiquer de cet amour perdu, au loin, à jamais, toujours. De la chair contre l'ennui qui me berce.*

ÉRIK RÉMÈS, *Serial Fucker. Journal d'un barebacker*

On décide de sortir ce soir. Fini le temps des clowns, des gâteaux de fête, des vingt piasses dans des cartes québécoises, des vêtements mal choisis par ma mère. Finies les choses pochées. À dix-huit ans, il faut se faire éclater le cocon. Lucille dit que je dois percer la bulle qui m'emprisonne et m'empêche de voler. Ce soir, Lulu et Nick vont m'apprendre à faire du deltaplane entre les boîtes de nuit. Ils seront mes ailes en attendant que les miennes poussent. À minuit. Moment de ma métamorphose en avion. Moment de l'élévation où mes semelles décolleront de l'asphalte.

Nick propose d'aller boire des martinis avec ses amis les tapettes. Au *Parking*. Rue Amherst. D'accord. Je veux. Je suis in it. Je veux faire ma fête. Célébrer la nuit dans les stroboscopes en ayant l'impression que les étoiles me touchent, les bras déployés pour toucher les flashes qui donnent l'impression de danser en stop motion. Je pense que la soirée sera pleine d'éclats. D'électricité. De coke aussi. De corps. Tonight the sky is the limit ! We are wolves. Et tonight, le ciel sera très haut, dans une autre dimension, plus loin que Tokyo. Ce soir on sort. Ce soir on plane. Ce soir on me dévierge.

Lucille décide de mettre de la musique violente pour créer une ambiance de *Parking*. Je l'aime, ma sœur. C'est une fée de la défonce. Le beat nous porte. On bouge nos pieds et nos hanches dans la cuisine. Nos neurones ankylosés sont ébranlés. *I put a*

*spell on you*. Ça rugit. Adaptation de Marilyn Manson sur la trame sonore de *Lost Highway*. *I put a spell on you*, c'est une idée géniale... aussi, fumer un pétard pour enfumer la pièce, pour faire comme une machine à boucane like au *Parking*, s'enfumer la cervelle, oui, pour pimenter le tout, pour sentir la musique dans le corps, à travers le corps, filtrée par les os. Quelle excellente idée !

La musique est forte, poussée au maximum, criée. La voix ténébreuse de Manson met le feu à la baraque. Les haut-parleurs vomissent, ce sont des dragons cracheurs de sons. La basse résonne sans doute très fort chez la voisine d'en bas mais il n'est pas trop tard. 10 heures. C'est correct. No problemo. La cuisine est travestie en discothèque ; il manque juste les black lights.

Marilyn Manson se ferme la gueule. *I put a spell on you* est terminée. Maintenant, c'est Frigid. *Bedroom session*. Nick adore cette toune là. Il chante en même temps que Frigid (*You want it. You want it. Come and get it*) en se collant sur Lulu. Il veut la baiser, je pense. Mais mon tour de me laisser parler d'amour vient pas mal vite. Nick s'approche de moi. Il commence à me menacer avec sa grosse graine, me donne des coups avec. Lucette rit. Elle aime ça quand il la sort. Elle dit qu'il fait ça juste pour rire. Nick-la-trique continue de me matraquer. Il frappe de plus en plus fort, de plus en plus vite. Lucille est crampée ben raide. Moi, je ne trouve pas ça drôle. S'il n'arrête pas, je vais sortir mes crocs. Mordre. Il va avoir la saucisse au vif. Il me dit d'arrêter de chialer parce qu'il sait que j'aime ça me faire slapper. Il m'a démasqué. Ça fait son affaire de m'avoir dans sa gang. Il trouve que j'ai du potentiel, le sang rose, un côté salope qu'il faut développer pour que je devienne comme lui. Nick veut me baptiser en me faisant entrer dans ma seconde vie de vrai gai pas manqué.

Je redescends un peu de mes grands chevaux de prude offusquée (parce que je sais que je ne suis pas le seul à passer au cash avec sa trompe qui marche à l'envers – c'est comme ça que Nick surnomme sa queue. Il s'en sert tout le temps... pour me fesser, pour aimer le monde, pour passer le temps devant un film de cul). Si je veux devenir shapé comme lui, Nick m'assure qu'il faut que j'apprenne à danser dans les bars et à ramener du monde chez nous et à baiser en poussant avec mon cul quand c'est le temps de spermer because c'est bon pour les abdos. Il faut lui donner ça... Nick est vraiment un pro quand c'est le temps de parler de sexe. C'est un excellent prof dans les matières pas catholiques qui se passent en bas de la ceinture.

Lucille est contente. Elle va pouvoir se déguiser en princesse-salope, enfiler ses nouvelles bottes de cuir avec des talons hauts comme la Tour du CN, ses nouvelles « fuck me boots » noires avec des lacets rouges. Le *Parking* est la bonne place pour ça. Elle sait éblouir, ma sœur. Je la surnomme souvent le Cri Insolite quand elle s'arrange pour sortir. Elle a de la classe. La voir dans ses vêtements de party est aussi intense que le feu d'artifice d'une nuit de la Saint-Jean-Baptiste, où des amoureux se tuent d'amour. Lucille est un coup de soleil arctique moulé dans un corset noir. Elle brûle. Sa garde-robe est brillante, chaude même si la plupart des trucs sont noirs.

Ma sœur est une princesse. Elle salue la foule. Je le vois dans ses yeux. Lucette est décollée. Ailleurs pour quelques minutes. Elle porte une belle couronne de trente-six carats avec des diamants dessus. Carnaval dans sa tête. Elle imagine des affaires incroyables. Invente un monde. Dans ses pensées, sur la rue, devant son char allégorique, des enfants s'amuse. Tout le monde rit. La foule crache sur l'asphalte à coups de bottes. La surface goudronneuse est piétinée et vêtue de satin, salement blessée par les semelles

compensées. Bourgeoise dénudée. Offerte. On la pénètre sans se nommer ni dire je t'aime. Ni la caresser. Il y a surtout des femmes. Trop. Elles sont jalouses de la princesse. Trop fardées les poufiasses ! Sophistiquées. Éberluées. Ébranlées. Branlées. Bandantes. Passantes. Pressées. Pressantes. Robotisées. Le soleil est flambant comme la rue. Il porte des verres fumés. Lucille aussi. Autour d'elle, les enfants klaxonnent avec leur bouche. Les bicyclettes neuves pleuvent sur les trottoirs. Les friandises glacées coulent sur les mentons des petits coquins. Des larmes rouges, bleues, violettes, dégoulinent jusque dans leur cou ; c'est un arc-en-ciel de popsicles en plein mois de juillet.

...

Fini Frigid. Lucille revient parmi nous ; elle prend un break : une bonne *Black*. On passe à Madonna. Nick s'en va aux toilettes, encouragé par la voix de l'icône pop qui le fait chier à mort. Moi, je veux encore danser, danser jusqu'à demain matin, devenir le meilleur danseur du monde entier. Madonna est déchaînée. Son nouveau disque, je l'adore ; je ne suis pas d'accord avec Nick. J'ai pas mal d'alcool dans le sang et le joint de tantôt me transforme en calinours. J'ai la tête dans les nuages. Je me sens léger, prêt pour l'envolée, je pourrai bientôt aller faire un tour vers la pleine lune.

\*\*\*

Ça sonne à la porte.

Mon cousin sort de la salle de bain avec un sourire étampé dans la face. Le vendeur de coke est enfin arrivé. Pour soixante piasses, Nick est soulagé. Il va pouvoir partir en croisière vers *Coco Land*.

On part dans cinq minutes. On vide le cendrier. On se remplit le nez. J'ai dix-huit ans et je passe une maudite belle soirée. Dans cinq minutes, on va commencer notre deuxième nuit, ma deuxième vie. Mais je ne suis pas vraiment là.

## Bernadette

*Il ne devrait pas y avoir de visages, de papillons, de fleurs. Que j'aie les yeux ouverts ou fermés, je suis englobée : il n'y a plus assez d'air tout à coup, mon cœur se serre, la peur me saisit.*

RÉJEAN DUCHARME, *L'avalée des avalés*

Depuis hier, un mardi soir plus orageux que jamais, je me débats pour essayer de m'échapper d'une toile d'araignée tissée par des centaines de veuves noires cracheuses d'épouvante. Elles sont sorties du nid d'araignées au plafond que ma tante Bernadette a dans la tête et là, elles veulent me pogner, pondre leurs œufs entre mes deux oreilles pour m'infecter. Il est 7 heures du matin. Couché dans la chambre de princesse de ma cousine, sous la grosse couette rose de Barbie, je claque des dents et je chie dans mes culottes et j'ai envie de pisser, mais je ne veux pas y aller because j'ai peur de me faire attraper les pieds par le Bonhomme Sept Heures sans doute caché sous le lit. Peu à peu, les bruits matinaux arrivent à ma rescousse ; le ronronnement de la cafetière, le *pousch-pousch* du parfum de mon oncle Gérard et le crépitement des œufs en train de cuire prennent la place des hurlements obsédants qui m'ont empêché de dormir cette nuit. On dirait que mes sens sont détraqués, qu'ils ne savent plus comment dealer les uns avec les autres ; ils n'arrêtent pas de partir en peur. En plus de mes oreilles qui déconnet, j'ai des problèmes avec mes yeux, comme s'ils n'étaient plus les miens ou que quelqu'un me les avait volés pour leur injecter une dose de panique avant de les remettre à leur place, dans mes deux orbites.

Sur la commode, il y a un maudit clown jaune et rouge qui me regarde de travers. Il m'effraie. Ses deux mains sont figées vers l'avant, like un étrangleur qui attend que sa prochaine victime passe devant lui, innocemment, et on sait la suite. J'ai la chienne de me

lever parce que j'ai peur qu'il m'agrippe. J'ai peur de m'endormir because ça pourrait être pire. Je suis prisonnier. Dans la toile d'araignée.

Mais ce n'est pas nouveau. C'est toujours comme ça quand je suis chez ma tante. Je ne peux jamais ne pas avoir peur et encore moins fermer l'œil. Chaque fois que je viens la visiter, elle me bourre la tête de conneries, de plein d'histoires écœurantes : des monstres qui sortent des placards, des garçons enlevés par des homosexuels qui s'amuse avec, des filles droguées dans les bars et retrouvées dans les fossés, des Chucky qui ne sont pas des inventions de films de peur ni des poupées vivantes mais bien des enfants morts suite à des souffrances atroces et qui veulent se venger contre n'importe qui et n'importe quoi, surtout la nuit.

Dès que j'entre dans sa maison, je deviens un petit chicken tatoué à la chair de poule et un gros *code red* écrit au crayon feutre est placardé sur ma cornée, vite fait bien fait, en guise de bienvenue dans l'horreur. Avec Bernadette, tout peut arriver. Chez elle comme partout ailleurs, je dois faire bien attention de ne pas marcher sur des seringues contaminées au sida qui pourraient traîner dans une poubelle et être prudent en ouvrant les portes, toutes les portes, derrière lesquelles des maniaques devraient être en train de vider des enfants de leur sang. Ma tante me parle aussi de ses cauchemars. On dirait que ça lui fait plaisir.

J'ai de la misère avec ses mauvais rêves ; ils m'empêchent de rêver et ils sont toujours débiles. Je préfère entendre parler des choses qui peuvent vraiment arriver comme l'histoire de Madame Noire, une sorte de Freddy qui enlève les jeunes quand ils passent trop près de la forêt derrière la maison, même si je sais qu'après, je vais avoir peur d'éteindre la lumière en allant me coucher. Madame Noire est souvent l'entrée en

matière de ma tante, une espèce de prologue qui veut dire que je vais passer un méchant quart d'heure à me faire shooter à coups de terreur. C'est always comme ça qu'elle commence, comme hier, comme d'habitude... Elle attend qu'on soit bien installés à la table de la cuisine devant un bol de chips au vinaigre avec un verre de *Coke* puis, en se raclant grassement la gorge pour être certaine que je vais bien entendre comment et pourquoi la vieille Noire mangeuse d'enfants s'empare de ses victimes, elle se met à conter ses histoires. Bernadette radote. Je la vois tout le temps venir. Je sais par cœur que Madame Noire a peur de la lumière et qu'elle peut se promener dans les ombres... que ses yeux, sa robe, ses cheveux et ses vêtements sont plus noirs que la nuit. Je suis loin d'ignorer que pour faire disparaître les flos, elle les prend par le cou et les amène chez elle pour les faire cuire dans une grosse marmite en fonte. I know qu'elle rit tout le temps, qu'on peut l'entendre quand la brunante s'installe... et que, dans sa petite chaumière, il y a des restes d'enfants accrochés sur les murs. Bernadette dit que Madame Noire vole la place du Marchand de Sable quand les kids ne sont pas fins ; elle veut me protéger en me racontant tout ça. Il faut que je sois sage comme une image pour ne pas devenir de la bouillie de jeune dans le ventre de Madame Noire. Je dois écouter maman si je ne veux pas être déchiqueté. Broyé. Digéré. Si je ne veux pas que mes dents finissent encadrées sur un mur.

Hier soir, mardi, après l'épisode « Noire », le vent s'est levé. J'ai senti une bourrasque me traverser le cœur et les os. Il a fait froid tout à coup. J'ai eu l'impression – ou le pressentiment – que quelque chose – sans doute un Chucky ou un chien de l'enfer ou un quelconque maniaque à la tronçonneuse – allait entrer dans la maison pour nous écorcher vivants. Aussi, j'ai cru apercevoir le visage d'une femme avec des dents aussi

longues que des machettes collé contre la petite fenêtre à côté de la porte d'entrée. Bernadette m'a dit de ne pas m'en faire, que c'était normal d'halluciner quand on venait du trou de ma mère ; puis, sans me laisser le temps de réagir, elle a enchaîné en me parlant de ma cousine Catherine. Selon ses dires, même si elle est très jeune, Cat sera bientôt avalée par une ambulance, enfermée avec les fous à l'hôpital des fous, à cause de sa maladie. C'est certain. Ma tante m'a expliqué que Catherine était une meurtrière en série programmée pour les coups de couteau.

Bernadette a continué son histoire en me présentant une réalité importante que je ne connaissais pas, inscrite dans un endroit obscur que je ne pouvais pas atteindre tout seul. Elle m'a fait rencontrer ma vraie famille, notre méchante belle gang de creeps : des éclopés d'on ne sait pas trop quoi mais qui le sont. Ma tante a été un mélange de Claire Lamarche, marraine des retrouvailles, et de dictionnaire encyclopédique, un genre de DSM-IV version hardcore.

Hier, avant de me laisser tranquille avec mon sommeil agité, Bernadette m'a avoué qu'elle avait un don : la clairvoyance de la creepitude. Même si elle me faisait penser à une tireuse de cartes cheap, je l'ai écoutée. En me parlant de son pouvoir, elle me fixait droit dans l'âme. J'avais l'impression d'être scruté. Analysé. Mathématisé. Déshabillé de l'intérieur. Elle m'a dit que la destinée de notre famille était une question de clash entre deux gènes qui ne s'aimaient pas la face. Et ses yeux étincelants ont planté dans sa bague. Elle a fait une pause, comme pour lire dans sa boule de cristal, et elle a nommé les prochains creeps de la lignée.

J'ai pleuré.

Pas elle.

\*\*\*

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Pendant des heures, je me suis retourné dans mon lit en pensant à Bernadette pour qu'elle s'en sorte. J'ai même prié pour elle. J'ai fait un signe de croix en regardant le calendrier. Je me suis recueilli. Fort. Je forçais tellement fort pour que Dieu m'entende que j'ai eu envie de chier. Ça criait dans mon ventre. Mais il était trop tard. Je ne pouvais pas rejoindre le ciel. Impossible. Pas de miracle.

Au lieu de compter les moutons, j'ai commencé à calculer le nombre de fois où mes parents m'ont dit des choses méchantes à propos de ma tante. À 108, j'ai arrêté. Ils n'ont jamais aimé me laisser seul avec elle. Ils ne la piffent pas. Mon père trouve qu'elle a l'étrange faculté de me rendre aussi fou qu'elle. Ma mère, elle, passe son temps à traiter sa sœur de téléjournal familial de malheur parce qu'elle diffuse les mauvaises nouvelles sans perdre de temps.

En reposant mes yeux sur le calendrier, j'ai parlé au monsieur à la longue barbe blanche du mois d'octobre. Je me suis confessé. Je lui ai dit que même si papa et maman me le défendaient, je voulais cultiver mon amour pour Bernadette. Il m'a souri.

Pour terminer ma confession, j'ai osé demander au sage s'il savait ce qu'étaient des creeps. Au lieu de me répondre, il m'a pointé du doigt. Et c'est là que les hurlements ont commencé.

**Deuxième tour de piste**  
**Cracheurs de feu**

## Bernadette

*Par la sensation qu'il procure, le viol ressemble aussi à une crise d'épilepsie. Un sentiment de pure puissance, de perte et de désespoir s'empare de moi et je dois me rendre au bout du viol ou de la crise, parfois même malgré moi, parce que les gens attendent la suite des choses.*

MARIE-HÉLÈNE POITRAS, *Soudain le Minotaure*

Devant la maison de Bernadette, la pelouse est toujours d'un beau vert éclatant, en santé. Elle est bien arrosée parce que si on ne le fait pas tous les jours, le soleil va la transformer en brindilles sèches et le feu va pagner, détruire tout sur son passage, ravager sa baraque et même toutes les baraques de la rue, et ma tante va se ruiner parce que les voisins vont la poursuivre et lui demander plein d'argent qu'elle n'a pas pour les dédommager.

C'est fait. On ne flambra pas today. Ça n'a pas été trop long parce que Bernadette m'a aidé. Je suis ultra content ; on est rendus à la suite, à la deuxième étape qui est ma préférée... C'est au tour des fleurs de se faire traiter comme des reines.

Je porte un grand chapeau de paille qui me fait ressembler à ma belle Brigitte Bardot étendue sur la plage, dans un film que j'ai regardé en cachette. Je fais tout le temps ça quand mes parents sont couchés, je me réfugie devant la télé et je rêve éveillé en m'imaginant que je suis les princesses blondes qui défilent sur l'écran. J'ai comme une deuxième vie. Et des fois, elle me rattrape. Comme maintenant. Avec mon chapeau et les fleurs. Chez Bernadette.

Ma tante est heureuse aujourd'hui. Ma cousine Marie-Soleil est partie chez Catherine pour la fin de semaine, loin des fous furieux. La semaine passée, les policiers ont découvert le cadavre d'une de ses amies derrière l'école. Elle était nue, offerte, la

vulve en sang. Bernadette pense que ma cousine et d'autres petites filles sont en danger. Elle dit que si je continue à faire ma petite tarte avec mon chapeau de paille, les maniaques vont me prendre pour du gibier et qu'ils vont m'amener dans le bois pour me péter la cenne, me faire saigner moi aussi, s'amuser avec mon trou. Tant pis. Je ne lâcherais pas mon costume de Brigitte Bardot pour tout l'or du monde. Là, je suis une star, une étoile, je vis au sommet de la grosse montagne à Hollywood. Je ne veux pas enlever mon costume parce que je sais que je vais devoir m'en priver bientôt, dans deux jours, pour éviter que mon père me traite de tapette, de fifi, de garçon manqué.

Bernadette croit qu'une promenade nous ferait du bien. On va aller au *Dairy Queen*. De Brigitte Bardot, je passe à Cendrillon, la Cendrillon à qui le prince enfle sa petite pantoufle de verre. Je lâche mes phoques. J'enfile ma robe de bal. Je danse. Mon sundae au caramel sera mon beau prince charmant, le temps d'une dégustation, en attendant que le vrai arrive. Mais pas tout de suite... plus tard... dans pas longtemps... on ne peut pas partir tout de suite parce qu'il y a un problème ; ma tante dit qu'elle entend des bruits (des pas, des grattements) un peu trop réels pour qu'ils ne soient qu'un produit de son imagination. Il faut vérifier tout ça.

Elle s'approche de la porte de la cave parce qu'elle pense que les sons viennent de là, colle son oreille dessus, cogne deux coups, on ne sait jamais, quelqu'un pourrait ouvrir. Bernadette dit qu'il y a des monstres cachés dans les murs du sous-sol, des créatures qui essaient de prendre possession de sa maison. Souvent, ils tentent de monter l'escalier. Ma tante est persuadée qu'à force de manquer leur coup, les monstres deviennent de plus en plus agressifs et qu'ils veulent tuer parce qu'ils ont soif.

Maintenant, ils sortent même le jour. Il y a des billions de trillions de monstres dans la cave de Bernadette : des morts, des sorcières, des vampires.

Elle rit.

\*\*\*

L'inspection a duré cinq minutes. Bernadette a décidé que c'était assez. Au volant de sa *Honda Civic* à deux portes, ma tante se prend pour un mélange de Sherlock Holmes et de James Bond 007. Elle essaie de semer les autres véhicules, roule super vite, et emprunte les plus petites avenues pour échapper aux maniaques qui en ont après elle. Elle dit qu'elle sait tout parce qu'elle voit tout. Bernadette est persuadée que quelqu'un, près d'elle, lui veut du mal. Elle est quotidiennement espionnée, déshabillée par des regards fauves et méchants. Il y a un homme cagoulé qui se promène autour de sa maison pour la tuer, parce qu'elle en sait trop à propos d'un réseau de pédophilie savamment organisé dans le quartier, un gros réseau bien arrangé. La police le sait mais elle ne fait rien. Des petites filles et des petits garçons ont du sang dans leur caca. Ça n'arrête pas. Ils reviennent chez eux en marchant les jambes très écartées, le fond de culotte plein de pertes ; quand les enfants sont moins chanceux, ils sont retrouvés morts derrière les écoles, comme la semaine passée. Quelqu'un est caché dans les buissons. Il épie chacun des gestes de Bernadette.

Après vingt minutes de paranoïa intense sur quatre roues dans les rues, on revient à la maison. La balade n'a pas été longue et, en plus, je n'ai pas eu mon crise de sundae ; il y avait un camion louche dans le stationnement du *Dairy Queen*. Bernadette n'a pas

voulu s'arrêter. Je suis en calvaire. Je n'aime pas quand ses obsessions l'empêchent de tenir ses promesses. Elle me propose autre chose : un popsicle à l'orange... la boîte est pleine dans le congélateur. C'est mieux que rien. Ok. Pas de larmes. Pas de crise. Pas d'insultes. Mais je suis déçu parce que je ne serai pas Cendrillon aujourd'hui.

Avant d'entrer dans la maison, Bernadette regarde par la fenêtre. Elle cogne à sa propre porte ; elle sonne. La voie est libre. À l'intérieur, elle visite chaque pièce, les poings serrés, armée, prête à bondir sur son agresseur : Satan en chair et en os. En descendant à la cave, Bernadette me dit que je dois avertir la voisine et me cacher si elle n'est pas de retour dans dix minutes. C'est au cas où Satan m'en voudrait.

\*\*\*

Madame Lambert m'accueille avec un sourire rassurant, plein de joie. Je lui dis que je suis là parce que ma tante a disparu dans sa cave depuis un quart d'heure. Je ne sais pas ce qui est en train de se passer ; elle est peut-être morte. Je raconte tout à Madame Lambert : avant, pendant, et après la promenade vers le *Dairy Queen* où on n'est jamais allés finalement.

La voisine a les yeux ronds.

Je me vide le cœur. Je lui dis que ma tante aime me faire peur parce que je pogne facilement, que j'ai longtemps pensé que Bernadette était dans la cave depuis des lunes, avec les monstres, et qu'un jour, elle avait réussi à débarrer la porte avec ses grands ongles rouges.

Le téléphone sonne.

Je sais que c'est ma tante.

Je ne veux pas y retourner. Je voudrais rester ici, avec Madame Lambert, où je suis bien. Je regarde par la fenêtre aux grands rideaux fleuris qui battent au vent. Et... je l'aperçois. Elle... C'est bien elle : la sorcière échevelée. Juste là. Sur son parterre, en plein soleil, qui parle au téléphone sans fil. Elle m'a retracé. Je le savais.

Ma tante expose son trésor from la cave. Elle tient un gros rat tout mou au pelage gras par la queue. Il pendouille, grouille encore un peu. Certains promeneurs font la grimace, d'autres font semblant de ne pas voir. Et, les yeux pleins d'étincelles, plus digne qu'un chat qui vient de tuer une souris et la rapporte à son maître, Bernadette brandit son rat, sa proie, aussi fièrement qu'un trophée de chasse.

## Moi, Nick & Lucille

*Le premier mec que j'ai sucé m'a giclé en pleine gueule sans prévenir au bout d'une demie-seconde. Bienvenue au club. Après j'étais total défoncé dans le noir avec seulement les flammes des briquets, un truc immense, à sucer une queue considérable perchée sur des cuisses épaisses et poilues à-demi vêtues d'un pantalon en velours. Ouais, en velours. Ça m'excitait grave.*

GUILLAUME DUSTAN, *Nicolas Pages*

On arrive au *Parking*. C'est écrit en rose flash avec des néons qui clignotent au-dessus de nos têtes. No line up. C'est parfait. Ma nuit de fête me traite comme un roi.

Les yeux vitreux, on franchit la grosse porte décorée avec des chaînes. On a les pupilles rondes. Noires. Des billes géantes. Le bar s'ouvre la gueule ; il nous avale, moi, Nick et Lucille. J'entre dans sa bouche sans trop savoir à quelle dent m'accrocher. Je ne sais pas ce qui m'attend et c'est tant mieux ; je veux des cadeaux, des surprises, des souliers neufs, des aventures jamais vécues, encore de la coke, de l'alcool, danser, devenir un autre, pas campagnard, sauter partout, manger une poutine à la fin de la nuit comme me l'ont promis mes maîtres de la défonce, sourire à des inconnus, me laisser aller.

Dix-huit ans. Mon Anniversaire avec un grand A. Le doorman me donne une tape dans le dos, comme pour me dire « Bonne chance... ! Bonne nuit... ! Bonne fête... ! Bonne fuck... ! »

Direction vestiaire.

Nick veut absolument y aller même si on n'a rien à y laisser. Il veut cruiser. Le gars blond nous donne des passes pour entrer dans la jungle. C'est cool. Premier cadeau. On ne payera pas. Il donne son numéro de téléphone à mon cousin, échange de bons procédés. Ils se sourient. Étape numéro un. Nick va pouvoir ajouter ça à sa collection.

Lucille dit que quand il se tanne, il jette... avant que les morceaux de papier froissés et les cartes d'affaires qui sentent le speed lui donnent le goût de rappeler ses conquêtes d'une nuit. Une nuit, pas plus. C'est assez. Surtout pas de matin.

Justement, je l'observe, ma grande sœur. Elle a l'air dans un drôle de mood. La coke lui donne envie de monter sur le comptoir de la drag queen qui pose beside l'entrée. Ma sœur a envie de redevenir une princesse comme tantôt. J'en suis certain. Je l'imagine faire son show. Je deviens le réalisateur d'un film de cul où Lucille se laisse aller :

Go !

Envolée sous les projecteurs.

The beat goes on.

Mon actrice principale, Lucille, danse pour K. Elle bouge pour son ex. Il l'a laissée pour une autre. Lucette veut le reconquérir. C'est une tigresse. Il fait chaud sous les spots. Lucille a la face pleine de mascara. Des chiures de crayon de plomb mal effacées dégoulinent de ses yeux. Sur le comptoir, elle donne des coups de bassin. Bang... bang... vlan ! On se croirait dans une cabine de peep-show. En s'agitant, Lulu reconstitue les baisers. Excellentes. Extrêmes. Son corps en mouvement appelle une dernière giclée. Bang... bang... vlan ! L'éclairage la fait suer. The beat goes on encore plus on. Elle est mouillée. Partout. Comme dans partouse. Les coups de reins reviennent, avec K. qui la regarde bandé dur. Le film que je réalise montre, en quelques clichés, ce qui clashe dans les pensées de Lulu, ce qui remonte en elle : l'odeur de K, sa queue, les draps souillés de plaisir barbare, pleins de sperme. Lucille a la bouche pleine de K., qui insiste pour faire des trucs qui font mal. SM. L'extrême plaisir. La cravache. Lucille sur le dessus, dessous, sur le côté. La verge juteuse prête à décharger, une arme chargée à bloc entre ses deux

seins. Les ressorts du lit. La table de la cuisine. Bang... bang... vlan ! La princesse est excitée sur son char. Elle danse de plus en plus vite, sur sa supposée scène qui est toujours le comptoir où la drag queen pose.

Coupez ! Cut !

Retour au *Parking*. Abrupt. Lucille et Nick me trouvent dans la lune. Trop. On passe donc à l'étape suivante de ma soirée de fête. Ils ont un beau cadeau pour moi...

Ma sœur m'écarte les mâchoires. Elle joue au dentiste. C'est une psy de la carie maintenant. Nick est son assistant. J'ai l'impression qu'ils veulent me faire un drôle de traitement de canal. À deux, ils me font gober une petite pilule blanche avec une chauve-souris dessus. De l'ecstasy. Mes deux médecins font la même chose, un comprimé derrière la cravate, sauf qu'ils n'ont besoin de personne pour l'ingurgiter, aucune prescription requise. Pas de temps à perdre. Il est 23 heures 30.

On entre.

On traverse les rideaux.

On atterrit sur la piste de danse pleine à craquer. Wowwwwwwwww !

Nick me donne une tape sur les fesses en me disant « Welcome chez les tapettes ! » Il enlève son t-shirt ; je fais pareil ; il me paye un dry martini. Ça goûte bizarre avec le reste de coke qui me remonte dans la gorge ; c'est comme si ma bouche devenait un bac de recyclage rempli de métal.

\*\*\*

On jase.

On boit.

Je commence à me sentir bizarre.

On se dit qu'on s'aime.

\*\*\*

Il me vient comme une pulsion. La chauve-souris sur la pilule blanche a sans doute pris son envol. I don't know why but I feel strange. J'ai l'impression d'avoir vieilli d'un coup. Je connais maintenant le langage de Nick, son monde. J'ai chaud. Mon cœur bat vite. Je sens que mon corps est plus léger. Je marche sur des éponges. Nick et Lucille s'embrassent. Caresses. Ça ne me dérange pas, tout ce qui se passe autour de moi se déroule loin, mais en même temps, dès que quelqu'un me frôle, j'ai des frissons. Tous mes sens sont à l'affût. Je bouge mes bras pour être touché par les inconnus, en quête de sensations. Ma colonne vertébrale est traversée par une espèce de chatouillement. C'est le fun. En arrivant à mon cerveau, le chatouillement, comme des petites attaques, des secousses, me donne envie d'aimer et de l'être. Par un, deux, trois, mille gars. Par n'importe lequel de ces princes aux culs parfaits. Je m'ébroue. Je suis un loup avec la love-pulsion prise dans la gorge. Il faut que ça sorte. Hurler. Jouir. Aimer. Je voudrais tenir quelqu'un par la main, me faire greffer un philtre d'amour à la place du cœur, avancer, les yeux fous, vers la lumière extatique de la passion, aveuglement, frénétiquement, avec une armée de prétendants sur les talons. Je sais que ce soir, j'en serais capable. Tonight, je pourrais être attaqué par ce sentiment called love sans avoir

peur d'être jugé. Je suis persuadé que Nick et Lucille seraient contents pour moi et qu'ils garderaient le secret.

La love-pulsion, relevée par les battements d'ailes de la chauve-souris magique, veut percer ma peau pour rejoindre le cœur des beaux gars sur la piste de danse. Je me mélange à la foule. Je me crisse d'avoir l'air con. Je bouge. Je n'ai plus le contrôle de mes pieds. Lucille et Nick m'ont à l'œil mais ils s'éloignent un peu, pour me laisser faire mon entrée dans mes douze coups de minuit. Le plancher est un manège. Qui gronde. Rugit. Impulsion des amplis. Le dancefloor inondé de paillettes lumineuses. Des étoiles. Des flashes. Des stroboscopes. Musique hard techno. Musique psychotrope. Plein d'hommes. Quelques femmes. Le manège part en vrille sous les pieds. Épopée du martèlement. Love-pulsion épique. Les regards dans le bleu jaune rouge et or. Les regards se regardent sans se voir. Éclairage hallucinant. (Encore des paillettes dans les yeux.) Des corps. Des décors. Des paysages en vie. Des torsos nus. Des muscles luisants. Des gars qui se frottent avec du *Tiger Balm*. Des tableaux brillants. Beauté. Virile. Sauvage. Je vois des travestis pour la première fois. Des cils argentés plus longs que le pont Jacques-Cartier. Des perruques. Des pantalons avec des trappes d'aération pour les fesses. Des bears. Du poil en masse. Des gars habillés en uniforme. Des policiers. Des pompiers. Des mecs accroupis à quatre pattes avec une laisse de chien autour du cou, qui dansent à quatre pattes sur le plancher mouillé par ce qui dégoutte du plafond. Des répliques de Marilyn Manson. Des chanteurs du groupe The Cure. Des cheveux rouges. Des faces tatouées. Des gars habillés comme des putes qui ressemblent à Cyndi Lauper. Plumes. Des boas roses. Et du cuir. Les hurlements. Les bras dans les airs. Le temps frénétique.

120 BPM. 190 BPM. Les souffles chauds. Des cœurs. Des fleurs. Des fleurs de cuir qui dansent en chœur. Des matantes qui dansent autour de leur sacoche. 220 BPM.

Wowwwwwwwww !

Je me laisse aller en maudit. Je trouve ça génial, le *Parking*. J'ai le rythme dans le sang. Il y a trois princes autour de moi. Je me sens comme le prix d'un concours de beauté. J'aime ça. Excitation. Gay life 101. Ça jute dans ma tête, dans mon cœur, dans mes yeux. Mon corps est une maison ouverte. Ma porte est débarrée.

Oh, my God ! Je sens une bosse dans mon dos. Grosse. C'est dur. Je ne sais pas quoi faire. Mon cul ne sait plus où se mettre. La grosse affaire change de taille à la vitesse de la lumière, derrière moi ; je sens des coups, des pulsations cardiaques, qui battent la mesure, des vibrations, qui me donnent des chocs entre les reins et les fesses. Lucille rit de l'autre côté de la piste. Elle me voit, me fait signe ; ça veut dire « qu'est-ce que t'attends, épais, go ! »

Le gars danse de plus en plus collé. C'est fou. Il me tripote. Je suis bien dans ses bras. Sa bouche frôle mon oreille. Il me dit que j'ai l'air pas mal high. « Ecstasy ? Speed ? » Il transpire. Moi aussi. Je sue comme une vache. Je deviens une grosse guimauve. Nos deux corps sont toujours collés. Fusionnés. Toujours aucun regard échangé. J'imagine son look. Il doit être le sosie de Brad Pitt. C'est certain. Comment pourrait-il en être autrement... Il doit être parfait.

Je me donne tout entier. Je me laisse ligoter par ses bras qui arrivent sur mon torse. Ses mains descendent lentement jusqu'à mon nombril, ses ongles me griffent doucement le ventre. Je capote. Il me serre de plus en plus fort. Le gros calibre durcit. Je

le sens vraiment bien maintenant. Chaud. Plein de veines. Lucille me fait encore signe. Elle veut que je me retourne. Je ne sais pas. J'hésite.

Comme s'il pouvait lire dans mes pensées, mon beau Brad prend les choses en main avec beaucoup d'initiative, de la force. Il me prend par les hanches et me retourne. Le face à face. Étincelles. J'ai la sensation de renaître dans ses bras. Ce n'est pas Brad Pitt. Non. Mais il est beau ! Il me sourit. Éclairs. Féérie sur le dancefloor. J'ai envie de me perdre dans ses yeux. Verts. Cheveux noirs. On n'arrête pas de se regarder. Et là... nos lèvres se rejoignent. Je suis à l'ouest. Autour de nous, il n'y a plus rien. Je n'entends même plus la musique. On s'embrasse tellement que ma langue me fait mal. Pas grave. Je veux continuer. Toute la nuit. Nous sommes des aimants. Rien ne pourrait nous séparer. Communion. Symbiose sous la grosse boule Disco. Symphonie de caresses. Sa peau est douce. Soyeuse. J'aimerais arracher des bouts de son visage pour m'en faire une couverture ; je me froterais tout le temps dessus, comme quand j'étais petit.

Je pourrais perdre la notion du temps. Ici. Là. Maintenant. Facilement. Passer mes journées à l'attendre en lui écrivant des lettres d'amour. D'ailleurs, ça vient. Je me transforme en maudit poète québécois à cause de lui. En le regardant, j'ai l'impression de lui écrire avec mes yeux. Verts aussi. On est fait pour s'entendre. Sous sa peau, je lui parle. Je lui adresse mes plus beaux mots. Derrière ses yeux, je compose. Mes lettres dansent. Like me dans ses bras. Like moi avec mon trésor qui me fait valser. Le vif éclair de mes yeux verts lui transperce le visage. On se rejoint. On s'aime tout de suite. Je lui écris...

*Hold me. Kiss me. Kill me d'amour, mon amour. Je suis un astronaute.  
Apesanteur. Toi. Tu es la fusée. Mon vaisseau. Planète : Parking. For the first time.*

*Premier baiser. Dix-huit ans. Je suis majeur. Pas vacciné. Contamine-moi. Je le veux.*

*Mon Amour.*

*Je t'aime. Je t'attends dans mes rêves.*

*Je t'attends dans ma vie de prince esseulé.*

*Tu t'appelles Philippe.*

\*\*\*

C'est le temps d'y aller. Les spots blancs sont allumés. C'est aveuglant. Plusieurs beaux ne sont plus aussi beaux. Mais Philippe... il l'est encore plus. Lucille et Nick m'attendent sur le bord de la piste. Le bar est presque vide.

On ne veut pas se séparer. Non. On refuse. Philippe me tient par la taille. Je lui embrasse les épaules. Je voudrais que mes deux bodyguards partent ; je suis tanné qu'ils me regardent en riant.

Bon. Il faut partir. Non. Il faut rester. Je ne sais pas. Je ne sais plus. Rien. Philippe ose :

- T'as un cell ?
- Non.
- J'aurais pu t'appeler.
- Ben, je sais pas. C'est la première fois que...
- Chez moi ou chez toi ?

J'y pense une fraction de seconde. Je dis :

- Chez Nick.



et nerveux. Des saccadés. Même s'ils sont tous différents, les ronflements se mélangent pour former un gros bourdonnement ; on dirait des tanks qui font l'amour. Je pourrais me mettre à jouer du drum avec les chaudrons, casser toutes les boules dans le sapin, ou crier au meurtre, je suis sûr que je ne serais pas capable de faire plus de bruit. Les bouches ouvertes lâchent des pets guerriers. C'est plus fort que tout. La ressemblance entre le ronron collectif et le désastre, tout aussi collectif, du Rwanda en dolby surround est frappante ; c'est à s'y méprendre. J'ai les oreilles pleines de militaires qui ronflent au meurtre. Je ne me sens pas safe pantoute. En territoire ennemi.

Je n'aime pas quand mes beaux rêves sont interrompus par des conneries. Je suis frustré but je décide d'être silencieux comme une tombe. Personne ne doit m'entendre aller boire un verre de lait en pleine nuit. Maman ne veut pas, elle dit que ça me constipe, mais moi, j'en prends pareil parce que ça m'aide à m'endormir. Pour ne pas déranger les ronfleurs professionnels, je marche très doucement. En plus, je porte mon pyjama en peluche avec des pattes qui me font marcher aussi légèrement qu'une plume. Aucune chance de me faire pogner la main dans le frigidaire. Je suis vraiment un pro avec mes pattes de lapin, un petit lapin bleu pas de bouche, ultra pas bruyant, aux allures d'aventurier au verre de lait perdu. En passant devant la chambre de maman, je grimpe sur la pointe de mes pattes. On ne sait jamais... elle pourrait se réveiller parce qu'elle est de la même famille que mon pyjama avec ses oreilles fines comme une lapine.

Enfin, j'arrive dans mon pays à conquérir : le frigidaire de la cuisine aux maudites grandes fenêtres. N'importe qui pourrait me surprendre et faire tomber mon plan de nègre à l'eau. Les branches du grand cèdre grattent contre la vitre ; elles ressemblent aux doigts

osseux de squelette de mon oncle Édouard. J'ai des frissons. Je vois le frigidaire. J'y arrive. Shit ! J'ai la chienne. Les arbres, les squelettes, le Bonhomme Sept Heures qui va se pointer, la guerre des ronflements, le noir... c'est un peu too much. Shit ! Ça bouge sur le divan. C'est le monstre. Édouard ! J'avais oublié qu'il campait dans le salon pour la nuit. Si c'est lui qui m'attrape, ça va être pire que la fin du monde. Pire que tout.

Il marmonne.

J'ai la main sur la poignée de mon pays mais je ne l'ouvre pas.

Pas de lumière. Rien.

Je veux entendre ce que mon oncle raconte tout bas.

Je m'approche de lui.

Sur le divan, ses pieds dépassent. Il dort mais il parle. Je peux bien l'entendre maintenant. *Si j'te pogne j'te tue, si j'te pogne j't'arrache les dents.* Je ne sais pas avec qui il jase, mais l'autre n'a pas l'air fin. Édouard a la mâchoire serrée. Ses paupières bougent. *J'vas t'crisser dans une cage, maudit gros crisse de chien, j'vas t'pendre par les couilles, j'vas fourrer ta femme.* On dirait que mon oncle veut s'enfuir. Il court sur place. Des coups nets et très rapides ponctuent la conversation. Il se débat. Son souffle est agité. Édouard semble prisonnier d'un cauchemar interminable. Je suis vraiment proche de lui, à quelques pouces de son nez. J'ai peur mais je reste là. Je sais que je serais mieux d'écouter maman, de ne pas trop m'en approcher, mais il m'intrigue. Aussi, je veux l'aider à sortir de son mauvais rêve.

J'ose lui toucher l'épaule et... il a un spasme incontrôlable... La maison en est ébranlée. Minty court se cacher derrière le comptoir de la cuisine. Édouard crie, me dévisage, veut me tuer. Ses yeux me lancent des couteaux. Il continue de crier en m'insultant : *tu vas arrêter d'rire de moi, maudit bâtard, j'vas t'râper la face sur l'asphalte, si j'te pogne j'te tue, si j'te pogne j'te crisse dans l'poêle à bois*. Il me fixe sans me voir. Ses hurlements me donnent envie d'aller rejoindre ma chatte dans sa cachette. Mon oncle se redresse du canapé comme si un ressort l'en avait propulsé. Je hurle et...

Et... enfin... ma mère arrive, en panique.

Je suis figé, mort, incapable de faire quoi que ce soit, mais maman est là. Elle s'est pointée juste à temps. Wonder Mother se place devant moi. Elle se transforme en bouclier de chair qui m'empêche de voir la terreur dans les yeux d'Édouard.

Et bang !

C'est elle qui mange le coup à ma place. Elle me pousse, essaie de parler à son frère : *Maudit, Édouard, j'te gage que t'as encore oublié d'prendre tes pilules... Tu l'sais c'que ça t'fait...*

Il ne répond pas.

Maman me dit de retourner dans ma chambre.

\*\*\*

7 heures 15. Je peux enfin sortir de ma prison de draps et revenir dans la cuisine. J'entends les portes qui claquent. Tout le monde se lève. Les ronflements sont remplacés par une symphonie de petites voix endormies.

La crise d'Édouard est le signe d'un danger pour les jeunes et personne ne veut qu'un vrai malheur se produise. Mon oncle est jugé fautif même si c'est moi qui l'ai provoqué. Le tribunal lui impose une sentence déchirante ; il doit partir pour ne plus jamais revenir.

Solange et Bernadette l'aident à faire ses valises. Je pleure. Je me sens coupable. Même si Édouard m'a pris pour quelqu'un d'autre, même s'il a failli me cogner, je ne veux pas qu'il soit condamné à mort, évacué de notre monde, because je ne pourrai plus le revoir.

Je vois le visage affolé de mon bourreau emprisonné dans la voiture de mon oncle Gérard. Édouard ne comprend rien. Il y a le dé clic du moteur et la maison redevient calme.

Ma mère a l'œil gauche enflé. Elle maudit son frère en essayant de se soulager avec une compresse d'eau froide pendant que moi, dans mon coin, dans ma caverne entre la laveuse et la sècheuse, je me dis que tout se passe toujours autour des yeux dans ma famille. On vit tous pour éviter de perdre notre regard lucide. Oui. C'est ça. Mais il y a un problème... Ça ne marche pas.

## Nathan

*Ô toi, ma monture, quel est l'ennemi que nous voyons s'avancer vers nous, en ce moment où tu frappes du sabot le pavé des rues ? C'est la Mort. La Mort est notre ennemi. C'est contre la Mort que je chevauche, l'épée au clair et les cheveux flottant au vent comme ceux d'un jeune homme, comme flottaient au vent les cheveux de Perceval galopant aux Indes. J'enfonce mes éperons dans les flancs de mon cheval. Invaincu, incapable de demander grâce, c'est contre toi que je m'élançe, ô Mort.*

VIRGINIA WOOLF, *Les vagues*

Je passe une journée à chier à cause de Monsieur Couture, mon prof de littérature qui trippe sur la Deuxième Guerre mondiale. Il nous a fait voir un méchant film déprimant, *Hiroshima mon amour*, et il nous a dit que la semaine prochaine, ça allait être encore plus percutant : on va analyser *Nuit et brouillard*, un documentaire sur les camps de concentration. Je n'ose pas imaginer dans quel état ça va me mettre. Déjà, là, j'ai le goût de me tirer une balle dans la tête ou de me faire enterrer vivant dans les craques du trottoir.

À chaque fois que je sors du cours de Couture, c'est comme ça. Je me sens comme si je portais les marques d'un événement lointain que je n'ai pas vécu ; je deviens une vieille carcasse pleine de stigmates qui sent le musée. Les exposés de mon prof me conditionnent. Ils me font voir la vie comme si j'étais un rescapé d'Auschwitz, like si j'avais déjà vécu le pire, tout le temps, toujours, comme maintenant. En revenant chez nous, à chaque lundi de chaque semaine (il m'en reste cinq sur treize à endurer), avec mon cahier de notes bourré de citations d'Hitler, d'extraits de son *Mein Kampf*, et de dessins de croix gammées, je suis à terre : un végétal pogné avec la guerre dans la tête et dans le corps.

En plus, il pleut. J'haïs ça ! Je n'aime pas les semaines qui commencent et encore moins quand il mouille. Même si j'essaie de me changer les idées en pensant à mon projet d'arts plastiques ou au dernier épisode de *South Park* qui m'a fait pisser de rire à cause des tonnes de M. Hanky qui tombaient du ciel, je ne suis pas capable d'oublier qu'on est lundi... et que c'est plate... et que Monsieur Couture a réussi, encore une fois, à me transformer en loque.

\*\*\*

J'arrive dans la cour et je vois Nathan, bien assis dans le carré de sable avec ses petites voitures, qui fait comme si je n'étais pas là même si je suis juste à côté de lui. Il s'applique à fond dans la construction d'une ville où les édifices ressemblent à des gâteaux de glaise qui fondent. Je trouve ça beau, peu commun comme paysage. Sans me regarder, il m'adresse la parole pour me parler de sa création de boue ; il me présente ses châteaux, chacun porte le nom d'un animal. Il y a, entre autres, le gros Éléphant, Zèbre le brun ton sur ton, l'élégant Chat avec des longues tours, et Chienne qui a une immense fenêtre grande ouverte comme une gueule ouverte de chienne.

Il n'insiste pas sur les palais de glaise. Ce qui le branche le plus, c'est son autoroute de la Mort, où les autos font des excès de vitesse et se foncent dedans. Les chemins sont tracés sur la terre, gravés dedans. L'ensemble, à vol d'oiseau, ressemble à une vieille main toute plissée. Mon frère est travaillant, il n'arrête pas, un vrai col bleu ; il continue de boucher des trous et de bâtir des maisons en me tenant au courant de ses moindres manœuvres, creuse des labyrinthes dans le sable, ajoute des bretelles d'accès à

l'autoroute, des bras, des petits embranchements tortueux, toujours plus. Entre deux coups de pelle, il dit que son autoroute est pleine de carrefours pour que les autos ne puissent plus jamais retrouver leur chemin.

Nathan crée aussi des fleuves. Ils sont larges, profonds, aussi creux que le Grand Canyon. Il n'y a pas de pont même si les sillons empêchent les voitures de passer. Ce sont des pièges. Des impasses. Mon frère avoue que c'est pour faire mourir les voitures trop intelligentes, qui pourraient le déjouer en semant des cailloux derrière elles dans le labyrinthe.

Tout à coup, il se fâche contre ses bébelles. Brusquement. Je peux le voir dans son regard et ses gestes qui ne sont plus les mêmes. Les yeux de Nathan ne sont plus que du noir qui s'agite au-dessus de deux cavités creuses et vides, mortes, sèches, dépossédées de leur pouvoir d'émerveillement. Ça me fait penser aux faux yeux des gros toutous qui dansent pendant les matchs de baseball ; Nathan est devenu, en une seconde, une mascotte qui ne sait plus comment contrôler ses globes oculaires artificiels et fous et noirs et blancs de mascotte ; ses pupilles mouvantes ont mangé la couleur de ses iris et elles glissent frénétiquement de gauche à droite, sur un fond rigide et figé. C'est laid.

Aussi, je vois la frustration dans ses doigts qui tiennent solidement les camions et les Ferrari miniatures comme s'ils voulaient les broyer. Les mains de mon frère se sont changées en grues, en moissonneuses-batteuses, en véhicules lourds aux articulations grinçantes et pleines de mauvaises intentions.

À côté de son bras droit, il y a une paire de ciseaux. Je me lance. J'ose déranger mon frère dans son moment d'évasion vers je ne sais trop quel pays qui lui donne la rage. J'espère capter son attention pour le faire revenir. – Nathan, pourquoi t'as pris les ciseaux

d'mom ? (Il me regarde, enfin, pour de vrai.) – Ben, qu'est-ce que tu penses... J'ai découpé Nathanne... C'tait rendu plate avec lui ! Sa réponse me cloue le bec et tous les membres du corps. Je pensais que Nathan et Nathanne allaient vivre ensemble until the end of the world. J'ai de la misère à concevoir que Jensen soit dead et, surtout, qu'il soit rendu six pieds sous terre à cause de mon frère qui semblait tellement l'aimer, tellement en avoir besoin. Il a découpé Nathanne Jensen. Voilà. C'est tout. C'est une mort comme une autre. Il en avait assez de parcourir le globe avec lui.

Nathan commence à pleurer. En me prenant la main, il me dit qu'il est déjà tanné que son ami soit mort et qu'il aimerait m'en parler pour que je m'en souviennne moi aussi. La voix mouillée, il admet qu'il regrette son meurtre plus que tout au monde. J'écoute. Mon frère continue... – Tsé, pour de vrai, l'autoroute d'la Mort, c't'une tombe... un big mausolée comme dans l'film *Le Mausolée*... Selon lui, le mort est enterré dans le fleuve le plus creux et, en plongeant bien nos mains dans le trou, il est possible de repêcher les mille miettes de Nathanne Jensen.

Je ne sais pas comment consoler Nathan. Il se couche la face contre le sol, se frotte les yeux et, en tremblant, il enlève les voitures noyées du fleuve – comme pour vider un océan de ses poissons – en me chuchotant que c'est pour donner plus d'espace à son ami pour qu'il puisse nager mieux et, surtout, because il veut le voir sourire une dernière fois avant qu'il ne se transforme en tête de mort pour toujours. Je lui caresse les cheveux. J'essaie d'empêcher le poignard qui me transperce le cœur de traverser ma chair pour arriver jusqu'à lui. Je ne veux pas pleurer devant mon petit frère. Je refuse d'être un modèle larmoyant. J'assiste au match de boxe qui se déroule dans la tête de mon frère sans intervenir. Dans le coin droit, les restes pleurés de Nathanne. Dans le coin

gauche, les maudites voitures qui lui font pagner les nerfs. La tristesse et la rage se livrent un combat intense there, sur le ring, in his head. Nathan est entouré de punching bags.

Je ferme les yeux. J'imagine mon frère avec les mains d'Édouard aux mains d'argent dans le film de Tim Burton. J'aime mieux ça que les grues ou les moissonneuses-batteuses. Mais contrairement à Johnny Depp, qui se sert de ses grands ciseaux pour créer des merveilles – des statues de glace majestueuses, des coupes de cheveux excentriques, des bosquets taillés en forme de dinosaures – je suis persuadé que Nathan ferait exactement le contraire avec ses outils magiques mais tranchants. La mise à mort de son ami Nathanne Jensen, cisailé en un tour de main, en est la preuve. Cette brève intrusion dans l'imaginaire torturé de mon frère, cette bulle de ciseaux meurtriers, de corps mis en pièces, de Ferrari envoyées au cimetière dans le fond du trou d'eau, m'effraie et m'attendrit. Et tout ça, sa violence, ses cris contre les petits jouets, sa volonté de puissance, tout ça, me donne envie de brailler avec lui, de plus en plus et beaucoup trop. So, je préfère m'en aller, laisser mon frère avec ses voitures et son deuil de Nathanne. C'est mieux pour moi. Je ne me sens pas trop mal de l'abandonner parce que, de toute façon, je sais qu'on pleure toujours mieux seul.

\*\*\*

Je rejoins maman dans la cuisine. Elle a l'air inquiète, à côté du poêle, le regard plongé dans la transparence du verre qui donne sur Nathan dans le carré de sable. Elle le surveille.

Je sais qu'elle a peur de le perdre, et cette crainte, aussi obsédante qu'une plaie en train de s'infecter, l'accompagne en lui déchirant le cœur. Elle pourrait perdre son bébé. C'est une évidence. Tout le monde le sait. Everybody tente de la persuader du contraire mais le mensonge collectif ne fonctionne pas.

Ma mère pleure souvent. Elle s'essuie constamment les yeux. Like moi et Nathan. Pratiquement tous les jours. Avec nos larmes, on pourrait facilement remplir la baignoire, prendre notre bain dedans, économiser l'eau, chaque soir, quotidiennement, tellement nos glandes lacrymales se font aller. En la regardant regarder Nathan, je peux percevoir des sillons sur ses joues, des chemins, des avenues gravées sur sa peau lisse, des toboggans pour les larmes. Les pommettes de maman sont exactement comme le big mausolée que mon frère a construit à côté de la remise. On peut y lire la peur, la tristesse et un amour inconditionnel, plus fort que tout, qui nous perce la peau et le cœur en nous crevant les yeux tellement il est là, brillant et incendiaire.

## Moi, Nick & Lucille

*Tout à coup sans raison aucune le passé est de retour, impossible de l'aimer. Pourquoi maintenant ? Nous venons pourtant de l'envoyer faire quelques courses, dans un supermarché, là-bas des pièces humaines de rechange, et le revoilà déjà. Nous n'avons pas encore de menue monnaie à dépenser. Et puis d'ailleurs il faut liquider d'abord les vieux stocks du réfrigérateur de notre mémoire, où tout est remis et remis et ajourné. De quoi se plaint-on ? De quoi ce plein ton ? Même les arbres fruitiers tolèrent qu'on leur prenne les fruits.*

ELFRIEDE JELINEK, *Enfants des morts*

On vient de se lever, moi et Philippe. Les rayons du soleil nous aveuglent en franchissant les stores verticaux sales comme nos gueules, puants, jaunis, décrépis. Le salon ressemble à un dépotoir à ciel ouvert. Les restes de notre soirée d'hier nous empêchent de voir le plancher ; des croûtes de pizza à moitié mangées font la grasse matinée sur le divan, le maquillage de Lucille traîne encore sur le calorifère, trois vieux sacs de chips sont virés à l'envers... il y a des miettes qui traînent jusque dans la salle de bains. Ça schlingue. C'est une méchante dompe.

Je suis gêné même si je ne suis pas chez moi. J'ai honte. Mon prince est là, resplendissant, dans un décor qui ne lui va pas du tout, et, en tant qu' élu de son cœur depuis douze heures, j'aurais aimé lui présenter un palais extraordinaire au réveil – avec un escalier de rubis qui monte en colimaçon jusqu'à la lune quand elle est là, des trônes en or massif, d'immenses statues grecques comme dans les temples grecs, un plancher en verre à travers lequel on peut voir des étoiles de mer faire les anges en déployant leurs cinq bras, des fleurs exotiques qui coûtent cher dans des vases de cristal, des tables de marbre, des vitraux qui font en sorte que la lumière soit envoyée dans la pièce principale like si elle était transpercée par des lasers, et j'en passe. J'aurais vraiment été heureux de

pouvoir lui offrir autre chose comme vision, à mon Philippe, qu'une pièce minuscule qui donne mal au cœur et qui sent le cadavre.

Nick est assis à la table de la cuisine. Il ne nous regarde pas. Pas de sourire. Rien. Juste ça : le corps cloué sur sa chaise. Crucifié on the rock. Un peu plus loin, les yeux dans le beurre, Lucille vient de mettre le café sur le feu. Ses sous-vêtements en dentelle noire sont vraiment sexe. Elle nous dit « Hello boys », s'essuie le front, se retourne, et attaque un gros sac à poubelles qui crache de la scrape autour de lui comme pour se vomir. Lulu essaie de limiter les dégâts en faisant régurgiter le sac avec un 2L de *Coke* vide, qu'elle presse fort sur ce qui est en train de déborder. Elle sacre. Donne des coups de pieds. Nous dit de faire comme si elle n'était pas là. Ok. Tant mieux. J'ai autre chose à faire. Il faut que je m'occupe de mon invité si je veux qu'il m'aime. Ou qu'il m'appelle. On ne sait jamais. Si j'en prends bien soin, peut-être qu'il ne pourra plus se passer de moi. Je l'espère, en tout cas... parce que moi... je me vois venir... je me connais.

On s'assoit à la table.

C'est rare qu'une chose comme aujourd'hui se produise. Nick me laisse tranquille. Il se tait, tout simplement. Je n'arrive pas à y croire. C'est peut-être à cause de la présence de Philippe. J'entends ma mère et mes tantes, penchées au-dessus de la table de la cuisine, qui disent l'impossible vision qui s'offre à moi. On se répond, elles et moi. En silence. *Non, mais, imaginez... Mom, peux-tu me croire ? Bernadette ? Solange... ton gars est calme, là ! Imaginez-vous... imaginez que Nick, Nick le paquet de nerfs, est... calme ! – Nick calme ? Ouais. Nick est assis calmement en face de son café qui fume. – Et il fait quoi, Nick, pour être calme ? Je ne l'ai jamais vu comme ça, je pense. Il ne faut*

*pas le... déranger. Il lit. C'est ça qui le rend calme. Nick lit. – Nick, lire ? What the fuck ? Lire, Nick ? Ouais.*

Toutes ces voix – celles de ma mère, de mes tantes, et – ce n'est pas peu dire – la mienne qui n'est pas la mienne, m'ont comme qui dirait sorti de moi-même. Je me frotte les paupières. Suis-je ici, assis ? Oui. Je suis là, toujours, avec mes débaucheurs professionnels, dans la cuisine. Nick est là comme moi mais on dirait que non. Il fait la sourde oreille, comme si la scène se déroulait à des kilomètres de lui qui mange une salade de fruits en buvant son café en fumant en lisant le journal. C'est ça qu'il lit. Loin de nous. Les doigts pleins d'encre. Son index court après les mots, comme une règle, sur le papier recyclé. Ses yeux sont pointés sur l'index, le point d'ancrage dans la lecture qui éjacule en torrents. Ça me fait penser à une rivière noire, à un fleuve de mauvaises nouvelles.

J'ai peur que le cours d'eau, le *Journal de Montréal*, n'arrive jusqu'à moi et Philippe par la bouche de Nick. Je ne veux pas que le malheur prenne le métro, qu'il traverse la table de la cuisine. Pour éviter de le laisser passer et de recevoir le premier wagon en pleine face – et de mettre les passagers en retard à cause de mon suicide qui ne serait pas de ma faute mais bien de celle du chauffeur – je me concentre sur autre chose : la salade de fruits. Elle danse. La nature morte prend vie. Les rayons du soleil rebondissent sur la fourchette et transforment les pêches en boules de Noël lumineuses. Les fraises sont tellement rouges. Elles ressemblent à des tulipes rouges éclatantes. Rouges. Comme mon cœur qui. Like mon cœur qui veut éclater. Mon cœur-tulipe rouge éclatant qui. Explode. Pour. Qui gicle d'amour depuis hier. Qui saigne quasiment en fluo.

Mon tambour qui. Bat. Fort. Tellement fort. Pour lui. P. Philippe ! Le tableau vivant gicle jusque dans mon cœur. Il rend les yeux de Philippe plus verts.

Lucille a fini son petit ménage du matin mais elle continue de s'occuper. Elle se coupe les ongles. Tant mieux... Je peux encore m'occuper juste de nous deux, encore. Le tic-tic du coupe-ongles se mélange au tic-tac de ma montre. Le tic-tic s'accorde vraiment bien avec l'index de Nick qui saute d'une colonne à l'autre dans son journal et, aussi, avec mes battements de cils. Je fais de l'œil à mon beau, au rythme des ongles de Lucille qui atterrissent sur la table.

Je. J'ai. Il. P. Il, Philippe. Je l'ai ce matin avec moi. On a passé une nuit débile. Je me vois dans ses bras forts. Collés. Serrés. J'entends toujours ses bruits de respiration contre ma nuque. Mes crottes de yeux ne sont pas épaisses. D'habitude, elles m'empêchent de voir clair avant mon trentième café, elles gardent mes paupières à off, pognées like des roues de tracteur qui tournent dans le beurre parce que le fermier a roulé dans une méchante grosse bouse de vache. Pas là. Non. Pas là parce que même la *Crazy Glue* ne serait pas assez puissante pour garder mes yeux fermés. J'ai Philippe. Je veux le voir. C'est ça le plus beau, le plus important. C'est une matinée parfaite... avec un éclairage couleur passion, la salade de fruits.

Nick pète ma bulle en levant le ton. Je ne peux plus me réfugier dans mes rêves fruités colorés. La voix de mon cousin perce l'éclatante beauté qui s'offrait à moi. Je me prépare. J'attends. J'ignore ce que Nick veut nous dire mais je sais que ça va être laid. Dégueulasse. Ou malsain. J'attends. Je me sens prêt à recevoir l'horreur sortie des journaux. Et, en moins de deux, mon cousin se lance. Les manchettes nous atteignent. Nick énumère, froidement, sans aucune émotion, tel un métronome : un meurtre, le sida

en montée fulgurante, l'ignorance des jeunes face à l'épidémie dévastatrice, une pute retrouvée morte sous le viaduc entre la rue Moreau et le *Bain Mathieu*, de la viande pas bonne, l'annonce de l'anéantissement de la race humaine, le meurtrier de Dame Plume retrouvé, des bombes, la vache plus folle que d'habitude, la vache malade qui rend malade si on la mange, des attaques au métro Papineau, la guerre, des malhonnêtes qui trafiquent les guichets automatiques pour cloner nos cartes, des nouvelles maladies ultra-hyper-sophistiquées, des menaces d'attraper des bobos à l'hôpital quand on se fait soigner, des milliers de gangs de rues qui parcourent les rues du monde entier avec des grosses machettes et des guns et les couilles pleines de rage qui vous sautent à la gueule like des grenades en criant ciseaux !

Enfin, la fenêtre nous délivre de la torture. On entend quelque chose qui ressemble à des enfants. De l'autre côté de la vitre, il y a une possibilité de fuite. Ça devenait dur d'écouter Nick, Nick le saboteur de matin exceptionnel en compagnie de mon prince charmant d'une nuit, Nick le briseur de lendemain de fête qui aurait dû durer pour toute la vie. Je voudrais arrêter le temps, revenir en arrière, revenir hier. Si j'étais un magicien, je donnerais un bon coup de baguette sur le gros cadran vert accroché au mur. Je lui dirais d'aller voir ailleurs si j'y suis, au temps. Et, oui, encore, toujours, tout le temps, pour always jusqu'à la fin du monde, je serais charmé, enchanté, avec Philippe, seuls au monde, bien loin. Et, non, jamais, never again, moi et lui, jamais plus on ne serait séparés par les manchettes de malheur, ni par Nick... mais le maudit temps suit son cours.

On s'approche de la fenêtre. Et on voit la source du bruit. Nick, tout petit face à l'écran de verre, ressemble à un enfant ébloui devant un film de *Walt Disney*.

C'est la folle aux pigeons qui se dirige vers la Promenade Ontario. Elle porte un grand manteau gris. À chaque matin, elle vient se poser devant la fenêtre de la cuisine et elle appelle les oiseaux. En touchant les carreaux de verre, Nick nous dit qu'il la connaît. On dirait qu'elle répète un numéro de cirque en levant ses bras vers le ciel. Elle appelle les pigeons. Pour lancer les miettes de pain, elle fait des tours sur elle-même. (Je ne vois plus une femme grise, c'est une toupie lanceuse de pain, une tornade, un cyclone. Elle tourne. Les miettes de pain volent autour d'elle. (Je ne vois plus les miettes de pain, ce sont des confettis.) C'est la première fois de ma vie que je suis en présence d'une tornade de confettis. Il ne manque que les mariés.)

Je prends la main de Philippe. La serre. Fort.

En quelques secondes, la femme aux pigeons est entourée par ses amis, souriante et hypnotisée ; les oiseaux arrivent en bande – il peut y en avoir des centaines autour d'elle. Ils donnent des coups de becs, ils crient, ils se bousculent.

Nick dit que quand il pleut, la folle vient quand même mais qu'elle ne porte pas le même manteau. Elle déambule dans le parc avec un sac vert sur le dos. Il est troué pour laisser passer ses bras et sa tête. Nick pense qu'elle n'est pas riche et qu'elle dort sur les bancs, à la bonne franquette, à la belle étoile, dans des refuges pendant l'hiver. Mon cousin dit aussi que les oiseaux sont parfois des papillons qui battent légèrement de l'aile autour de leur maîtresse. Ils lui embrassent les joues. Nick rit. Il invente un monde où la folle aux oiseaux est une reine avec un gros parasol vert lime qui danse sous le soleil. Avec son parasol, qu'elle bouge rapidement, la merveilleuse reine fait apparaître d'autres papillons et des éclats scintillants qui ressemblent à des éclairs de chaleur. Elle chante. C'est une magicienne qui fabrique des créatures magnifiques (des petites licornes bleues

qui ressemblent à des fées) en agitant son parasol. Et sa voix est douce, mélodieuse, merveilleuse à en pleurer de joie.

Des pigeons aux papillons, il n'y a qu'un clignement de paupières. Nick le grand imagier sait s'y prendre. Devant le béton de l'usine, à quelques pas de la porte de l'immeuble, tout peut arriver. Mon cousin nous explique qu'il suffit simplement de fermer les yeux en ne pensant à rien d'autre qu'à ce qu'on veut voir. Il dit que ça donne une impression de fondu au noir, qu'on perd le contrôle pendant une seconde, et qu'après, tout peut devenir comme on le désire. Nick y croit vraiment. Seul le cadre, le contour des yeux, demeure fixe. Tout le reste devient malléable.

Puis, le soleil. Galarneau se met à resplendir dans sa robe jaune éblouissante. Il inonde nos visages émerveillés. La reine disparaît lentement au coin de la rue, escortée par les oiseaux. On entend la musique country qui provient de la Promenade Ontario.

La fête foraine ! On l'avait presque oubliée. On va y aller tantôt.

Nick referme le *Journal de Montréal*.

Je me colle contre Philippe.

Lucille nous serre dans ses bras, très fort, en nous disant qu'elle aimerait ne plus jamais retourner chez maman. Je dis la même chose.

Mon cousin revient vers nous, se joint à la ronde, entre moi et Philippe. Dans la cuisine, tous les quatre, masse compacte de corps emboîtés les uns dans les autres, on se berce au rythme de la cafetière italienne qui hurle sur la cuisinière. Mais veut-on vraiment se réveiller ?

La ronde ! La ronde ! On danse ensemble. On danse la danse des cœurs brisés qui se solidifient en une belle famille reconstituée. Pauvres enfants...

## Catherine

*Le crépuscule donne à Port-au-Prince des airs de bête blessée sur laquelle les ténèbres s'abattent telle une volée de vautours. Dans une débâcle sanglante, le soir renverse le jour, hisse son drapeau noir, se proclame président à vie. Et lorsqu'il daigne laisser poindre le soleil, ce n'est que pour mieux le guillotiner de nouveau.*

STANLEY PÉAN, *Zombi Blues*

Je suis assis en indien dans mes draps mouillés, le souffle court, paniqué, avec un mal de bloc qui me donne le goût de m'arracher des lambeaux de cerveau tellement je le sens trop là. Il est 6 heures du matin mais je ne veux pas dormir ; je refuse de retourner dans mon cauchemar. La fenêtre est ouverte mais je crève de chaleur. Je sue comme un gros porc de cinquante kilos qui court, et qui court, pour ne pas se faire attraper sinon il va se retrouver en train de faire la danse du bacon dans une poêle. Je suffoque. À la place des oiseaux, j'entends la pluie qui chante fort dehors. Je ne me suis jamais autant ennuyé du soleil.

Je sais que c'est à cause de Bernadette que j'ai passé la nuit à badtripper. L'univers que j'ai visité cette nuit ne m'appartient pas ; il est à elle. En m'endormant, je n'ai pas respecté le pacte que j'ai signé avec moi-même lors de ma dernière visite chez ma tante : ne plus dormir un point c'est tout, éviter de fermer les yeux pour m'empêcher de me transformer en acteur de film gore. Until hier, j'y arrivais... Je déjouais parfaitement les hallucinations de Bernadette en ne leur ouvrant pas la porte même si elles attendaient avidement que je me mette à rêver pour me sauter dessus.

J'ai réussi à tenir le coup pendant deux semaines.

Cette nuit, j'ai perdu la bataille.

\*\*\*

Vers 4 heures, les aiguilles de mon cadran ont voulu me parler. Elles tournaient à l'envers, de droite à gauche, de plus en plus vite, jusqu'à ce que je puisse entendre une espèce de plainte à travers les bruits de mécanisme détraqué qu'elles produisaient en se détraquant. Ça ressemblait à une invocation incompréhensible parce que prononcée dans une langue que je ne connaissais pas, comme un mélange de gargouillis de ventre et de cris rauques entrecoupé de coups de glotte. Devant les heures folles, je me suis senti désemparé. J'étais comme Alice au pays des désastres. La plainte du temps a duré environ cinq minutes.

Je me suis mis à claquer des dents, effrayé, prisonnier de ma chambre noire aux horreurs. Les murs avaient une drôle de texture gluante et j'y voyais des mille-pattes avec des bites et des têtes de Nick en train de faire l'amour, se frotter les uns contre les autres, s'embrasser, attraper des maladies qui les faisaient se décomposer. J'avais peur que les bestioles viennent me voir de proche. Le corps me démangeait déjà à mort, juste à les regarder se reproduire à coups de dards plantés un peu partout.

Puis, il y a eu une explosion dans mes yeux. J'ai vu rouge avec des éclats métalliques, comme si une canette de peinture en aérosol venait de sauter, et, en coup de vent, la Catherine de Bernadette – celle qui veut tuer n'importe qui n'importe quand

n'importe comment – est sortie de ma garde-robe avec la robe de mariée de maman sur le dos. Elle ressemblait à la petite possédée dans *L'Exorciste*. Ses yeux étaient blancs. Révulsés. Ouverts. Ses cheveux tombaient en mottes sur le carrelage. Gloutonnement, Catherine arrachait des bouts de son bras avec ses dents pointues. Elle se croquait les doigts, les mâchait un peu, et les recrachait par terre.

Je voulais qu'elle s'en aille parce qu'elle voulait voler mes yeux pour les greffer à sa poupée, qu'elle tenait à l'aide de sa main gauche sans doigts. Le cadavre de plastique pendait au bout de son moignon, simple petit prolongement de sa paume couverte d'un épais liquide noir semblable à du goudron.

Je l'ai poussée.

Elle est tombée sur le calorifère.

Son cou s'est perforé et sa tête s'est mise à faire de drôles de mouvements saccadés. Elle est devenue agressive. Là, elle voulait plus que mes yeux ; elle me criait qu'elle allait me scalper, que j'étais un enfant de pute, que maintenant que je l'avais laissée prendre la place de la vraie Catherine, elle, la monstrueuse, allait revenir nuit après nuit pour me faire mourir à petit feu et me ronger de fond en comble jusqu'à la moelle. En me caressant la nuque, elle m'a craché dans les yeux et elle m'a chanté, en prenant la voix de Cat, que plus jamais, never again, je n'allais revoir ma vraie cousine.

Elle s'est tournée rapidement vers la fenêtre. Je ne savais pas pourquoi. Je me suis rendu compte qu'elle voulait parler à quelqu'un ou à quelque chose. À une vitesse phénoménale, elle a commencé à se liquéfier dans la nuit. Ses dents tombaient par terre

en faisant un bruit apocalyptique. Je pensais qu'elles allaient trouer le bois franc. Le liquide noir s'écoulait de partout, de ses yeux, de sa bouche, de son cou.

Et j'ai entendu un rire dément, profond, lointain mais si près de moi.

C'était Bernadette, couchée dans mon lit, qui me fixait.

\*\*\*

Je sors enfin du lit. Ça fait déjà une heure et quart que je tourne en rond. C'est assez. La pluie continue son manège étourdissant et déprimant. Raison de plus pour émerger du bed si je veux éviter de pogner un cafard monumental qui va m'empêcher de sortir de mon trou pendant des jours.

Pâques rugit de l'autre côté de la maison. Aujourd'hui, c'est la totale, le fameux déjeuner avec du chocolat dans tout. Je me sens mal parce que je vais devoir aller jouer la comédie en retrouvant les autres, en faisant comme les autres, en disant que j'ai bien dormi comme tout le monde, en mangeant une orgie de chocolat sans rien avaler de travers, en étant, apparemment, heureux.

Catherine me fait un grand sourire quand j'apparais dans la cuisine. Elle est toute là, le rayon de soleil qui me manquait en me réveillant, joyeuse, pas monstrueuse... une petite fille. Je lui rends son sourire.

Je fais comme si de rien n'était mais je me trouve loser en crise. Je suis un perdant parce que j'ai trahi Cat en me laissant attraper par le sommeil. Quand je ne dormais pas, je la lavais. Je la délivrais, d'une certaine façon, dans mon univers, de son état de maniaque à enfermer. J'en préservais une belle image, différente de la creep que ma tante a voulu me fourrer dans la tête. En laissant les creepy tales de Bernadette s'infiltrer dans mon sommeil, j'ai condamné ma cousine au silence éternel. Je n'avais pas le droit.

Je suis un loser doublé d'un traître. À cause de mon manque de couilles against Morphée, ma cousine est perdue dans la forêt, encore plus qu'avant. Elle est ligotée dans les bois obscurs, peut-être avec Madame Noire.

Dans sa schizophrénie.

**Dernier tour de piste**  
**Clowns, trapézistes et artistes en tous genres**

## Catherine

*Ne jamais faire le deuil des fleurs – manger moins, s’anémier, au pire vendre son sang – mais continuer à vivre dans une proximité de fleurs [...] (les pivoines du début de l’été).*

HERVÉ GUIBERT, *Le mausolée des amants*

Ma grand-mère préférée est morte tantôt. Je l’ai vue dans son cercueil au salon mortuaire. Ma mémère d’amour n’est plus là, elle ne pourra plus me flatter la tête, me chanter *Au clair de la lune* pour m’endormir, me faire rire en faisant péter mon ventre avec sa bouche. J’ai de la difficulté à imaginer ma vie sans elle. Le vide, immense, je le sens déjà ; la place inoccupée autour de la table à Noël, monumentale, je la vois ; mon anniversaire avec un appel en moins, le plus important, ma fête sans le gâteau bleu avec des sourires dessinés dessus, ça me manque. Déjà. Oui. Dès maintenant. La disparition de ma grand-mère, le trou, prend plus de place que le ciel et les galaxies. « On l’a perdue »... c’est comme ça que les autres disent. Moi, je pense qu’on me l’a enlevée parce que je l’aimais trop. Je m’ennuie.

Je suis dans la cave avec Catherine. En haut des marches, c’est la fête. Tout le monde s’est réfugié chez nous pour manger des sandwiches pas de croûtes. Dans ma crypte, je fuis tout ça. Je me sauve de tout ça qui rit, de tout ça qui boit du vin, de all that shit qui se raconte des histoires du passé en disant que la vie passe tellement vite. Dans le caniveau de la maison, avec Cat, je me recueille en silence. On est aussi silencieux qu’une église vidée de ses chants grégoriens et amputée de son clocher.

En descendant l’escalier, j’avais l’impression d’entrer dans un lac pour me noyer ; c’était un genre de pressentiment inquiétant, mais, quand même, de circonstance. C’est comme si en pénétrant dans la cave qui m’appelait – qui voulait m’engloutir – j’allais être

pogné dans la peine pour toujours, avaler encore et encore de la tristesse, de plus en plus, jusqu'à en avoir les poumons submergés. Dans cet endroit pas rénové, avec des murs en béton, j'allais me souvenir de mémère en me transformant en buveur de peine, en papier buvard larmoyant, en avaleur professionnel de la douleur qui se nourrit de kilolitres de larmes.

La maudite maladie qui a tué ma grand-mère s'appelle l'Alzheimer. C'est un drôle de nom, dur à prononcer sans s'enfarger dans le « z » qui suit le « l », et qui sonne bizarre quand je le dis. C'est un drôle de mot pour une maladie pas drôle pantoute. Quand j'ai commencé à poser des questions – je ne comprenais plus rien, mémère changeait, je ne la reconnaissais plus – papa m'a dit que sa tête se transformait en désert. Il m'a expliqué que sa maladie rendait son cerveau tout sec, en vidant sa mémoire de ses souvenirs. Au début, j'avais le goût de prendre un gros boyau d'arrosage pour remplir la caboche de mémère. Je me prenais pour un p'tit pompier sauveur de mémoire. J'ai rapidement abandonné mon projet quand j'ai vu, avec mes yeux, que le désert s'étendait vraiment vite ; il marchait comme un feu de forêt, impossible à arrêter, qui prenait possession, de jour en jour, de son corps. J'ai vu ma grand-mère s'assécher au point de ressembler à un raisin sec, maigrir, pleurer, rider. J'ai été témoin de sa transformation en déchet. À cause de son cerveau qui se ratatinait, elle est redevenue une enfant, une enfant plissée de soixante-dix-neuf ans. Elle s'est mise à ne plus pouvoir bouger seule, like si elle était condamnée à un retour dans le ventre de sa maman. J'avais une nouvelle mémère-fœtus. C'était d'ailleurs cette position-là, celle de l'embryon dans le placenta, qui lui convenait le mieux vers la fin. Clouée au lit, elle se couchait tout le temps sur le côté, en petite boule, les jambes et les bras proches les uns des autres, en gémissant. Des fois, elle se

caressait le cou avec le bout de ses doigts ou elle rapprochait son pouce de ses lèvres qui se mettaient à trembler. C'était un bébé sans mère, abandonné, un vieux bébé aux cheveux gris avec une grosse couche pendante, en coton, qui voulait qu'on le borde.

Chaque jour ou presque, j'allais la voir dans son dépanneur. Elle me donnait plein de bonbons, des revues, des billets de loterie qu'il fallait gratter avec des cennes noires, des becs. Mémère, je l'aimais. Sa douceur me réconfortait quand je me faisais chicaner. Si j'avais besoin de reprendre mon souffle ou de me faire dire des belles affaires, c'est chez elle que j'allais.

Mais ça ne sera plus jamais comme ça. Je dois apprendre à me consoler tout seul. C'est la vie. Au moins, ma grand-mère s'est souvenue de moi longtemps. J'ai été le dernier de ses petits enfants à être effacé de sa mémoire.

Elle s'appelait Marthe.

\*\*\*

Je ne sais pas trop ce qui se passe entre les deux oreilles de Catherine. Elle a les yeux pleins d'eau, comme moi, mais elle sourit en fixant quelque chose derrière mon dos. Son regard me traverse. De l'autre côté de moi, première fenêtre dans son champ de vision, il y a une deuxième fenêtre ; celle-là est crasseuse. On dirait que Cat veut m'oublier pour dire bonjour aux deux formes floues qui grognent de l'autre côté du verre sale. Elle allonge ses bras. Comme pour caresser les chiens. S'approche de moi. Sort ses dents. Fait semblant de japper. Se fout à quatre pattes. Se couche sur le dos. Se roule dans la poussière. Jappe. Lève ses jambes et ses bras dans les airs. Grogne. Prête à mordre.

Elle imite la colère des chiens. La gueule grand ouverte. Les quatre fers en l'air. Elle attend. Que je lui manifeste un certain intérêt. J'embarque dans son jeu. Je pense qu'elle le mérite (son imitation est très réussie). Pour la récompenser, je lui donne ce qu'elle veut : des caresses. Mon toutou est content. Il se tortille de plaisir sous mes mains. Ma cousine aime sa nouvelle identité. Ça se voit. Elle s'approche de mes jambes. Se frôle dessus. Toujours les mains et les genoux au sol. Son derrière s'élève plus haut. Cat miaule. Brusquement. Le chat, le chien, essaie de me mordre. Crisse ! Je lui donne une claque sur le museau. Ça t'apprendra, sale bête ! Ma cousine jappe : Wouf ! Elle crie. Pleure. Grogne. Jappe. Crache. Miaule : Miaoooooooouuu ! Ronronne. Me griffe. Wouf ! Miaoooooooouuu ! Elle se remet à quatre pattes. Et commence à tourner en rond. Elle va vite. Je suis étourdi. Je pogne les nerfs. Donne une autre claque. Doucement. Derrière la tête de Cat-Dog-Little-Girl. Elle est surprise. Très. Essaie de me mordre. Encore. « Ciboire ! Cat, c'est pas un zoo icitte ! » Elle a compris. M'obéit. Catherine me fait les yeux doux pour se faire pardonner. Elle rit. Et redevient, doucement, en se relevant, une petite fille.

Je suis content. Sauf qu'elle regarde toujours de l'autre côté de moi. J'ai peur de ce qui va sortir de sa boîte à singeries. Ses yeux sont pointés vers l'horloge grand-père que ma mère a reçue pour ses noces. Après l'épisode du chien-chat, Catherine veut imiter les heures. Je le vois bien. Entre elle et l'horloge, je perçois un lien intense, une sorte de communication intime, hors de ma portée. C'est comme si le cadeau de noces de maman prenait possession de Cat sous mes yeux, like un spectre qui cherche un corps à occuper pour reprendre ce qui lui a été enlevé, la vie. Le corps de la petite devient une passerelle entre le grincement des aiguilles de l'horloge et l'âme de Cat et moi, dans le caniveau de

la maison. Je vois ses membres devenir des mécanismes. C'est étrange. Son tronc et ses jambes sont bien droits, ancrés dans le ciment, comme des piliers enfoncés jusqu'au centre de la Terre ou des racines de métal. Elle est tellement rigide qu'on pourrait la confondre avec le corps de bois de l'horloge. Ses bras tournent autour de l'axe, autour du tronc. Ils ne sont plus contrôlés par elle mais par l'autre qui rit, la trotteuse, qui martèle le fond blanc de l'horloge, la trotteuse qui l'hypnotise de (tic) seconde (tac) en (tic) seconde (tac). Les heures et les minutes se mélangent. Le temps change de temporalité. Je ne sais plus où regarder. Ma cousine imite aussi les heures folles avec sa bouche. Elle reproduit, en silence, le tic-tac saccadé qui sort du cadeau de noces. Seules ses lèvres se font aller.

Et ça continue. Longtemps.

Et je pense que là, dans notre crypte, Catherine danse pour toujours, pour toutes les heures, pour et par toutes les horloges de la Terre. Elle est désormais intemporelle, universelle. C'est une carte postale qui provient de partout en même temps, sauf d'ici, de la préhistoire à la fin de l'univers. Dans la cave, je me sens privilégié parce qu'avec sa chorégraphie du temps, Catherine me fait rêver. Je la trouve magnifique. Flamboyante. Époustouflante. Ma cousine est une boîte à musique remplie de couleurs.

Je m'envole.

\*\*\*

Bernadette nous dérange. Elle arrive. Notre monde magique ne nous appartient plus. Une intrusion de l'extérieur fait éclater notre bulle. Je vois les jambes pleines de varices de ma tante qui se montrent la face dans l'escalier. C'est dégueu. J'ai envie de me

cacher avec ma danseuse. Je veux me sauver de Bernadette because j'ai encore le goût d'assister au show multicolore de ma cousine.

Bern vient chercher Cat parce que c'est le temps de son rendez-vous avec le monsieur avec des lunettes. Je le connais, moi aussi, à cause de Nathan. Mon frère et ma cousine le rencontrent parce qu'il peut les aider, en les faisant venir dans son grand bureau. Mon frère le déteste. J'imagine que Catherine est like lui, du même avis, parce qu'elle n'a pas l'air contente de se faire appeler par Bernadette. Elle regarde vers l'escalier comme si elle pouvait le faire éclater en mille morceaux. Ses petits poings sont serrés, ses sourcils en forme d'accents circonflexes, mais elle écoute. Elle rejoint ma tante.

En me faisant tata, sur la troisième marche, elle m'envoie un bec. Je l'attrape et le pose sur ma poitrine. Il est chaud. Je lui en envois un à mon tour. Je peux le voir, mon baiser soufflé en forme de lèvres pincées, se frayer un chemin jusqu'à ses yeux, se poser dessus, passer par ses iris et arriver jusqu'à son cœur. Elle le serre fort. Puis, souriante, Cat se retourne vers ma tante, fait comme si elle tenait un filet pour chasser les papillons, saute, et attrape quelque chose (je ne sais pas quoi) qu'elle propulse vers moi à l'aide de son filet imaginaire qu'elle tient maintenant comme une balle de baseball. Quand le cadeau revient vers moi, je réalise que c'est une parcelle volante de mon bec, une partie égarée qui s'est cognée contre la main de Bernadette avant d'atteindre ma cousine. Elle l'a récupérée pour ne pas la perdre.

C'est un beau grand monarque.

\*\*\*

J'ai réussi à oublier la mort de mémère. Un peu. Quelques minutes. J'ai pris l'autobus entre deux pays. Ou un taxi. En deux minutes. Catherine a été ma chauffeuse. Je veux encore qu'elle me conduise ailleurs. Loin d'ici. Loin de moi. Loin des rires en haut de l'escalier. Deux pays en moins de deux : deux maladies. Alzheimer et schizophrénie.

C'est comme si j'avais passé d'une contrée à l'autre en glissant sur un « z », d'un « z » à l'autre, comme sur un arc-en-ciel, des yeux de ma mémère morte dans son cercueil aux regards hallucinés de ma Catherine adorée. Ma Catherine. À moi. Catherine qui n'est pas un personnage de film d'horreur. Qui n'est pas folle. Qui a juste besoin d'amour pour vivre. VIVRE. Et... s'envoler.

## Nathan

*[Je] parle de tout et de rien sans m'interrompre pour qu'il n'y ait pas de trous entre les mots, pour que ça ressemble à une prière, et il faut que les mots défilent les uns sur les autres pour ne laisser aucune place à ce qui ne viendrait pas de moi, je parle comme j'écris, [...] ça ne sert à rien mais il faut s'entêter pour ne pas mourir sur le coup d'un silence trop subi, tout dire plusieurs fois de suite et surtout ne pas avoir peur de se répéter, deux ou trois idées suffisent pour remplir une seule tête, pour orienter toute une vie.*

NELLY ARCAN, *Putain*

Tonight, moi et Nathan, on s'occupe de nos nombrils entre frères. La soirée nous appartient. On est à Trois-Rivières pour le show de Green Day, juste nous deux, enfin, comme deux grandes personnes qui ont le droit d'exister sans leurs parents pour leur dire quoi faire. La semaine passée, on s'est rendu compte que même si on habitait dans la même maison, on ne se voyait jamais, pour de vrai, comme deux frères. So, c'est là que ça se passe. On est libres ; on peut se retrouver en paix sans vaches à lait sur les talons.

Papa nous a fait un lift. Il a passé son temps à nous casser les oreilles avec ses histoires de café en spécial cette semaine chez *Métro*, de laveuse *Whirlpool* qui lave mieux le linge qu'une *Maytag*, de son nouveau tournevis électrique qui visse « ben en crisse », de cash *Canadian Tire* qui « vaut pas d'la marde parce qu'on peut rien acheter avec », d'argent qu'il faut « caner parce que la récession s'en vient » – bref, on a vécu un calvaire de trois quarts d'heure sur l'autoroute 55. On n'arrêtait pas de soupirer parce qu'on se foutait comme de l'an quarante de ses niaiseries, on s'est emmerdé, mais au moins, là, on est rendus ; là, on peut se faire casser les oreilles par ce qu'on veut ; là, on peut choisir quand et comment et pourquoi on veut ou ne veut pas endurer des conversations qui nous écœurent. Enfin ! Enfin, on a les pieds dans l'exotisme : the ville. Enfin, on est ailleurs.

On descend la rue St-Olivier. Tout le monde nous regarde. C'est fou. Les ponts, les avenues, les bébés dans des landaus, les bâtisses, tout, complètement tout, a les yeux pointés vers moi et Nathan. Les enfants nous dévisagent comme si on avait la face ravagée par une syphilis galopante. On marche. Nos pas sont synchronisés. Quand je regarde derrière nous, je vois bien que le monde continue de nous fixer ; il y en a qui sont là, qui restent là, immobiles, de chaque côté du trottoir ou carrément en plein milieu, statufiés, en attente de la prochaine scène excentrique ou je ne sais comment, peut-être horrifiante, horripilante, qui leur défilera, peut-être, devant le visage.

C'est vrai qu'on forme un sacré duo, moi et Nathan. Je suis habillé en noir des pieds à la tête. Mes pantalons sont serrés, avec les pattes rentrées dans mes *Doc Martens* qui m'arrivent en bas des genoux. Nathan porte un jeans rouge avec des coutures violettes, des *Converse* jaunes, un t-shirt avec une tête de mort rose dessus, brodée en paillettes, hyper-flash. Il s'est fait un mohawk qui tient avec un mélange de jaunes d'œufs et de sucre. En gros, on s'est mis sur notre 36 pour le show.

Les bombes oculaires, les regards des passants, n'explorent pas ; elles rebondissent sur nos carapaces colorées. Je commence à être gêné. J'assume moins bien mon rôle que Nathan. Lui, il s'en fout complètement d'être un phénomène de foire. Mon frère est résistant, fort, révolté. Sa faiblesse dans le carré de sable est devenue une tempête dévastatrice, une tuerie against all the dream killers. Nathan a complètement changé de cap. Totalement. Oui. Là, il est mangeur d'hommes... C'est le film *Jaws* à lui tout seul. Il dévore, brise les conventions, mord, lutte contre des montagnes dans un verre d'eau, avale ses tortionnaires, les transforme en proies. Je l'admire, mon frère-requin, je l'aime mieux comme ça. Des fois, souvent en fait, je voudrais être comme lui.

De la musique provient du parc St-Philippe. On commence à marcher plus vite pour ne pas manquer l'entrée en scène de Green Day. La première partie est presque finie. L'énergie monte. Les membres du groupe tant attendu doivent le sentir. On croise la rue St-Roch. Vite. Sur St-Olivier, on suit la foule. Rue Bureau traversée. On arrive ; la scène est au coin de Gervais. Plus que quelques minutes en ligne droite. L'entrée principale du site est atteinte. Inspection, fouille : pas de bouteilles, pas de drogue, pas de guns : pas de problème. On nous laisse passer.

« Billie ! Billie ! Billie ! », hurlent des milliers de fans. En poussant un peu, Nathan arrive à se frayer un chemin à travers la masse compacte de têtes roses, bleues et zébrées. Je le suis. Des pas contents nous lancent des missiles avec leurs yeux rougis par le hasch. Un gros nuage de boucane flotte, vapoureux, en spirales, au-dessus de nous. Tant bien que mal, on arrive à trouver une place qui a de l'allure. Autour : des monstres assoiffés de rock, des gobelets de plastique vides sur le sol, une fille qui tombe dans les pommes, des spots aveuglants qui jouent au ballon-chasseur avec nos regards, des ballons de plage immenses qui surfent sur l'impressionnante vague humaine, frappés non-stop par la foule aux six mille bras (peut-être plus). C'est un raz-de-marée déchaîné, criard, brillant, punk, décadent, enfumé. Derrière, il y a... des voix qui nous poussent dans le dos, un stand où l'on peut acheter de la bière, des spectateurs avec des jumelles, super loin, sur la colline, et, aussi, un gars qui ressemble à Bart Simpson qui veut nous voler notre place. (Je l'imagine dans la mer avec Nathan, et Bart se débat, comme anybody qui voudrait contredire le requin. Je vois alors ses jambes s'agiter sous l'eau, et, plus loin, un aileron noir affuté qui coupe, déchire la surface liquide, vite, dangereusement... Et Nathan, la gueule ouverte, un genre de Pacman-monstre marin, se dirige vers le petit

voleur de place, minuscule patineur artistique qui nage en plein océan, paniqué, en petit chien ; et... Crouch !) Devant : la scène. « Billie ! Billie ! Billie ! », continue de clamer le troupeau. Nathan sourit. Et le moment tant attendu arrive : les premières notes de *When I come around*. Ça arrache ! Billie Joe Armstrong entre en scène. Tout le monde chante avec lui. *I heard you crying loud.... All the way across town...* Nathan danse parmi les dizaines de briquets allumés. Des flammes brillent, se font aller de gauche à droite, dans les airs, en même temps que des épaules et des têtes et des bras, pour le grand Billie. *No time to search the world around... Cause you know where I'll be found... When I come around...* Le refrain est hurlé. En chœur. Des corps passent au-dessus de nous, portés, légers. Les musiciens sont en feu. Mon frère trippe. Je le vois vraiment heureux pour la première fois de ma vie. Il bouge, siffle, fait semblant de gratter une guitare. *Basket Case* suit. La foule est en délire.

Je pars.

J'oublie le présent ; je le vis trop.

\*\*\*

Quinze chansons. Gratuit. Je n'ai pas vu le temps passer. Nathan non plus. Les plus grands succès du groupe ont été joués : *She*, *Longview*, *Welcome to Paradise*, *Liquid Dookie*. Et deux nouvelles tounes : *Hitchin a' Ride* et *Nice Guys Finish Last*. Pendant quelque chose comme une heure, on a oublié de regarder nos montres.

La foule se dirige vers la sortie. C'est l'anarchie. Des filles sont piétinées ; tout le monde veut franchir l'entrée en même temps, à contre-courant ; des agents de sécurité

poussent les gros bras trop violents ; et, dans la tourmente, la cohue glisse, sans pouvoir, contre la marée humaine. Mes pieds ne touchent pratiquement plus le sol. Nathan, à côté de moi, me tient le bras. Je lui crie de me serrer fort sinon on va se perdre.

De retour sur St-Olivier, enfin, c'est plus clame. Et c'est l'heure de retrouver notre père pour l'inévitable ride en sens inverse, vers la maison. Papa nous appelle. Il est de l'autre côté de la rue. On n'a pas le choix, il faut monter dans la *Plymouth Acclaim* rouge vin. Mon frère me remercie pour le show. On s'est vraiment fait du fun en malades. En marchant vers l'auto, on fait notre deuil de nos retrouvailles. Je vois de la détresse dans le regard de Nathan, dans sa façon de me dévisager comme si j'étais Dieu, le Sauveur, le grand frère qui peut, en un tour de main, changer le monde. La bouche tremblante, il me dit : « j't'aime ». Only ça. Sans papier d'emballage. « J't'aime ». Les mots pénètrent en moi, jusqu'à mon cœur. Je les enferme, les embarre dans ma cage thoracique qui ne sait plus comment contenir l'organe vital, my heart, qui bat vite, qui suit la mesure de ma surprise, de la réception du témoignage de Nathan, inattendu, chaud, affolant. Je lui donne une bîne sur l'épaule. Il est gêné, ne sait plus où regarder. Je réponds : « Moi aussi, j't'aime, maudit niaiseux ! »

\*\*\*

En arrivant dans la cour, Nathan me sourit en regardant papa se diriger vers la maison. Il s'approche de moi et chuchote, comme s'il y avait des micros dans la voiture pour capter notre conversation ultra-secrète... « Heille man, attends, rentre pas tout d'suite, j'veux t'montrer une affaire cool. Ça s'ra pas long. Promis. »

Les portes arrière de la voiture sont ouvertes tout doucement. « Suis-moi, vieille branche », dit mon frère en se mettant en petit bonhomme pour passer sous la grande fenêtre où l'on peut deviner mon père en train de nous chercher. J'exécute les ordres. On fait le tour de la maison, toujours accroupis, sur la pointe des pieds. Aucun bruit. On fait bien ça. Nathan me dit tout bas qu'à « Go », il faut courir jusqu'à la remise... aller super vite pour ne pas être remarqués... traverser le spot qui ressemble à une soucoupe volante chercheuse de prisonniers en cavale... à peine respirer pour ne pas déclencher les détecteurs de respiration disposés un peu partout autour du carré de sable... contourner les barbelés qui encerclent l'entrée de la remise... et... et prendre la clé... très doucement... en silence, toujours... s'emparer de la clé cachée dans la vieille baignoire à pattes rouillées qui sert maintenant de bac à fleurs... revenir un peu sur nos pas... et débarrer la porte. Le plan d'attaque me plaît. J'aime ça. J'embarque à fond dans la mise en scène de Nathan. Je suis un agent secret qui doit s'emparer de « la » clé qui servira à ouvrir « la » porte où sont cachés les ingrédients et les instructions servant à la préparation d'une arme de destruction massive, une bombe atomique ou une nouvelle maladie mortelle et dégénérative comme la peste, stockés dans un lieu secret par une organisation de malfaiteurs sans pudeur, sadiques, fêlés, intelligents et sans aucun respect pour la dignité humaine.

« Go ! » On court. Prudemment. On exécute. Savamment. Notre plan.

Mission Remise accomplie !

Je ne vois pas trop où Nathan veut en venir. Tout est intact dans la remise. Rien n'a bougé. Les outils de papa (des scies, un rabot, une hache, des objets qui ressemblent à des instruments de torture) brillent adéquatement, bien rangés, sous la minuscule fenêtre

éclairée par les rayons de la lune ; la tondeuse dort couchée sur le côté, en attente, entre deux gros bidons d'essence rouges qui montent la garde. Mon frère a une drôle d'expression sur le visage, un mélange de malice, d'effroi et de gravité. Il me regarde sans parler, fait quelques pas vers une corde de bois, tasse une dizaine de bûches vertes inutilisables pour chauffer la maison, se retourne vers moi, ne me dit toujours rien, tire sur un tapis plein de bran de scie. Je vais vers lui.

Il y a une trappe. Jamais je n'aurais pensé que sous les cordes de bois, il y avait une entrée secrète. Nathan me demande de l'aider. En tirant sur la minuscule poignée de métal, j'imagine des milliers de chauve-souris qui sortiront en coup de vent pour nous déchiqueter la face, des momies coffrées dans des sarcophages en train de manger les vers qui leur pendent au bout du nez, un studio de perçage équipé d'instruments douteux non stérilisés. Nathan, lui, me traite de poule mouillée. Voilà. C'est fait. MissionTrappeaccomplie ! Rien n'est sorti du trou. Tout va bien. On saute dedans. Je me prends pour le héros d'un remake du film *Les Goonies*.

Il fait clair. C'est surprenant. L'éclairage est assuré par cinq pots *Masson* remplis de lucioles. Des planches de bois recouvrent les murs de terre. Ça sent le renfermé. Nathan me dit que je peux toujours venir dans sa cachette secrète maintenant que je sais qu'elle existe. Il s'y réfugie depuis longtemps, quand il se sent trop là. Il a lui-même creusé le trou, volé le tapis dans une vente de garage, construit les murs, chassé les lumières. C'était pour passer le temps quand papa le mettait en punition dans la remise. Là, c'est son appartement. Il n'y a presque pas de meubles, juste une chaise et une table avec un gros cahier à spirales dessus. Dans un coin, un pot de margarine lui sert de toilette. Mon frère peut passer des heures dans son caveau. Des fois, il dort ici. Il a tout

pour être heureux dans son trou... la solitude, son cahier – qu'il appelle aussi son grimoire – et ses cigarettes qu'il peut fumer en paix.

Ce soir, Nathan me parle de ses rêves, de son nouveau lui que je ne connais pas. Dans son grimoire, il note ses observations à propos de notre famille de fuckés. Nathan joue au psy. En me faisant lire un extrait sur Édouard, mon frère se met à trembler. Je sais qu'il retient ses larmes. Je lis. Je me reconnais dans sa façon d'en parler. Je me revois, à son âge, face aux yeux fous, dans les mots de Nathan qui dansent, frétilent, souffrent, sur les pages de son grimoire. Je lui dis que c'est précieux, un trésor, que c'est une façon d'accomplir son idéal de sauver le monde, son monde à lui, le nôtre.

« J'ai une dernière chose à t'montrer. C'est l'plus important. » Son index pointe vers un des murs où il y a un dessin. Je ne l'avais pas remarqué en entrant. « J'lai gardé. Ça fait longtemps que j'lai fait. R'garde ! C'est moi avec Nathanne avant que j'le tue. » Il n'y a aucun espace blanc. Nathan et Nathanne Jensen se tiennent par la main sur une grande passerelle qui traverse complètement la largeur de la feuille. Les deux personnages sourient. Dans le bas du dessin, il y a des étoiles de mer, des bateaux minuscules, de grands tourbillons et des sirènes qui lancent des harpes et des trompettes vers le ciel rose pâle. Il pleut des soleils. Nathanne porte une salopette rouge comme les nuages. Même chose pour Nathan. Le fond est hallucinant, c'est un arc-en-ciel.

Mon frère vient se poser juste à côté de moi. On est là, devant le dessin, immobiles, comme hypnotisés. Je ne sais pas quoi dire. Puis, la voix éraillée, Nathan, en me serrant dans ses bras, me dit : « J'ai un secret à t'dire. J'lai jamais dit à personne. Nathanne Jensen, c'tait toi. » J'éclate. Je pleure. « C'tait toi avant. T'existais pas vraiment sauf en Nathanne. C'pour ça que j'lai tué. Pour que t'existes. » Je renifle. Je

n'en peux plus. Mon frère non plus. La cachette secrète devient une île déserte où on est seuls au monde, pour toujours. Sur les murs du caveau apparaissent des palmiers, des oiseaux du paradis, des toucans qui parlent, et un ciel turquoise. Il fait beau. Le trou n'est plus un trou... Il est, au contraire, bien au-dessus du niveau de la mer. Des falaises empêchent les vagues d'arriver jusqu'à nous.

Je redeviens Nathanne, pour une minute, et je demande à mon frère s'il veut qu'on aille affronter des pirates. Notre bateau en briques rouges est là, ici, dans les profondeurs de la remise devenue une île aux mille promesses, comme sur le dessin, comme avant que je sois mort. Le boat est rénové, prêt à nous porter vers une autre aventure extraordinaire. Il le veut. Il le répète trois fois. « J'veux ! J'veux ! J'veux ! Mais pas avec Nathanne, avec toi. »

Puis, en essuyant ses larmes, il me dit, encore, comme avant de quitter Trois-Rivières :

- J't'aime.

## Bernadette

*Mais quand je reviens, le lendemain matin, le rat n'est pas mort, à cause de sa taille. Il est là, coincé, piaillant, fouettant l'air de sa queue, qui est affreuse, graisseuse, d'un rose translucide, aussi longue qu'un crayon et deux fois plus grosse, et fait un bruit mouillé à chaque fois qu'elle frappe le parquet de chêne clair. À l'aide d'une pelle à poussière – que je mets plus d'une heure à trouver, nom de Dieu –, je coince le rat blessé, à l'instant où il se libérait du piège, puis cueille l'animal qui, pris de panique, se met à piailler plus fort encore, me sifflant au visage, découvrant ses canines jaunes et acérées, ses canines de rat, et le laisse tomber dans un carton à chapeaux de chez Bergdorf Goodman. Mais la bête réussit à escalader la paroi, et je suis contraint de le poser dans l'évier, recouvert d'une planche chargée de livres de cuisine jamais ouverts, et même ainsi il manque de s'échapper [...]*

BRET EASTON ELLIS, *American psycho*

Depuis deux jours, je suis enfermé chez Bernadette avec maman. Il fait beau mais pas pour nous. On va rester blêmes comme des draps étendus entre quatre murs, entre les maudits quatre murs de la maison carrée de ma tante. On n'a pas de temps à perdre en allant se faire pognier un cancer de la peau, vraiment pas, parce que notre séjour ici a un but bien précis ; notre mission est hyper-importante : il faut faire reluire la cabane de Bernadette. Armés de nos trente-deux produits détachants et de nos gants de caoutchouc, on est là. Nos yeux ultra-puissants boostés au *Mr. Net* détectent la crasse. On frotte. Torche. Désinfecte.

C'est Gérard qui nous a téléphoné. Il nous a fait venir parce qu'il n'en pouvait plus de s'occuper de tout, seul. Gérard nous a dit que depuis deux mois, Bernadette était déprimée et qu'elle passait son temps enfermée dans sa chambre ou stationnée dans la cuisine en fumant comme une cheminée. La voix de mon oncle en disait long au bout du fil. Elle sonnait comme la marque du passage d'un escargot... une longue traînée de bave visqueuse. Lente. Épaisse. Somnolente. Endormante. En manque de solidité. Selon ses dires, Bernadette se prend pour un mélange de Nostradamus et de Raël. Elle prédit la fin

du monde pour janvier prochain en se rongant les ongles jusqu'au sang en attendant l'accomplissement d'un miracle comme l'arrivée d'une soucoupe volante qui sauvera l'humanité de la décreepitude vers laquelle elle se dirige les yeux fermés. Bernadette ne peut plus se concentrer sur autre chose que la fin des étoiles qui nous pend au bout du nez. Gérard ne la reconnaît plus ; il ne sait plus comment dealer avec sa nouvelle femme prophète qui l'épuise.

Quand on est arrivés, c'est Bernadette qui nous a ouvert la porte. J'ai eu de la misère à la reconnaître. Elle m'a donné des becs et j'ai senti sa mâchoire comme si ses dents voulaient traverser sa peau pour me mordre les joues. Ma tante était déguisée en sorcière. En riant, elle nous a dit qu'elle s'appelait La Grande Lise aux Grandes Dents. J'ai pensé qu'elle attendait des enfants pour leur donner des bonbons, costumée, comme elle le faisait quand j'étais plus jeune à l'Halloween. J'ai voulu croire qu'elle s'était tout simplement trompée de date.

En entrant, j'ai eu mal au cœur. Ça sentait bizarre. Un mélange de litière pas vidée, de renfermé et de vieux qui pue de la gueule. L'odeur m'était familière, elle me rappelait le tapis qui sentait le chien chez Manon la pas fine, la gardienne qui m'a le plus fait suer quand j'étais petit. En continuant de ricaner, ma tante nous a entraînés vers la cuisine pour nous présenter son nouveau best friend accroché sur le frigidaire : Oscar le squelette. Ma tante était allée le chercher à l'orphelinat proche de chez elle, dans la rangée 7 du Dollarama (où il l'attendait bien accroché sur un crochet avec d'autres petits comme lui). Elle nous a dit qu'elle l'aimait beaucoup même s'il parlait fort et que ça dérangeait les monstres dans la cave.

Bernadette était justement en train de faire le party avec Oscar avant notre arrivée. En fond sonore, on pouvait entendre sa cassette fétiche pour les occasions spéciales, des bruits d'Halloween à fond la caisse. Des cris. Des hurlements de loups. Des grincements de portes. Des griffes sur des tableaux comme les ongles de Freddy sur les tuyaux des fonderies. C'était une trame sonore digne du décor. Bernadette avait accroché des fausses toiles d'araignées partout dans la cuisine. On aurait pu se croire dans un grenier pas nettoyé depuis des lunes. Il y avait aussi des masques étranges et grimaçants sur les murs. Sa maison était remplie de bébelles inutiles... Il n'y avait presque pas de place pour respirer tellement les étagères et les tables étaient chargées – de bibelots de chats noirs, de figurines (des vampires, d'autres Oscars, des citrouilles), de ballons presque dégonflés avec des pirates dessus. Les murs étaient recouverts de papier de soie orange et noir. Même les napkins, bien disposées pour former des têtes de mort, et les assiettes en plastique – comme si ma tante attendait des invités – allaient parfaitement avec la couleur de la tapisserie de la Fête des Deads.

\*\*\*

La maison hantée redevient habitable peu à peu. On la nettoie bien. À mesure qu'on avance dans le couloir avec nos chaudières pleines d'eau bouillante parfumée au *Hertel*, les murs redeviennent regardables. Chaque pièce est décapée. Il faut souvent vider les seaux dans la toilette pour ne pas *salir plus qu'on lave*, comme dit maman. On chante. Je fais ma big Rock-Star en prenant le balai comme micro. C'est vraiment le fun. On s'amuse en regardant tout ce qui est déjà astiqué derrière nous, fiers.

Soudain, le rire de ma tante nous fait sursauter. Maman renverse de l'eau sur le plancher. Un vacarme incroyable provient de la chambre de Bernadette : des meubles traînés sur le prélat, des sons gutturaux qui ressemblent à des râles, Maurice le chat qui veut sortir de la chambre et qui lacère la porte et qui miaule à s'en faire exploser le pharynx et le larynx et la tête. On se regarde ; on ne sait pas quoi faire, quoi dire, quoi penser. Bernadette crie. Elle hurle. Je n'aurais jamais pensé qu'un son pareil pouvait sortir de la bouche d'une vraie personne. J'ai déjà entendu ça, dans un film, mais je n'avais pas la chienne parce que je savais que les monstres qui criaient vers la lune n'allaient pas sortir de la télé. Maintenant, par exemple, dans la maison de ma tante, il n'y a pas d'écran entre nous et les hurlements. Aucun.

La mort chante de l'autre côté de la porte. J'ai l'impression d'entendre sa voix. Ou peut-être que c'est l'horreur. Je ne suis pas certain. L'horreur et la mort se battent, elles veulent savoir qui des deux est la plus puissante. Je les écoute se chamailler, se cracher dessus. Mes oreilles ne savent plus démêler les sons. Encore des cris. Forts. Insoutenables. Épouvantables. Des pas rapides. Des pas de danse. Quelque chose qui me fait penser à un rassemblement d'Aztèques ou d'Incas (je ne sais pas trop pourquoi). Les sons sont sans doute produits par de gens réunis pour prendre le thé dans la chambre de Bernadette. Et quoi d'autre... ? Il n'y a pas que ça. J'entends aussi. Des bruits de hoquets. Mes yeux s'en mêlent. I see. Des hochets secoués par des mort-nés qui pleurent des épines. I hear. Des grelots. Les rennes sanglants du Père Fouettard qui galopent, piaffent, contre mes tempes. Des bruits de succion. Des tourbillons violents. Des ballons gonflés par des asthmatiques qui crèvent à bout de souffle... Puis les bulles remplies d'haleine se dégonflent pour laisser une trace sonore sur leur passage. I see des pommes croquées trop

fort avec des dents qui restent pognées dedans. I hear un tas de choses pas rassurantes. Dans la chambre de Bernadette, il y a un carnage, des sauvages qui sont sûrement des cannibales s'en donnent à cœur joie.

Allez ! C'est assez ! Il est temps d'agir.

En un tour de main, en deux secondes, le temps d'un bref regard, les nettoyeurs effrayés se transforment en sauveteurs de Bernadettes. On se prend la main. Nous sommes deux fiancées de Barbe-Bleue, curieuses, deux innocentes, face au mystère qui pourrait devenir mortel en pénétrant dans « le » lieu interdit. Nos pas se font de moins en moins bruyants. On avance dans le couloir comme si on allait affronter des lions enragés.

Maman cogne à la porte. Mort et Horreur se taisent. Seul un petit ricanement se fait toujours entendre. Bernadette est là avec ses monstres mais ils doivent être en train de se cacher. Pas de réponse. Je donne trois coups, doucement, à mon tour. Toc. Toc. Toc. J'appelle Bernadette avec mes poings. Je frappe et quand j'enlève mes mains, il y a des spots humides sur la surface de bois. Toc. Toc. Toc. Je recommence. Personne ne me dit d'entrer. Rien. Seul un rire.

« Bernadette ! Tu m'entends ? J'ouvre la porte... » Maman décide qu'il est temps de vérifier pour de vrai, de voir ce qui ne tourne pas rond de l'autre côté de notre réalité délimitée – protégée, cloisonnée – par la barrière – la maudite porte – qui nous empêche de sauter dans l'incompréhensible – les bruits effrayants, la fresque épouvantable qu'on serait incapables de voir même en peinture, mais qui pourrait nous crever les yeux en ouvrant la porte.

Maman tourne la poignée.

On entre.

Bernadette est debout sur son lit défait, nue comme un ver, les bras droits devant elle. Sa tête est enroulée de papier d'aluminium, comme si elle avait voulu la calfeutrer. Elle ressemble à une femme possédée avec un air futuriste de robot, debout sur un navire, qui crie des injures contre le ciel. Ses vêtements – sa jaquette de coton mauve, ses bas de laine gris avec des lignes rouges dessus, ses bobettes beiges rendues jaunes – traînent autour du bed à baldaquin qui, contrairement à ce que j'en pense d'habitude, est loin de me rappeler les contes de fées et les histoires de belles au bois qui dorment en attendant que leur prince charmant vienne les tirer du sommeil. J'ai plutôt l'impression d'avoir atterri dans *Hansel et Gretel*, dans la maison de la sorcière Grignotte, en franchissant la porte. Une dizaine de bougies blanches encerclent une espèce d'étoile tracée à la craie sur le plancher. Les rideaux verts sont tirés mais le vent leur fait faire des vagues qui arrivent jusqu'au pied du lit. Bernadette se regarde dans le miroir de la commode bariolé de traits de rouge à lèvres semblables à des hiéroglyphes ou à des lettres chinoises ou à je ne sais quels symboles diaboliques. Les formes sont mal définies. Ma tante fait comme si on n'était pas là. Elle fixe le miroir.

La chambre est à l'envers, ça sent la cigarette et la sueur, le caca de chat. La table de chevet est recouverte de vaisselle sale – des bols de céréales pleins de mottions, des assiettes full de résidus de sauce aux tomates, des tasses de café à moitié pleines. Sur le mur du fond, en face de la commode, des dizaines de photos (Marie-Soleil bébé, Marie-Soleil en train de manger, Marie-Soleil sur son petit pot, Catherine déguisée en chat, Édouard, moi avec Nathan à côté de la piscine, maman en face de sa nouvelle cafetière, Luc et Gérard qui fument un cigare, moi en gros plan avec un méchant trou dans le sourire because j'ai perdu une dent, Nick qui embrasse Lucille sur la joue près d'un lilas)

découpées et assemblées par Bernadette, sont défigurées par des marques de crayon feutre noir. Tous les sourires sont changés en bouches boudeuses de clowns tristes à mort. Tous les yeux pleurent.

En pliant difficilement ses genoux, ma tante s'empare du vieux cadran qui traîne à ses pieds, pousse le volume au max, le rapproche de son oreille droite pour que le son lui arrive directement dans le conduit auditif. Je ne sais pas comment elle fait... Moi, le bip insupportable, aigu et agaçant (qui me rappelle la bouilloire de papa quand l'eau est prête pour le café) me lacère les tympans tellement il est strident. Bernadette émet quelques grognements, comme pour accompagner le maudit bip ou entrer en contact avec lui. Je ne comprends pas ce qu'elle raconte, mais, quand même, je réussis à entendre de minces particules plus ou moins claires qui ressortent de sa nouvelle langue. Le réveille-matin et ma tante, ensemble, deux postes de radio en interférence, se contaminent, se parasitent. On dirait que les ondes sonores du cadran pénètrent sous le casque d'aluminium de Bernadette pour que ses neurones et ses paroles se mettent à péter des cochés. Même si sa voix est pratiquement inaudible, j'arrive à décrypter certains sons qui deviennent peu à peu des mots : « EEEEEEEE..... ÈÈÈÈ..... EEEEE..... UU..... ÉÉÉÉ..... » Je m'improvise expert en lecture de code-morse et je regarde maman en lui traduisant le message : « Elle va se ou le ou me tuer ! »

Subitement, Bernadette pousse un cri terrifiant qui dure environ vingt secondes. Elle commence à trembler de tout son corps. On ne sait vraiment pas quoi faire, étonnés, désarmés. Ma tante se met à bouger comme si des insectes se promenaient sous sa peau, tous ses membres sursautent. On dirait qu'elle fait une danse tribale ou qu'elle grille like une saucisse sur la chaise électrique ou qu'elle est une morte sortie de sa tombe (mais qui

s'en ennue) et qui veut y retourner à coups de spasmes parce que c'est plus rapide qu'en rampant. Elle semble avoir mal. Maman la regarde tristement ; elle n'en revient pas. On est là, stupéfaits, face à la mort qui s'empare peu à peu de ma tante – la mort ou, peut-être, un tout nouveau type de résurrection ultra-violente dans un monde qui n'est pas le nôtre. Ici. Dans la chambre aux agonies mentales.

Dans une dernière secousse, Bernadette, toute tordue, s'effondre sur son lit. Les draps blancs l'englobent. Maman s'approche d'elle, prononce son nom, l'appelle, lui dit qu'on l'aime, qu'on veut l'aider, qu'on veut comprendre, qu'on est là. En vain. Bernadette ne bouge pas mais elle n'est pas morte. Elle respire difficilement. Et elle grelotte. Son visage est allongé ; il me fait penser à celui du héros dans le film *Opération beurre de peanuts* quand il rencontre les deux fantômes dans la maison abandonnée. Les traits de ma tante sont figés dans le temps, crispés, glacés, prisonniers de la peur. Je ne sais pas ce qu'elle a vu. Mais moi, là, je suis en face de l'incompréhensible empaillé.

\*\*\*

La chambre de Bernadette est barricadée. On ne fera pas le nettoyage de cette pièce-là. Non. Jamais. Les toiles d'araignées s'empareront sans doute du lieu jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espace pour que la lumière du jour puisse y pénétrer. Qui sait ? Nos détergents ne seront jamais assez puissants pour faire disparaître la saleté qui s'est emparée de ma tante. Maman a décidé de fermer la porte et de laisser sa sœur là, métamorphosée en statue monstrueuse, en attendant que les autres s'en occupent. Les ambulanciers s'en viennent. Le 911 a été composé il y a dix minutes. C'est long. Mais au

loin, j'entends le gros véhicule jaune qui crie, qui nous dit « j'arrive ». Je vois le lit blanc étroit avec des sangles qui attend ma tante, là, dans le ventre de l'ambulance.

Bernadette, elle, je ne la vois plus. Déjà. Je sais que je ne pourrai plus jamais rire d'elle, de ses folies, de ses peurs. Déjà. Désormais. Même si on sait qu'elle n'est pas morte.

Maman m'endormait souvent avec une chanson quand j'étais petit. Les paroles me reviennent en attendant l'autobus des malades qui s'en vient. J'aimerais, à mon tour, reconforter ma tante à l'aide des mots magiques. Je voudrais qu'elle les entende, qu'elle s'en souvienne pour toujours. C'était *À la claire fontaine*. J'avais l'impression que maman s'adressait directement à moi quand elle me fredonnait cet air. Ça disait quelque chose comme « il y a longtemps que je t'aime... jamais je ne t'oublierai... » Dans la chanson, il y avait un rossignol qui chantait. Je m'en souviens. Il était perché sur la plus haute branche d'un chêne. Si je le pouvais, maintenant, je serais cet oiseau et j'irais me poser au pied du lit de ma tante pour mieux l'endormir. Oui, je lui dirais exactement ça : « je t'aime, Bernadette. Jamais je ne t'oublierai. » J'ajouterais sans doute, aussi, un mot important, tout simple, court, qui peut vouloir dire énormément de choses. Un petit mot de rien du tout, souvent prononcé juste pour avoir la paix, mais qui est tellement important à entendre quand on a tout donné, jusqu'à sa vie, jusqu'à sa raison à force de le chercher : « merci... Merci ma belle Bernadette d'amour. Merci de m'avoir tout dit, tout montré. »

## Moi, Nick & Lucille

*Quand, le matin, le soleil venait de derrière l'hôtel, découvrant devant moi les grèves illuminées jusqu'aux premiers contreforts de la mer, il semblait m'en montrer un autre versant et m'engager à poursuivre, sur la route tournante de ses rayons, un voyage immobile et varié à travers les plus beaux sites du paysage accidenté des heures.*

MARCEL PROUST, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*

*Shopping TVA* déchire l'écran de la télé pendant que moi, je fais semblant de ne pas être en train de me briser. (Les robots culinaires parfaits, les balayuses sophistiquées qui vont partout même dans les recoins, les colles indécollables et une tonne d'autres accessoires nécessaires à la vie quotidienne se donnent la main ou se poussent du coude pour atterrir dans les paniers de magasinage virtuels alias *Visa* ou *Master Card* ou *American Express* à trois pieds de mon nez mais je ne les vois pas.) Dans un peu plus de six heures – il est 1 heure 47 et je décolle à 8 heures avec Lucille – je vais repartir vers maman en empruntant la 40, mon carrosse en or redeviendra un bus *Orléans Express* et ce sera la mort de tout ce que j'ai aimé depuis hier. Je me débats dans une zone inconfortable, entre l'amour et l'angoisse, parce que je me sens comme si l'ici-maintenant avec Philippe n'avait pas le temps ni le droit d'exister. Je suis trop déjà tantôt, dans le deuil inévitable de eight o'clock. J'ai les yeux et le cœur encadrés de pancartes « Arrêt-Stop ».

Nick sort des toilettes. En franchissant la porte, il dit qu'il faut s'activer si on veut profiter de notre journée au soleil sur la Promenade Ontario. Dans mon film, dans ma caméra d'aujourd'hui, il s'est déguisé en Patrick Bateman dans *American Psycho*, porte un costume noir (*Armani*) avec une cravate bleue (*Gucci*), des bottes à bouts pointus bien lustrées imitation croco avec une semelle stylisée à la cowboy, des gants de cuir, des

lunettes (*Oliver People*) à montures translucides. Ses cheveux sont propres, ramenés vers l'arrière de façon à ce qu'on puisse bien voir chaque coup de peigne ayant servi à sa métamorphose en homme sérieux et civilisé, urbain, fier, avec un côté BCBG aux antipodes de sa gueule de bois d'il y a à peine une heure ; je reconnais son parfum : *Obsession* pour hommes de *Calvin Klein*... J'adore. Lucille le suit et prend sa place au premier plan ; elle s'est remonté les cheveux en un chignon serré digne des grandes soirées mondaines arrosées au champagne, le tout est agrémenté d'un gros chrysanthème bleu électrique qui donne un éclat époustouflant à sa crinière noire veloutée de panthère ; sa robe (*Paco Rabanne*), munie d'un corset de latex à motifs floraux, est du même noir élégant que le costume de Nick, serrée aux seins et aux hanches, brodée en dentelle sur les côtés, glamour et sexe, mais pas vulgaire ; ses collants, bleus comme le chrysanthème, donnent une touche brillante et étincelante à l'ensemble qui se termine par des chaussures de cuir à talons hauts (*Vivienne Westwood*) qui valent sans doute une fortune ; Lucille semble sortie tout droit d'un défilé de mode new-yorkais. Je tourne ma caméra de 360 degrés pour capter quelques images de moi et Philippe. On porte la même chose qu'hier mais on est propres, frais lavés, rasés, et... amoureux ; on est en rouge des pieds à la tête jusqu'aux cheveux et par-dessus.

Je suis ramené sur terre par un « Ready guys ? » prononcé par Lucette. Elle nous interpelle en se regardant dans le petit miroir qui a servi au coke-party d'hier. On répond en chœur : « Yes girl ! », derrière elle devant le miroir à poudre. Nos huit yeux se croisent dans le minuscule périmètre de quatre pouces carrés. Et c'est fait. On est tous d'accord. En un battement de cils collectif, on sait qu'on est prêts pour la parade sur Ontario. Dans mon film, personne ne pourra nous voler la vedette.

Il est 2 heures 04.

\*\*\*

En arrivant au coin de la rue Ontario, j’atterris dans une autre galaxie près de chez Nick. J’ai l’impression de respirer autre chose que de l’air ; j’inhale plutôt une espèce de gaz hilarant-époustouflant qui me fait rire dans ma barbe because tout le monde ressemble à des clowns ou à des magiciens. C’est comme si mes poumons pompaient du cirque. Devant et derrière moi, à l’horizon, je vois deux arches aux couleurs de gâteau de fête de p’tite fille, blanc et rose avec des sparkles mauves, comme des phares, sur lesquelles on peut lire « Promenade Ontario ». Entre les deux, la rue est fermée. Les piétons circulent librement entre une multitude de petits kiosques. Ça grouille de vie, de rires et d’enfants qui veulent faire des tours de manège – j’en vois trois : une imitation de la Grande Roue, un carrousel où il manque deux-trois chevaux et une affaire qui a l’air d’une araignée à dix pattes au lieu de huit comme les vraies araignées (et qui s’appelle d’ailleurs l’*Araignée*) avec des bancs qui tournent sur eux-mêmes et font semblant de se foncer dedans sur la toune *I will survive*. Des faux palmiers en plastique sont plantés dans des blocs de béton qui ressemblent à des ruches géantes, trois ou quatre montgolfières d’où des gars déguisés en lutins lancent des suçons verts et jaunes volent à cinq pieds du sol, des putes avec des manteaux de fourrure même s’il fait quelque chose comme 20 degrés en profitent pour cruiser des p’tits jeunes en leur faisant voir leur craque bronzée, une distributrice de barbe à papa est hors d’usage parce qu’il y a un trou dedans – on dirait qu’elle chie rose et bleu – et une quinzaine d’enfants s’en donnent à cœur joie en

s'en mettant plein la face, des écrans géants avec plein de chaises de parterre devant sont installés à chaque bout de la Promenade parce que la fête foraine annuelle de la Promenade présente une rétrospective de Stanley Kubrick en plein air pour les mordus du cinéma fucké et esthétique, Lucille ressemble à Miss Univers tellement elle est brillante et maquillée et élégante à côté de la majorité des passants alignés devant des présentoirs avec des articles en promotion – des bagues en argent ou en or et des nouveaux produits miracles contre la calvitie et des pilules qui peuvent remplacer un repas et des t-shirts de Pantera ou de Motley Crüe ou d'Alice Cooper et plein d'autres bébelles, Nick sourit à des gars qui sortent leur langue pour lui montrer le sacré bon moment qu'il pourrait passer s'il se laissait sucer par un ou deux ou trois d'eux ou s'il leur demandait de le suivre dans une ruelle ou entre deux chars parkés dans une rue transversale pas trop passante pour une p'tite vite bien dirigée, Philippe commande deux hot-dogs à un stand tenu par une grosse madame qui doit en manger pas mal parce qu'elle a quatre mentons et il les prend virilement dans ses mains et il se lèche les babines et il me fait des yeux doux qui veulent dire « c'est en attendant ta saucisse »... et moi, j'ai chaud à cause du soleil qui me tape sur la tête et j'ai peur de faire une insolation et j'en ai déjà assez de me promener sur la rue Ontario because je ne me sens pas à ma place.

Lucille et Nick s'arrêtent devant des tables remplies de disques en solde. Je sais qu'ils pourraient rester là pendant des heures. Je les connais. Quand ils se lancent dans le magasinage musical, ils deviennent carrément des chasseurs de papillons en plein mois de décembre. Ils ne trouvent rien mais ils cherchent « la » perle rare *ad vitam aeternam*. Je m'impatiente avant même d'avoir commencé à attendre. C'est long. C'est plate. Je suis là, en background, au milieu de la rue, abandonné, malheureux comme les pierres parce

que je perds mon temps et que je sais que je vais prendre racine sur la Promenade Ontario, seul, comme un vrai saule pleureur, et que personne ne viendra m'arroser pendant des millénaires. Philippe voit que je m'emmerde. Il me regarde. Ses yeux en disent long : il me veut ; c'est écrit en lettres majuscules dans sa façon de poser son regard sur moi. Sans rien dire, il me prend la main, tire dessus comme un enfant fier qui veut montrer quelque chose de phénoménal à sa maman, m'entraîne de l'autre côté des stands, derrière la fête sur la Promenade Ontario, behind l'écran. On marche vite vers le parc où il n'y a pas un chat, loin de la foule et de Nick et de Lucille. Philippe me kidnappe. J'aime ça. Je pourrais me laisser amener jusqu'à Bagdad tellement je me sens en sécurité avec lui. Dans le parc déserté à cause de la fête foraine, on prend la place des enfants. On a tout notre temps pour jouer à ce qu'on veut. Direction toboggan. Je me laisse faire. Philippe me pousse dans le dos en riant. « Tu veux jouer, baby ? » Je me tais. Philippe est le maître, mon maître du jeu. Il me couche. Me plaque. Sur la glissade de métal hyper-chaude à cause du soleil. C'est un fauve. Comme hier. Un tigre qui met ses pattes sur mes épaules pour m'empêcher de bouger. Like yesterday dans le lit. Je respire vite. Vraiment. Il colle son ventre contre le mien. Commence à faire des mouvements de bassin de plus en plus langoureux. C'est doux. Ouf ! Ouf ! C'est bon. Avec ses dents, il lève mon t-shirt. M'embrasse le nombril. Monte. Doucement. Me suce les mamelons. Mord. Un peu. Pas trop. Juste assez. J'ai des frissons. Mon dos brûle à cause de la glissade. Il me lape. Comme un chien. Son souffle est. Haletant. Il bande. Ferme. Dur. Fort. Génial ! Je palpe sa queue à travers son jeans. Je veux la prendre dans ma bouche. Oui. Je veux ça. Il me. Lèche. Lèche. Partout. Il me boit. C'est bon. Ses lèvres sont gourmandes. Je les veux, elles aussi. Je n'en peux plus. « Attends ! On peut aller là : au

milieu du parc : c'est un bloc sanitaire... non ? On pourrait aller aux toilettes... »

Philippe sourit.

\*\*\*

En ressortant du bloc sanitaire, je suis plus sale que jamais, mes jambes sont molles, engourdies, et j'ai le cœur essoufflé à force de battre trop vite dans l'espace restreint de ma cage thoracique compressée par mon abdomen appuyé sur un des murs de la plus petite toilette du monde qui devait mesurer quelque chose comme cinq pieds carrés. Je suis défiguré par un sourire qui veut dépasser mes mâchoires pour aller toucher le monde sur la Promenade Ontario, pour leur sourire en pleine face, pour les éblouir, pour leur montrer que je viens d'être comblé, rempli dans tous les sens du terme, dévoré d'amour, pendant qu'eux, le reste des vivants, continuaient à vivre comme si rien n'était en train de se passer dans le bloc sanitaire. Je marche les jambes écartées. J'ai un peu mal mais je ne m'en plains pas, surtout pas, parce qu'après tout, je veux garder des marques du passage de Philippe sur et dans mon corps. Je voudrais que le mal reste là pour toujours. Garder des traces de ses mains sur mes hanches. Avoir des éclaboussures indélébiles de son sperme dans les cheveux. Sentir inlassablement son odeur épicée sur mon bracelet de cuir. L'entendre jouir until the end of the world, super fort, sur un 33 tours que je pourrais repasser des milliers de fois sur mon vieux tourne-disque. J'aimerais pouvoir conserver des bribes de Philippe dans un grand coffre de bois de trente-trois serrures avec le vinyle de ses « oui !... oui !... c'est bon !... » et avoir la possibilité de le reconstituer comme Frankenstein. Ce serait mon trésor monstrueux.

Nick nous attend en face du *Village des valeurs*, juste à côté du magasin de disques usagés. « Crisse les gars ! On vous attendait. Non mais... vous pensez quoi... que l'monde tourne autour de vous autres ! » Je le savais, j'étais sûr que Nick allait nous engueuler parce qu'il est bon pour ça d'habitude. Mais je ne dis rien. Je m'en fous. Je suis loin. Très loin de Nick. Je suis hier. Cette nuit. Je suis le bloc sanitaire. Je suis le *Parking*. Je suis où j'ai pu être seul avec Philippe depuis notre rencontre. Partout avec lui et seulement lui. Pas ici. Pas maintenant. Je suis dans chaque petite parcelle d'intimité vécue avec lui que je ne verrai plus jamais. Je vis dans l'éphémère déjà fini, périmé, rattrapé par le présent mortel, massacrant, qui le fait faner, l'éphémère, like un lys qui a eu trop froid. Nick reprend la parole... « C'est correct, mais bon, ça fait juste genre une demie heure que j'niaise comme un con en face du *Village des voleurs*. Ça m'met en crisse d'attendre, pis Lucille en avait plein l'cul, faque, ben, est partie nous garder une place pour l'asti d'manège poche à côté du *Subway* ! »

L'*Araignée* ! Je suis certain que c'est ça. Lucille a toujours été une groupie de l'*Araignée*. Quand on était petits, peu importe dans quelle fête foraine on se trouvait, il y avait l'*Araignée*. Et Lulu m'y entraînait. Always. Même si ça me donnait envie de dégueuler. Et on riait. Et elle me trouvait vert. Et je me retenais. Et on était tellement heureux dans l'*Araignée*. Et je ris tout seul parce que je me rappelle la fois où j'ai vomi une poutine au complet sur sa robe neuve dans son manège tellement préféré et tellement génial. Et on la rejoint. J'ai le cœur au bord des lèvres et à vif et presque trop là.

\*\*\*

Tout le monde regarde le ciel devenu noir sans nous prévenir. Il est menaçant, opaque, chargé de gros nuages, prêt à se fendre pour laisser passer la colère des dieux. En quelques minutes, le dôme bleu cyan s'est métamorphosé en un immense animal mort recouvert de suie ; on dirait qu'un grizzly géant a mangé l'azur et qu'il a décidé de se coucher au-dessus de nos têtes pour y crever et nous priver du soleil pour l'éternité. The sky gronde. Lucille est frustrée parce que le manège est arrêté d'urgence. Ça va être le déluge. Tout le monde le sait. La Promenade Ontario devient une fourmilière. Ça grouille, court, frétille, piaille. Ça a peur d'être mouillé. Ça ne veut pas que les sacs se remplissent d'eau. L'activité est à son comble. C'est la panique. L'orage plane tel un vautour aux serres bien aiguisées qui tourne autour de sa proie et l'observe d'un œil de lynx ; l'orage-vautour aux yeux de lynx va frapper aussi fort que les esprits frappeurs. On le sait. Personne ne l'ignore. Les marchands placent des toiles de plastique sur les tables, des femmes sortent leur parapluie, plusieurs passants marchent vers les deux extrémités de la Promenade, des gouttes de pluie froides se mettent à tomber de plus en plus vite, certains clowns ont déjà la face inondée de couleurs dégoulinantes...

Et bang ! Le ciel se déchaîne pour de vrai. Le tonnerre est lourd. Ça rugit. Il pleut des cordes. Boum ! Tous les paratonnerres du coin ont sûrement sauté en même temps tellement la secousse est percutante. L'asphalte pourrait se changer en Grand Canyon et nous engloutir, Godzilla émerger d'une crevasse, nous attraper les pieds, et nous limer les ongles d'orteils avec ses grandes dents, les plaques tectoniques se fracasser les côtes à force de se rentrer dedans... Oui, tout ça serait possible, à cause du puissant tonnerre qui fait des siennes jusque sous nos pieds. Pow ! Les explosions célestes me font penser à des coups de bazooka. Pow ! Le ciel est un champ de bataille. Des éclairs. Des zigzags

lacèrent le noir du firmament. C'est soudain la nuit, et le ciel est la mer noire, et les grondements de Monsieur Tonnerre provoquent du mouvement dans l'eau, et ça dérange le plancton qui se met à briller. C'est soudain la nuit au voltage surélevé en plein jour. Des gouttes de pluie grosses comme des balles de golf tombent du grizzly transformé en zèbre à cause des décharges électriques qui lui transpercent le thorax.

Au centre de l'orage, je remarque mon cousin. Il est là, les bras de chaque côté du corps, bien droit, la bouche grande ouverte. C'est d'une incroyable splendeur. Nick prend une douche en buvant, pour se laver l'intérieur, pour que la pluie fasse le grand ménage dans son esprit et son cœur. Les gouttes d'eau sont des pierres précieuses qui veulent percuter le corps d'un épouvantail perdu, échappé de son champ, qui attend la purification, la gueule fendue jusqu'aux oreilles du ciel. Nick danse sous l'averse, entouré de diamants et de saphirs volants. Il veut qu'on le rejoigne pour l'aider à garder le rythme. C'est ça. Oui. Il nous demande d'être des fous de la danse de la pluie comme lui, de ne pas avoir peur du ridicule, pour une fois, pour une minute, là, le temps d'une dernière danse ensemble en attendant que le soleil se réveille. Lucille défait son chignon et commence à bouger sa tête dans tous les sens ; elle s'ébroue sous les litres d'eau glacée qui inondent l'asphalte de la Promenade Ontario. La lionne veut traîner ses deux petits lionceaux avec elle. Elle nous tire, moi et Philippe, pour qu'on se joigne au carnaval. Et voilà. Nous sommes quatre. Ça y est. On s'emporte. La musique est folle et violente, liquide, wagnérienne, orageuse, dirigée par le plus original et puissant des chefs d'orchestre : the sky pleureur. Notre troupe de joyeux lurons mouillés ressemble à un feu d'artifice pétaradant qui veut exploser aussi fort que le tonnerre. On danse. On éclaire. On sème de la lumière, des étincelles et des effets de stroboscope, sur notre passage. Nos

mouvements s'accordent parfaitement avec les éclairs. On est synchronisés. La chorégraphie est bien menée. Nos corps ne nous appartiennent plus. Ils sont contrôlés par les éléments naturels déchaînés.

Et, encore, je me sens décoller. C'est sans doute la dernière fois. L'asphalte ne veut pas de moi, c'est une piste d'atterrissage trop glissante pour que j'y adhère. Je tombe dans le vague. Tout d'un coup. Je suis sur le jetlag, pas sur le même fuseau. Je suis ici, mais là-bas, juste là : in my head, in my heart, in my pays called Love avec mon Amour Philippe d'amour. Et... les corneilles noires plaquées sur le fond gris du ciel gris se mettent à chanter un boléro déchirant juste pour moi et Philippe... et... *Hochelaga-Beach* devient vraiment une beach, une fenêtre sur la mer turquoise... et... mes ailes ont le goût de pousser pour que j'aille rejoindre les oiseaux chanteurs de pomme perchés sur le fil électrique... et... je ne sens plus les gouttes de pluie qui veulent se frayer un passage jusqu'à mes os parce qu'elles n'existent plus, simplement plus, comme mon corps parti vers Saturne pour devenir un de ses anneaux... et... Philippe prend ce qui reste là, à quelques pouces de la piste d'atterrissage, mon âme vaporeuse, fantomatique, quasi transparente. Il s'en empare et l'aspire et la recrache tendrement... et... je me réincarne en soldat glorieux revenant d'un combat contre quelque chose qui ressemble à une tristesse sans nom, intemporelle ; je me bats against un sanglot vivant qui gémit et qui pleure, une armée de détracteurs, de persécuteurs, d'enragés contre ceux qui, comme moi, doivent partir loin à la recherche d'une étoile pour inventer l'amour. Nouvellement réincarné en soldat, inspiré et expiré par Philippe, j'aime. Et je m'aime. Et Lucille et Nick, sans le savoir, m'ont donné le plus beau des cadeaux d'anniversaire. Ils m'ont

offert ce qui m'a toujours couru après aussi vite que l'amour mais que je ne pouvais pas recevoir because je n'étais pas là. J'ai reçu ce qui me manquait : des modèles vivants.

Cut ! Fondu au blanc.

Il est presque 6 heures.

\*\*\*

Dans mon film, j'embrasse Philippe avant la finale parce qu'il faut que les choses finissent autrement. On ne sera plus là, ensemble, dans deux heures. Nos lèvres se fondent les unes dans les autres, comme nos corps et nos yeux et nos pensées. Sous la pluie, Nick et Lucille continuent de bouger en attendant que la normalité revienne au galop, après l'orage. Autour de nous, des passants continuent de passer ; les promeneurs nous regardent, moi et mon beau, font des gros yeux, n'en peuvent plus de nous voir heureux dans notre baiser d'avant la fin, entourés par nos deux danseurs professionnels. Je les ignore. On continue de s'embrasser.

Peu à peu, les flaques d'eau s'accumulent autour de notre amour. Des formes s'y dessinent à mesure qu'elles se remplissent. Dans la plus grosse, juste en face de nous, on peut même deviner des lettres qui s'enchaînent les unes à la suite des autres comme les wagons d'un train. Ils portent des messages, les wagons, et le train les amène vers l'ultime destinataire : vous, nous, les passants.

Nick décide que c'est assez. Il faut retourner à l'appartement. On se rapproche de la rue Davidson et je sens le monde s'écrouler derrière moi. À chacune de nos enjambées

vers la fin de mon rêve, des bouts de la planète Terre tombent dans le néant. Plus que quelques pas et ce sera vraiment fini. Je le sais. Philippe va disparaître.

Le train est partout maintenant. Il est toujours dans les trous d'eau, oui, mais je l'aperçois aussi dans toutes les fenêtres des bâtiments, sur les nuages, dans les yeux de Lucille, sur la bouche de Nick, dans la main de Philippe qui tient la mienne en attendant qu'on se sépare. Les wagons lettrés aussi sont all around. Et le mot qu'ils portent, trois lettres, au-dessus de ma tête, sous mes pieds. Je suis entouré par l'inévitable mot

**FIN.**

En grosses lettres noires. Comme dans le générique d'un film d'amour du genre *Mon fantôme d'amour* ou *Dirty Dancing*.

## Édouard

*L'humour ne sauve pas ; l'humour ne sert en définitive à peu près à rien. On peut envisager les événements de la vie avec humour pendant des années, parfois de très longues années, dans certains cas on peut adopter une attitude humoristique pratiquement jusqu'à la fin ; mais en définitive la vie vous brise le cœur.*

MICHEL HOUELLEBECQ, *Les particules élémentaires*

Je suis en face de la nouvelle maison d'Édouard avec ma maman plus en beauté que jamais parce qu'on s'en vient rendre visite à son frère pour la journée. Je me sens sur une autre planète où tout marche au ralenti – les gens, le chant des oiseaux, le mouvement des nuages dans le ciel, mes pas sur le trottoir, mon ombre qui me suit. En même temps, il y a tellement de choses à admirer, tant de nouveautés, que je voudrais enregistrer tout hyper-super-ultra rapidement, pour ne rien perdre du décor.

Le terrain qui entoure la maison de mon oncle est immense. À perte de vue, je vois de l'asphalte parsemée de touffes d'arbres qui sont tellement proches les unes des autres qu'on dirait des brocolis frisés ou des grosses répliques vertes de la permanente de ma tante Solange. Il y a toutes sortes de fleurs partout, des tournesols dans le champ de l'autre côté de la rue, des marguerites jaunes et blanches, des pensées, une allée bordée de roses sauvages. Je pense que si je les cueillais toutes, je pourrais remplir deux cent mille sacs d'épicerie ou devenir éleveur de fleurs. Ça pourrait être un beau métier, je pense. Aussi, c'est la première fois de ma vie que je vois un arbre donneur de pommes en chair et en os. Je vois tellement de belles choses que je ne sais plus où regarder.

Je suis surpris. Je n'imaginai pas mon oncle aussi riche. Tout le monde me disait qu'il était plus pauvre que la gale. Je suis surtout étonné because il habite dans une

méchante grosse cabane avec des dizaines de fenêtres, plus de murs que je ne peux en compter, trois cheminées qui marchent en même temps, cinq stationnements remplis de voitures, je ne sais pas trop combien de jardins, des serviteurs habillés en blanc qui se promènent avec des plateaux d'argent. Je pense qu'Édouard va arriver en limousine en face de son palais, les bras remplis de cadeaux pour nous, et qu'il va nous amener au restaurant chic. J'aurais dû mettre ma nouvelle veste de Michael Jackson, la rouge et noire avec des zips dessus (comme ça, j'aurais été parfait). On aurait pu faire *La vie des gens riches et célèbres* en roulant et en buvant du vin à bulles dans des verres en cristal et passer à la télé après. Aussi, on aurait pu attendre que quelqu'un (sans doute un des esclaves d'Édouard) déroule un tapis rouge pour qu'on passe dessus pour entrer dans la maison remplie de bijoux ; en les mettant, on se serait métamorphosés en grandes chanteuses d'opéra comme la Castafiore.

Plus on s'approche de la maison, moins c'est beau. Il y a plein de monde qui fument des cigarettes sur le perron. Édouard a beaucoup de visiteurs. Au moins sept personnes. Maman me dit de ne pas trop regarder le monde, que c'est impoli, mais eux, ils nous dévisagent comme s'ils allaient nous dévorer tout cru, nous gober like des *Jelly beans* humains. On n'est plus en sécurité, je pense. Les amis d'Édouard sont loin d'être accueillants. Ils n'arrêtent pas de rire pour rien et ils nous font de drôles de grimaces. Je me réfugie en moi-même. Je me contrôle. Mes yeux ne voient plus ce qui se passe devant moi, à l'extérieur de mon corps, ils prennent leur trou, se retournent vers mon intérieur pour changer la direction de mon regard. On traverse le balcon.

Quand je permets à mes yeux de recommencer à voir les vraies choses, la première affaire que j'aperçois est un grand comptoir entouré de vitres avec un trou percé dedans

pour parler. Il est haut, le comptoir, mon front le dépasse à peine. Je me demande à quoi il sert. J'ai envie que ce soit un casse-croûte parce que j'ai faim. Il me semble que je serais bien avec un hot-dog relish-moutarde-ketchup-oignons frits, une grosse frite et une pointe de tarte aux pacanes. J'attends. Personne ne prend ma commande.

Maman commence à parler avec une madame qui a l'air pas mal fine. Elle dit de monter à la chambre 208. J'ai l'impression qu'elles veulent se confier des secrets. Je me sens un peu mal, de trop, trop petit, pas assez grand, pas à ma place, inutile. Pendant qu'elles se disent des choses qui ne me concernent pas, j'attends à côté de l'ascenseur en regardant le bouton sur lequel il faudra appuyer pour aller rejoindre mon oncle. Je m'ennuie devant la grosse porte en métal qui ressemble à un piège ou à une porte de micro-ondes. La madame que je ne connais pas remet une feuille à maman. Lui montre quelque chose à l'aide de son stylo. Maman écrit. Signe son nom. Voilà. Enfin. C'est fait. Maman s'en vient me retrouver. Appelle l'ascenseur.

On attend.

Je ne sais pas pourquoi mais j'ai peur. La maison d'Édouard n'est peut-être pas aussi cool que je le croyais. Elle grince de partout. Le plancher de l'étage du dessus laisse passer des bruits qui traversent le plafond. C'est comme des plaintes ou ce qu'on entend quand les méchants esprits s'en viennent dans les films. Je ne suis pas gros dans mes culottes.

La lumière rouge au-dessus de la porte de l'ascenseur clignote. Un petit signal qui veut dire « entrez » se fait entendre. Je n'aime pas ça. Je me dis qu'on ne pourra ressortir du micro-ondes que quand on sera cuits à point, au deuxième étage, peut-être carbonisés,

transformés en gros jambons brûlés. La grosse bouche mécanique s'ouvre, nous laisse entrer, elle se referme.

On est embarrassés dans le micro-ondes.

J'ai chaud. L'ascenseur commence à monter mais moi, j'ai l'impression qu'on s'en va rejoindre Lucifer aux enfers, bien plus bas que le sous-sol de la maison d'Édouard, creux dans la terre. On descend dans l'ascenseur qui monte. Je vois des flammes qui rongent les murs d'acier. Je suffoque. Je tousse. On ne se rendra jamais au deuxième étage. Mon sang devient de plus en plus chaud, bouillant, à mesure que la boîte dans laquelle on est en train de mourir se dirige vers le diable qui nous attend en frottant sa fourche contre d'immenses chaudrons. Il y a beaucoup de monde en enfer. Trop. Ils sont là pour toujours. (Maman n'a pas l'air de s'en faire. Elle joue avec sa bague en fixant la maudite lumière rouge qui vient de passer tout droit au premier étage.) Sous nos pieds, je sais qu'il y a un bal, une fête où les gens s'arrachent des morceaux de peau avec leurs dents pour rendre l'âme plus vite – mais ce n'est pas possible... ils ne peuvent pas... ils sont condamnés aux lamentations éternelles... Bernadette me l'a dit... Bernadette le sait, elle, parce qu'elle connaît bien tout ça. L'ascenseur continue sa chute, huitième sous-sol, Lucifer se lèche les babines, des chiens bavent, des enfants sans yeux, la bouche cousue, dansent autour d'un immense feu, plusieurs femmes avec des oreilles pointues se déshabillent, se mettent à quatre pattes, et commencent à vomir du sang en quantité industrielle. L'enfer rugit. Je pâlis. Je ne veux pas sortir du four. Jamais. Je préfère rester ici.

Ding ! Je sursaute. Maman replace le collet de sa robe. « Deuxième étage », dit une voix de madame qui sonne comme un robot. La porte s'ouvre.

Tout est blanc : les murs, le plancher, les vêtements des serviteurs d'Édouard, les jaquettes presque transparentes des amis de mon oncle qui font la file devant un autre comptoir comme en bas, les bonbons distribués par une fille derrière la vitre, mon teint, les petits lits sur roulettes un peu partout le long d'un très long couloir avec des portes de chaque côté. Maman me demande de faire comme tantôt en arrivant sur le balcon. Je le fais, j'essaie de ne voir personne, mais là, ça ne marche pas pour de vrai. Les visiteurs d'Édouard grognent quand on passe trop proche d'eux, plusieurs essaient de me toucher. On marche vers la chambre 208. Des têtes décoiffées sortent de nulle part, à l'improviste. (Ça me fait penser à un jeu auquel j'ai déjà joué avec Nathan. On était à une fête agricole, à Berthier. (On avait gagné un toutou.) Il fallait frapper sur des marmottes avec un marteau mou. On ne savait pas d'où elles allaient sortir. On ignorait de quel trou, sur une grosse planche avec des genres de terriers creusés dedans, elles allaient surgir comme pour nous écœurer. On faisait le saut – comme moi et maman maintenant. Sauf que là, je ne ris pas... Je n'ai pas d'arme... Je ne peux rien gagner non plus.) Des portes s'ouvrent et se referment sur notre passage. Maman tire sur la manche de mon manteau. Il faut aller plus vite. On court presque. Mes jambes ont de la misère à suivre les grandes enjambées de maman changée en char de courses.

Accélération maximale.

Ça roule.

Le paysage effrayant semble se diriger dans le sens inverse. On va vite. 250 km/heure. On est des *Lamborghini Diablo*. Nos moteurs... pfft !... des bombes. On ne sent pas nos roues tourner tellement nos essieux baignent dans l'huile. On va gagner. Nos pneus adhèrent parfaitement au plancher ciré. Shit !... La chambre 208 est un peu derrière

nous. On a passé tout droit à cause de notre feu au cul. U-Turn. Passe de break à bras. Nous y voilà. À bout de souffle, on franchit la ligne d'arrivée : la porte entrouverte.

La chambre du maître de la maison est parfaitement décorée, à mon goût, avec des posters de dessins animés et de chanteurs. On dirait une tapisserie. Goldorak, Dalida, Candy, Pacman, Wonder Woman, Mitsou, Ozzy, Dick Tracy et Led Zeppelin se donnent la main sur les murs. Il y a aussi Belinda Carlisle et Madonna, bien disposées au-dessus de la tête du lit, séparées par un gros crucifix, qui doivent être là pour protéger le sommeil de mon oncle. La place a l'air vide, pas d'Édouard à l'horizon, mais en s'avancant un peu, on voit de la lumière passer sous la porte de ce qui doit être la toilette. « Édouard, t'es là ? »... Maman demande ça avec des milliers de points d'interrogation dans la voix et dans les yeux. Personne ne répond mais on entend de l'eau couler dans la pièce fermée. « Édouard... youhouuuuuuu... c'est ta sœur préférée qui est là... » Le bruit de l'eau cesse tout d'un coup. Silence complet. Je suis sur les nerfs. La poignée de la porte commence à bouger, elle tourne. Des papillons dansent dans mon ventre, mon estomac est secoué par des battements d'ailes qui sont le fun à ressentir mais qui, en même temps, m'empêchent de me concentrer. Je fixe la poignée. Maman aussi. Je ne sais pas si les papillons sont en elle mais je la vois bouger sans arrêt.

Édouard sort de la petite pièce secrète en criant « Tadammmmmmmmmm ! ». Il a l'air vraiment en forme. J'ai de la misère à le reconnaître. La dernière fois, il avait une gueule de déterré – yeux creux éteints, dents jaunes pourries comme un fromage marbré, maigreur hallucinante, teint cireux, peau pleine de crevasses – et il me faisait peur. Là, mon oncle sourit. Pour de vrai. Ses pommettes sont saillantes. Maman prend son visage entre ses mains, l'observe tendrement comme s'il s'agissait d'une apparition merveilleuse

– je suis quasiment jaloux –, lui caresse les deux joues, retient des larmes de joie, et lui dit : « J'en r'viens pas Édouard... t'as tellement changé... t'as bonne mine... t'es beau comme ça... Édouard, j'me suis ennuyée... si tu savais... tu peux pas t'imaginer... j'm'excuse Édouard... j'm'excuse de pas être v'nue plus tôt... mais là, tu vois, j'suis là avec le p'tit... il s'est pas mal ennuyé lui aussi. » Je me rends compte que maman parle à son frère comme s'il était un enfant. En les regardant, tous les deux, je revois la naissance de Nathan. Je vois plein de choses. Ma mère, sous mes yeux, devient « la » mère, celle de tous, qui pourrait bercer tous les enfants du monde. Et Édouard, c'est « les » enfants. Dans la chambre 208, en plein dans l'amour, j'ai comme une révélation. Oui, quelque chose s'illumine en moi. Là. À l'instant. Je ne me sentirai plus jamais en danger. Dans la nouvelle maison de mon oncle, je vois, je ressens, je sais que je suis choyé. Pour la première fois de ma vie, j'apprécie ma famille de magiciens qui peuvent se transformer en amour. Et je réalise que malgré les abandons, malgré la tristesse, malgré tout, maman et Édouard et tous les autres magiciens de ma famille seront toujours passionnément amoureux les uns des autres, peu importe ce qui pourrait essayer de les briser.

Édouard embrasse maman sur les joues et se frotte la tête contre son cou. Ils ne se lâchent pas des yeux. Les deux perdus n'en peuvent plus de se retrouver. Ça dure plusieurs minutes.

Je dis enfin quelque chose : « Salut Édouard ! »

Son regard se dirige vers moi, la petite voix qui l'a appelé, et je vois qu'il a pleuré. Sans me parler, il ouvre grand les bras. Je trouve qu'il ressemble à un avion. Petit à petit, en m'approchant de ses ailes qui m'attendent, je me souviens qu'il a déjà été mon Boeing 747. Oui, je m'en souviens. Quand j'étais en maternelle et qu'Édouard venait nous rendre

visite, j'étais fou comme un balai, tellement fou que maman évitait de m'annoncer sa visite trop à l'avance. J'étais excité parce que je savais que j'allais pouvoir me pratiquer à être un grand voyageur sur les épaules de mon oncle. À chaque fois qu'il arrivait, dès que je lui ouvrais la porte, il avait droit au fameux « fais-moi voler ! » C'était mon premier bonjour. Pour me faire prendre mon envol, Édouard se mettait à genoux et je montais, j'escaladais son corps jusqu'au sommet. J'atteignais sa tête et j'enroulais mes jambes autour de son cou. Il me disait de serrer fort... et, alors, je me mettais à parcourir le monde, notre globe terrestre juste à nous, dans la maison. En haut des six pieds de mon oncle, perché sur ma tour volante, je traversais des continents. J'admirais la splendeur des océans et des déserts en me penchant au-dessus de la litière de ma chatte, le tapis du salon devenait la Grande Muraille de Chine à cause de ses motifs semblables à de la brique, on parcourait l'histoire des ruines de Pompéi à vol d'oiseau, en enjambant des cordes de bois parsemées de cendre dans la cave. On faisait parfois des atterrissages forcés, quand mon bolide manquait de gaz. Moi et mon oncle, on pouvait passer des heures ensemble, sans compter le temps, sans s'emmerder. C'était tellement amusant que j'oubliais tout. Dans ces moments-là, je déployais mes ailes moi aussi, j'étirais mes bras pour qu'ils me portent dans les airs. Je volais. Je flottais. Je ressemblais à un petit jet sur le dos de son papa 747. On était deux engins volants superposés, un couple de sky-lovers collés comme des sardines dans une boîte, dans notre coin du ciel, qui s'attendaient, se suivaient, planaient ensemble.

En arrivant dans les bras de mon oncle, je me sens redevenir l'enfant que j'étais sur ses épaules de géant. Je n'ai plus dix ans. Je vois un gâteau de fête qui perd des bougies. C'est toujours le même gâteau mais il rapetisse ; il devient de plus en plus coloré, plus

sucré, et, de seconde en seconde, je rajeunis. Avec les bougies qui disparaissent de mon cake, je recommence à me décroter le nez, à poser des questions connes à maman, à voir la vie comme si elle était un immense terrain de jeux. Même si je sais que je suis trop grand pour qu'Édouard me fasse tourbillonner proche du plafond, je suis tout à fait petit dans mes pensées de gâteau d'anniversaire qui perd ses chandelles. Je voudrais encore, pour une dernière fois, être une mouche qui vole avec les ailes d'un autre. J'aimerais, le temps d'une pause dans ma croissance, me prendre pour un explorateur du ciel.

Édouard me demande ce que j'aimerais faire aujourd'hui. Il pose sa main sur ma tête. Je n'ai même pas besoin d'y penser, je souris, fais mon coquin, le regarde de côté comme le font les pigeons. Mon oncle insiste : « Allez, dis-moi, tes désirs sont les miens pour la journée. » Je lève mes bras très haut au-dessus de ma tête, regarde maman, me retourne, fais trois petits sauts à pieds joints, prêt pour le décollage, et je lui dis : « fais-moi voler ! »

Comme avant, il se penche. J'embarque. Comme avant, le décollage est rapide. Rien n'a changé. Et... On part à la conquête des étoiles dans la chambre 208. J'en ramasse plein. Je coupe les fils qui les retiennent au vide et les dépose dans les poches de mes jeans. J'en laisse tomber quelques-unes dans mes yeux, sur les cheveux de mon oncle, un peu partout autour de nous, dans ma bouche.

On brille. On rit. On file droit vers maman pour l'englober, pour qu'elle devienne une star elle aussi. On file vers elle, aussi vite que notre pouvoir étincelant d'étoile filante nous le permet. On scintille. On s'amuse. Et on brille. Aujourd'hui et pour toujours. Forever again. Ensemble.

**Parade finale**

*Une ville pousse dans ma tête. C'est Creepville. Elle a pris la place de mon Phare-West mort avant son temps. La métropole se construit toute seule, grandit en moi, n'a pas besoin de mon consentement pour s'ériger dangereusement et prendre, jour après jour, de plus en plus de place sur le terrain accidenté de ma conscience. Souvent, je m'y perds. J'essaie de me repérer dans ses rues mais elle m'avale et me déboussole, m'engloutit à petit feu. Les murs qui entourent la ville sont hauts et robustes, remplis de petits insectes semblables à des punaises avec des antennes noires de coquerelle ; ils sont recouverts de ronces coupantes comme des lames de rasoir qui, en poussant, me donnent des maux de tête hallucinants because elles me grafignent les neurones. La cité devient parfois un insectarium terrifiant aux mille possibilités d'expansion. Et aux punaises-coquerelles s'ajoutent des tonnes d'autres bibittes grouillantes like des mille-pattes, des scarabées et des araignées mangeuses de cerveaux.*

*Creepville est bâtie à même une falaise escarpée très difficile d'accès, entre mon œil gauche et mon front. Nul ne peut s'y aventurer sans avoir peur d'y rester, d'y crever, parce qu'il faut signer un pacte avec l'oubli ou devenir un fantôme pour y être admis. Dans la cité, personne ne parle. Le silence est d'or. Si par mégarde la règle est contournée, c'est la pendaison ou la torture. Il ne faut pas enfreindre la loi du mutisme sinon une sorcière se pointe avec des broches à tricoter géantes et du laiton et on sait ce qui va arriver... C'est donc motus et bouche cousue jusqu'à la fin des temps. Au centre de la place publique où les hors-la-loi passent au cash, au cœur de la ville, trente-quatre piscines remplies d'eau bouillante sont alignées autour d'une structure métallique rouillée qui ressemble à une main aux longs doigts crochus. Il y fait aussi chaud qu'en enfer – on y suffoque – mais le reste de la cité est glacial. Des fois, c'est le déluge. Ça*

*arrive quand les trois soleils fluorescents de la cité décident de se lever et de briller et de chauffer en même temps pour faire fondre les icebergs qui empêchent les vignes et les insectes de se frayer un chemin jusqu'à mes bouts de pensée pas encore atteints par les démangeaisons.*

*À l'entrée de la city, des médecins habillés en latex et des marchandes de souvenirs aux lèvres peintes en or dorment en attendant la venue de ceux qui ont été envoyés d'urgence dans ma tête. Dans la ville règne une envie de sommeil qui prend la place du temps. Dans Creepville, tous les creeps brûlés à force de lutter contre leurs maux se laissent trimbaler et soigner. Quand ils sont guéris, les admis sont envoyés dans la mer ou dans une des piscines pour sombrer dans l'oubli, parce que leur cas est réglé, parce que la noyade semble la seule solution pouvant les empêcher de prendre feu, et que les gardiens foudroyants de la ville n'acceptent aucun écart de conduite.*

*C'est une ville où l'on ne vit pas. On y disparaît un point c'est tout.*

*Le long de la route menant à Creepville, il y a des dizaines de croix plantées de chaque côté du chemin. C'est le cimetière que je dois profaner. Plusieurs tombeaux sont vides mais j'y retourne souvent quand même, de préférence le mardi, en souvenir du soir où je suis tombé dans la terreur because of ma tante. La chienne dans le sang, prisonnier de mon univers où les tombes sont des maisons à cambrioler, je continue, je lutte contre ce que j'ai désappris pour le réapprendre : vivre en creep avec mes creeps, sans avoir peur.*

*Et je creuse.*

*Et je crie dans les trous dans la terre pour vérifier si un de mes cadavres vivants peut toujours être sauvé. Je regarde bien pour m'assurer de ne pas avoir oublié d'en amener un avec moi. J'appelle. Je laboure. Avec amour. J'arrose le sol. Je mouille la terre en mal de bénédiction pour que celle-ci soit fertile et que des fleurs remplacent les croix... Et que moi, je ne sois plus un fossoyeur mais bien un collectionneur de roses à peine écloses ou, peut-être, un magicien-fleuriste qui pourrait, en fermant les yeux, redevenir mangeur de fleurs comme avant.*

*Je creuse.*

*Je déterre.*

*Et les couloirs poussiéreux entre les tombeaux mal fermés s'éclairent. Je perce les plafonds des maisons ; je décrois des caveaux. Le soleil resplendit. Des têtes s'échappent de la terre. Des corps engourdis poussent, deviennent aussi grands et bourgeonnants que des arbres au printemps. Des yeux s'ouvrent. Mes creeps se réveillent.*

« Je est des autres. »

De l'esthétique *borderline* chez Marie-Sissi Labrèche

*Introduction. Peut-on parler de la folie ?*

La sphère culturelle québécoise regorge de fous célèbres ou qu'on préfère oublier, de personnages détraqués, d'enfants déchirés par des mères folles, de tueries sanglantes, d'aliénés qui vivent en retrait du monde, bien encabanés en eux-mêmes, dans leur minuscule appartement, de suicidés de la société comme Antonin Artaud s'est tué à l'écrire dans son *Van Gogh*, de maniaques à enfermer, de sadiques qui le sont parce qu'ils ont des troubles œdipiens, d'êtres torturés se cachant au plus profond de la forêt – et qui deviennent plus torturés s'ils en ressortent –, de pilules à avaler... Au Québec, on peut difficilement parler des arts sans effleurer la folie, sans la rencontrer en parlant d'un film, d'un roman, d'une toile, d'un poème ou d'une pièce de théâtre qui nous a plu, sans qu'elle nous saute à la figure dans les anthologies. C'est un truisme : la littérature québécoise n'est pas en reste ; elle est imbibée de folie ; qu'elle soit contemporaine, moderne ou plus ancienne, elle est traversée par les multiples visages d'une folie qu'on ne sait plus comment lier avec l'écriture tellement elle est là, omniprésente, fracassante, séduisante mais embarrassante. Est-ce un thème, une isotopie, une figure archétypale ou un élément qui – on ne sait trop pourquoi – continue de hanter la mémoire collective ? De *Originaux et détraqués* de Louis Fréchette (1892) à *Kamouraska* d'Anne Hébert (1970), de *Prochain épisode* d'Hubert Aquin (1965) à *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy (1998), de *Profil de l'original* d'Andrée Maillet (1952) au théâtre de Claude Gauvreau et, évidemment, à la poésie d'Émile Nelligan, en passant par Victor-Lévy Beaulieu avec *Un rêve québécois* (1972), jusqu'à l'époque contemporaine avec Nelly Arcan, Jean-François Beauchemin – surtout celui du roman *Le jour des*

*corneilles* paru en 2004 – et Sébastien Chabot, on voit bien que la folie continue d’inspirer et de s’écrire au Québec. Et pourtant, on évite, toujours, et encore, de se compromettre. On persiste, toujours, et encore, à entretenir un débat qui ne concerne pas les textes mais bien le parcours circulaire entre deux concepts : l’écriture et la folie. Autrement dit, on continue de ne pas parler de la folie des textes, dans les textes, telle qu’elle est donnée à lire. On reste dans le conceptuel débat de *l’écrire sur* ou *l’écrire de* la folie.

Au départ, pour illustrer un malaise, le malaise, ou un trouble, ou une peur de la question, afin d’entrer dans le vif du sujet épineux que représente l’étude des rapports entre la folie et la littérature, empruntons les mots de Vincent Kaufmann dans *L’Équivoque épistolaire* : « [...] on veut bien que l’écriture ait partie liée avec la folie, on ne veut même que ça, mais à condition que la folie reste en fin de compte une image, une figure ; à condition, précisément, de ne pas avoir à la prendre à la lettre<sup>1</sup>. » Ne pas prendre la folie à la lettre équivaut, en un certain sens, à l’incarcérer – ou à l’exclure – dans un autre lieu, bien loin de celui de la prise de parole qu’est la littérature ; ne pas prendre la folie à la lettre, c’est la réduire à une thématique relevant de la psychiatrie ; c’est l’enfermer dans la psychiatrie : son monde clos où elle peut s’exprimer, uniquement, librement. Dans *Écriture et folie*, Monique Plaza, une psychiatre, a tenté de montrer que le fou, qu’il soit littéraire ou non, qui écrit, ne fait pas de la littérature *sur* ou *de* la folie ; il produit, il crée, dans et par la folie qui parle dans et par lui ; le fou fait de la *follitération*, de la littérature folle. Il n’y a pas de rapport hiérarchique entre l’écriture et la folie. Ici, enfin, bien que l’approche ne s’applique pas aux non aliénés, la folie peut

---

<sup>1</sup> KAUFMANN, Vincent, *L’Équivoque épistolaire*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1990, p. 194.

s'écrire elle-même. Monique Plaza soutient l'idée que le *moi* ne doit pas « voir la folie uniquement dans le regard de celui qui la perçoit : un tel renversement serait aussi inutile que dangereux, car il masquerait la complexité du rapport intersubjectif qu'est précisément la folie<sup>2</sup>. » Par le terme de *follitération*, Plaza parle d'une transcription assez fidèle de la subjectivité – où l'écriture ne se veut pas un acte de censure – que l'on peut rapprocher de l'écriture automatique théorisée par André Breton dans le premier *Manifeste du surréalisme* de 1924. D'ailleurs, Breton considère la folie comme un lieu où l'on peut accéder au merveilleux et, selon lui, « le merveilleux est toujours beau, n'importe quel merveilleux est beau, il n'y a même que le merveilleux qui soit beau<sup>3</sup>. » Pour les surréalistes comme pour Monique Plaza, laisser le fou s'exprimer équivaut à une désincarcération, qu'elle soit langagière, idéologique ou artistique. C'est un type de libération qui mène nécessairement à un certain type de beauté – esthétique parce qu'elle est liée au merveilleux pour les surréalistes ; idéologique parce qu'elle permet au fou de s'exprimer dans toute sa flamboyance pour Plaza.

En 1961, avant l'arrivée du concept de *follitération*, après l'audacieux *Manifeste du surréalisme*, Michel Foucault, avec son monumental *Histoire de la folie à l'âge classique*<sup>4</sup>, s'interrogeait sur la possibilité de rendre compte de la folie en tant que langage autonome, désincarcéré, en s'abstenant de la faire parler par la bouche (ou le filtre) de la raison. En évitant de donner une théorie de la folie, en ne produisant pas de

---

<sup>2</sup> PLAZA, Monique, *Écriture et folie*, Paris, PUF, coll. « Perspectives critiques », 1986, p. 57.

<sup>3</sup> BRETON, André, *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1971, p. 24.

<sup>4</sup> FOUCAULT, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1977 [1972], 583 p.

thèse, en se faisant dépositaire d'une pensée sans aveu, Foucault a voulu éviter de réduire la folie au silence et lui conférer son langage spécifique. Dans son mémoire de maîtrise, David Labreure émet l'idée d'une analyse de la folie en tant que structure globale chez Foucault :

Dans le chapitre VI de *Maladie mentale et psychologie*, Foucault constate l'impuissance de la psychologie à véritablement cerner ce qu'est la folie. La notion de maladie mentale ne couvrirait ainsi qu'un des nombreux visages de la folie, celui de « la folie aliénée », c'est-à-dire enfermée dans une définition médicale qui lui est propre. Foucault soutient ainsi que la psychologie ne parle pas le langage de la folie, qu'il y a là comme un décalage entre elle et son objet. Il prône un retour à une étude de la folie comme d'une « structure globale », c'est-à-dire détachée de son carcan médical et interrogée dans ses formes et son langage d'origine qui prenait chez Bosch en peinture ou chez Érasme en littérature ses formes visibles<sup>5</sup>.

Bien que Monique Plaza et Michel Foucault se rejoignent dans leur volonté de montrer un visage souverain de la folie, ils ne sont pas complètement en accord ; on peut relever, encore une fois, une potentielle source de débat entre les idées de ces deux penseurs même si leur conception du rapport entre la folie et l'écriture est apparemment similaire. Ils s'opposent dans ce qu'ils désignent comme lieu de prise de parole pour le fou. Si Plaza élabore une réflexion au sujet du malade qui écrit, Foucault, quant à lui, ne considère pas la littérature et l'écriture comme des lieux où la folie pourrait se manifester librement et visiblement. Pour lui, la folie est absence d'œuvre. Elle est discursive mais non écrite ou *écrivante*.

L'entreprise foucauldienne, bien que très respectée et mise de l'avant par de nombreux penseurs du poststructuralisme français, est jugée sévèrement par Jacques Derrida. Dans *L'Écriture et la différence*, ce dernier s'oppose au renommé Foucault, son ancien professeur, en émettant une critique virulente contre sa tentative de conférer un

<sup>5</sup> [http://www.memoireonline.com/06/07/479/m\\_michel-foucault-psychiatrie-et-medecine34.html](http://www.memoireonline.com/06/07/479/m_michel-foucault-psychiatrie-et-medecine34.html) [Consulté le 27 mars 2009]

langage à la folie. En s'attaquant d'abord à l'interprétation du cogito cartésien faite par Foucault<sup>6</sup>, Derrida tente de montrer une faille irrécupérable dans le projet même de *l'Histoire de la folie à l'âge classique* :

En écrivant une histoire de la folie, Foucault a voulu – et c'est tout le prix mais aussi l'impossibilité même de son livre – écrire une histoire de la folie *elle-même. Elle-même*. De la folie elle-même. C'est-à-dire en lui rendant la parole. Foucault a voulu que la folie fut le *sujet* de son livre ; le sujet à tous les sens de ce mot : le thème de son livre et le sujet parlant, l'auteur de son livre, la folie parlant de soi. Écrire l'histoire de la folie *elle-même*, c'est-à-dire à partir de son propre instant, de sa propre instance et non pas dans le langage de la raison, dans le langage de la psychiatrie *sur* la folie – la dimension agonistique et la dimension rhétorique du *sur* se recouvrant ici, – sur une folie déjà écrasée sous elle, dominée, terrassée, renfermée, c'est-à-dire constituée en objet et exilée comme l'autre d'un langage et d'un sens historique qu'on a voulu confondre avec le logos lui-même<sup>7</sup>.

*Parler sur* ou *parler de* la folie, faire de la folie un sujet parlant en ne la réduisant pas au silence, enfermer la folie dans le *sur*, la laisser s'exprimer, s'écrire et se dire, en employant la préposition *de* ; le débat est toujours là, englobant, et continue de tourner autour de son objet sans pour autant arriver à le cerner pleinement. Et ici se pose une autre question : la querelle, cet interminable dialogue, est-elle – et ce n'est pas peu dire – une forme d'incarcération ? N'est-ce pas éviter ou oublier de *parler de* la chose en tant que telle, abstraite mais là, présente-absente ? Parce qu'après tout, se quereller, c'est ne pas vouloir – ou pouvoir – trancher ou céder.

Bien qu'attaqué par le déconstructionniste Derrida, Foucault est néanmoins appuyé, relu et réactualisé par Shoshana Felman dans *La Folie et la chose littéraire*. Elle se demande : « Qu'est-ce donc que *parler de la folie* ? On a dit et répété après Foucault,

---

<sup>6</sup> On se rappelle que dans son *Histoire de la folie à l'âge classique*, Foucault défend l'idée selon laquelle la raison aurait produit la folie. En partant de l'idée cartésienne du cogito, Foucault a tenté de montrer l'émergence d'une pensée de l'exclusion du déraisonnable dans et par la raison qui, en la rejetant, serait devenue la condition même de possibilité de la folie.

<sup>7</sup> DERRIDA, Jacques, *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1967, p. 55-56.

avec lui : la folie est absence de langage, absence d'œuvre, le silence d'un langage étouffé, refoulé ; notre tâche historique est dès lors de rendre à la folie la parole, de lui restituer son langage : un langage *de* la folie, et non *sur* la folie<sup>8</sup>». Felman tranche. Dans son essai, en analysant des auteurs comme Nerval, Rimbaud, Flaubert et Lacan, elle tente de laisser parler la folie en essayant de contourner le piège de la psychobiographie. Dans son introduction intitulée « Écriture et folie : pourquoi ce livre ? », l'auteure écrit que « [ce] livre est dès lors lui-même un effet du signifiant « folie ». De ce signifiant, il recherche non pas tant le sens, que la force ; non pas ce qu'il *est* (signifie) mais ce qu'il *fait* – les actes textuels et les événements énonciatifs qu'il déclenche et auxquels il donne lieu<sup>9</sup>. »

Dans cet essai, c'est de la démarche de Felman qu'on partira. À partir du roman *Borderline*<sup>10</sup> de Marie-Sissi Labrèche, on tentera de montrer comment la folie s'écrit, se dit, se donne à lire et s'accouche pour ne pas s'avorter en restant silencieuse ; on verra comment la folie travaille, se travaille, pour acquérir un langage. Dans cet essai, la folie sera considérée comme un élément performatif dans le texte.

---

<sup>8</sup> FELMAN, Shoshana, *La Folie et la chose littéraire*, Paris, Seuil, coll. « Pierres vives », 1978, p. 13.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>10</sup> LABRÈCHE, Marie-Sissi, *Borderline*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2003 [2000], 160 p. Désormais, les références à ce roman seront indiquées entre parenthèses dans le texte par l'abréviation B. suivie du numéro de page.

### *Écrire borderline ?*

Sans vouloir le surveiller pour mieux le punir – l’enfermer comme le dirait Foucault –, en évitant de le cloisonner dans un discours psychologisant et *psychologisé*, mais, néanmoins, en n’ayant pas peur de le dire, le texte de Marie-Sissi Labrèche, axé sur la folie maternelle, est bien représentatif du trouble de personnalité de sa narratrice : il est malade, borderline, inquiet, nerveux, comme Sissi qui « [a] un problème de limites [, qui ne fait] pas de différence entre l’extérieur et l’intérieur [...] à cause de [ses] nerfs qui sont à fleur de peau. » (B., p. 77) C’est un fait ; la folie est le centre névralgique du roman. Rien n’aurait pu s’élaborer sans la blessure, sans la maladie présentée comme une plaie purulente qui continue de s’infecter. Sans l’écriture, la petite Sissi de *Borderline* aurait inlassablement continué de « [se] tortiller sur [elle-même] en vraie petite possédée, semblable à la petite fille dans le film *The Exorcist*. » (B., p. 124) Sans l’écriture, la princesse – celle qui sommeille en Sissi mais qui se réveille lorsqu’il faut fuir – n’aurait pu marcher ailleurs que sur les ruines qui restent suite au passage de la folie matrilinéaire destructrice.

Au départ donc, il y a des blessures que l’écriture pourrait apaiser. Comme l’écrit Marie-Sissi Labrèche dans *La Lune dans un HLM*, le troisième et dernier tome de sa trilogie, « Certains trouvent ça idiot, mais je crois à l’écriture thérapeutique, l’écriture qui aide à guérir les plaies psychiques et à passer à autre chose<sup>11</sup>. » Ici, l’écriture pourrait faire éclater le cataclysme – le réel instable provoqué par une enfance ravagée par la folie

---

<sup>11</sup> LABRÈCHE, Marie-Sissi, *La Lune dans un HLM*, Montréal, Boréal, 2006, p. 185. Désormais, les références à ce roman seront indiquées entre parenthèses dans le texte par l’abréviation LH. suivie du numéro de page.

– ou agir en tant que point de fuite pouvant potentiellement *déborderliniser* l’instance énonciative. Certes, en faisant de l’écriture thérapeutique un de ses chevaux de bataille et en nous présentant le trouble de personnalité borderline comme lieu miné par le traumatisme, Marie-Sissi Labrèche programme une lecture psychanalytique de son œuvre et entretient un discours *sur* la folie. Mais, en discourant, elle esthétise et dynamise la folie pour en faire le moteur central de l’action et de l’écriture. Dès lors, peut-on considérer cette esthétique comme une tentative lisible et efficace de restituer la parole à la folie<sup>12</sup> ? Le *sur* pourrait-il se rapprocher davantage du *de* – ou du moins, d’un semblant de *de* – suite à l’esthétisation ? Sous l’article « personnalité borderline » du *DSM-IV – Cas clinique. Un guide clinique du diagnostic différentiel*, on peut lire : « Mode général d’instabilité des relations interpersonnelles, de l’image de soi et des affects avec une impulsivité marquée, qui apparaît au début de l’âge adulte et est présent dans des contextes divers <sup>13</sup>[.] » À cette courte définition, ajoutons un passage du texte « Une « folie » doit veiller sur la pensée » de Jacques Derrida afin d’émettre une hypothèse : « même si le nom de l’autre n’apparaît pas, même s’il reste secret, il est là, il grouille et manœuvre, il hurle parfois, il se fait d’autant plus autoritaire. Il vaut mieux le savoir et le dire<sup>14</sup>. » Le *moi* des états-limites étant un *faux-moi* construit depuis l’enfance par différentes strates identitaires d’emprunt, les mots de Derrida – en lien avec la définition

---

<sup>12</sup> Notons cependant qu’on ne considère pas le trouble de personnalité borderline comme de la folie au sens strict et psychiatrique du terme. Ici, l’état-limite est étudié en tant que manifestation d’une identité altérée et problématique dans son développement.

<sup>13</sup> FRANCES, Allen, *DSM-IV – Cas cliniques. Un guide clinique du diagnostic différentiel*, Paris, Masson, 1997, p. 269.

<sup>14</sup> DERRIDA, Jacques, « Une « folie » doit veiller sur la pensée », dans *Points de suspension : entretiens*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1992, p. 365.

fournie par le *DSM-IV* – peuvent nous donner une piste quant à l’entreprise esthétique de Marie-Sissi Labrèche. L’auteure, en donnant à lire une identité sédimentaire – un autoportrait *masqué-fêlé* –, récupère la célèbre formule rimbaldienne « Je est un autre<sup>15</sup> » pour la complexifier en nous montrant que « Je est [des] autres ».

Dans *Les Accros du langage*<sup>16</sup>, Michèle Nevert avance l’idée selon laquelle l’écrivain, contrairement à l’auteur de délire (celui dont pourrait parler Monique Plaza par exemple), serait en mesure de créer une simulation de la folie par le langage afin d’arriver à la création d’un objet dépassant le symptôme. Cet élément de réflexion peut nous éclairer dans la mesure où l’écriture du trauma chez Labrèche pourrait, en quelque sorte, représenter une tentative de réappropriation identitaire passant par une esthétisation<sup>17</sup>. Cet objet dont il est question chez Nevert, cet objet qui dépasse le symptôme, peut-être pourrait-on le nommer, tout simplement, esthétique romanesque.

Ces quelques pistes et hypothèses nous permettront de lire le texte de Labrèche différemment, en tentant d’y déceler les bases d’une esthétique qu’on pourrait qualifier de

---

<sup>15</sup> RIMBAUD, Arthur, « Lettres dites du « Voyant ». Rimbaud à Georges Izambard – Charleville, 13 mai 1871 », dans *Poésies. Une saison en enfer. Illuminations*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1998 [1973], p. 200.

<sup>16</sup> NEVERT, Michèle, *Les Accros du langage*, Candiace, Balzac, coll. « L’Écriture indocile », 1993, 348 p.

<sup>17</sup> Tel que suggéré précédemment, bien que Marie-Sissi Labrèche s’inscrive dans l’autofiction et qu’elle admette médiatiquement, dans ses textes, partout, qu’elle est bel et bien borderline – et qu’elle s’en nourrit pour créer –, on ne s’attachera en rien à une psychobiographie. Ici, la considération de la folie (du trouble de personnalité borderline) dans le langage sera étudiée dans le texte, en rapport avec les personnages fictifs, sans entrer dans une éventuelle identification avec le vécu de Labrèche. On s’intéressera, par exemple, à Sissi (et non à Marie-Sissi) qui dit que « [ses] sentiments, c’est impossible de les retenir. Ils débordent de partout, comme du vomi d’un sac en papier. C’est pour cela [qu’elle se] contrôle très mal. » (B., p. 45) Ici, donc, l’analyse se penchera sur l’objet dont parle Nevert et non sur le symptôme menant à la création de l’objet.

borderline puisque soutenue par une construction thématique et formelle où la machine textuelle s'écrit dans et par l'instabilité. Et l'altérité.

*Moi, Sissi, mélancolico-borderline*

On sait très bien ce qu'est un borderline. On connaît ses excès autodestructeurs, sa peur morbide du rejet, ses menaces de suicide répétées, son incapacité à vivre en harmonie avec les autres et son problème d'estime de soi. Que ce soit dans le *DSM-IV*, dans certaines revues de psychiatrie, au cinéma (*Girl, interrupted* de James Mangold<sup>18</sup>, inspiré des mémoires de Susanna Kaysen, par exemple) ou dans des romans, le portrait type de l'individu atteint par ce trouble est, d'une certaine façon, monolithique ; il est tel que le présente l'exergue du chapitre 7 de *Borderline*, où Labrèche cite une partie de l'article « *Borderline Personality Disorder* » du *DSM-IV*, la référence en matière de psychiatrie, l'outil par excellence des psychologues : « *Individuals with Borderline Personality Disorder make frantic efforts to avoid real or imagined abandonment. The perception of impending separation or rejection, or the loss of external structure, can lead to profound changes in self-images, affect, cognition, and behaviour.* » (B., p. 101) Malgré le fait que les documents qui se penchent sur ce problème de personnalité insistent sur son caractère éclaté, complexe, et difficilement cernable, force est d'admettre que le sujet borderline est, non loin derrière l'hystérique, le maniaco-dépressif et le schizophrène, l'un des plus stéréotypés, caricaturés et dramatisés de la psychiatrie<sup>19</sup>.

<sup>18</sup> MANGOLD, James, *Girl, interrupted*, Hollywood, Columbia Pictures, 1999.

<sup>19</sup> Il est intéressant de remarquer que le mot « borderline », vidé de son contenu psychiatrique, est synonyme d'aliénation dans le langage courant. Par l'expression figée « être borderline », on entend l'individu brûlé, fatigué et usé à force de suivre le rythme effréné de la société de consommation. À ce sujet, la chanson *Borderline* de Philippe Katerine, sur l'album *Robots après tout*, est très représentative et explicite.

Ici, c'est à un autre visage de la pathologie qu'on veut s'intéresser. Sans nier ce qui est su, connu et affirmé, mais en essayant de le contourner, le trouble de personnalité borderline sera étudié en rapport avec la mélancolie, peut-être afin de montrer une parenté entre les deux concepts – peut-être n'est-ce que cela – ou dans le but de décrire une genèse de l'état-limite où la mélancolie aurait un rôle fondamental à jouer ; où la mélancolie pourrait être une étape – voire un état indépassable – affectant le sujet. Dans la lignée de Julia Kristeva, en suivant l'approche qu'elle adopte dans *Soleil noir. Dépression et mélancolie* où elle affirme que « [les] deux termes de mélancolie et de dépression désignent un ensemble qu'on pourrait nommer mélancolico-dépressif dont les confins sont en réalité flous<sup>20</sup> », on tentera, ici, comme elle, « de dégager ce qui, au sein de l'ensemble [mélancolico-borderline<sup>21</sup>], quelques flous qu'en soient les limites, relève d'une commune expérience<sup>22</sup> [...] »

Afin de traiter la pathologie, le *DSM-IV* suggère « des thérapies psychodynamiques à long terme qui insistent sur une meilleure prise de conscience et une correction du vécu émotionnel<sup>23</sup> » ; on y apprend également qu'on devient borderline parce qu'on a été ébranlé pendant l'enfance et que, faute d'amour, de sécurité et de

---

<sup>20</sup> KRISTEVA, Julia, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais », 1987, p. 19.

<sup>21</sup> On note, au passage, que si flou il y a en ce qui concerne la mélancolie et la dépression, le trouble de personnalité borderline n'est pas en reste. N'est-ce pas une des catégories les plus problématiques du *DSM-IV* ? N'est-ce pas, à bien y penser, le fourre-tout de la psychiatrie, le diagnostic aux frontières poreuses – voisin de la maniaco-dépression et de plusieurs autres pathologies – aux multiples visages et manifestations ? N'est-ce pas, finalement, un des concepts les plus contestés – pour ne pas dire un des plus méprisés – par de nombreux psychiatres protestant contre l'imprécision et le manque de rigueur ?

<sup>22</sup> *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, op. cit., p. 19.

<sup>23</sup> *DSM-IV – Cas cliniques. Un guide clinique du diagnostic différentiel*, op. cit., p. 271.

modèles adéquats, l'identité des individus concernés n'a jamais pu se forger de façon appropriée. À la lumière de notre lecture du roman de Labrèche et de la définition psychiatrique de l'article du *DSM-IV*, la mélancolie surgit et nous saute aux yeux. On note que comme pour le mélancolique, le problème du borderline est avant tout d'ordre mémoriel ; il concerne le passé, la mémoire du trauma et la question du deuil. Chez le mélancolique comme chez le borderline, le présent est conditionné par un passé obsédant, revisité par des spectres. Dans les deux cas, le sujet est affecté parce qu'un événement ou un phénomène le hante. Que l'on parle de Sissi, borderline, ou de Lol. V. Stein (celle de Duras), mélancolique par excellence, il faut fouiller davantage dans les failles mémorielles – dans ce qui a raté – que dans les souvenirs afin de corriger le « vécu émotionnel » dont il est question ci-haut. Dans les deux cas, ce qui est à l'origine du trouble est souvent passé dans l'inconscient, encrypté. Dans *Deuil et mélancolie*, Freud insiste, d'ailleurs, sur la part liée à l'inconscient chez le mélancolique :

Appliquons maintenant à la mélancolie ce que nous avons appris du deuil. Dans toute une série de cas, il est manifeste qu'elle peut être, elle aussi, une réaction à la perte d'un objet aimé ; dans d'autres occasions, on peut reconnaître que la perte est d'une nature plus morale. Sans doute l'objet n'est pas réellement mort mais il a été perdu en tant qu'objet d'amour (cas, par exemple, d'une fiancée abandonnée). Dans d'autres cas encore, on se croit obligé de maintenir l'hypothèse d'une telle perte mais on ne peut pas clairement reconnaître ce qui a été perdu, et l'on peut admettre à plus forte raison que le malade lui non plus ne peut pas saisir consciemment ce qu'il a perdu. D'ailleurs ce pourrait encore être le cas lorsque la perte qui occasionne la mélancolie est connue du malade, celui-ci sachant sans doute *qui* il a perdu mais non *ce* qu'il a perdu en cette personne. Cela nous ramènerait à rapporter d'une façon ou d'une autre la mélancolie à une perte de l'objet qui est soustraite à la conscience, à la différence du deuil dans lequel rien de ce qui concerne la personne n'est inconscient<sup>24</sup>.

Déjà, sans prétendre à une analyse comparative exhaustive, il est possible d'établir des liens étroits entre les caractéristiques du mélancolique telles qu'énoncées par Freud et certains critères, fournis par le *DSM-IV*, servant à diagnostiquer le trouble de

---

<sup>24</sup> FREUD, Sigmund, « Deuil et mélancolie », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1968, p. 151.

personnalité borderline. Si l'un affirme que « [la] mélancolie se caractérise du point de vue psychique par une dépression profondément douloureuse, une suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer, l'inhibition de toute activité et la diminution du sentiment d'estime de soi qui se manifeste en des auto-reproches et des auto-injures et va jusqu'à l'attente délirante du châtement<sup>25</sup> », les autres – les collaborateurs du *DSM* – pourraient, ici, poser un diagnostic, une hypothèse certes partielle mais tout de même séduisante : le mélancolique freudien est peut-être borderline ou, pour le dire avec prudence, un presque borderline. Le sujet mélancolique de *Deuil et mélancolie*, en plus d'être tout à fait reconnaissable dans l'exergue du chapitre sept du roman de Labrèche et dans la définition du borderline donnée à la huitième page de cet essai, présente au moins cinq des neuf critères servant à identifier le trouble<sup>26</sup>. On peut établir des liens évidents entre la pathologie décrite par Freud et certains critères du *DSM-IV* :

Critères du <i>DSM-IV</i> <sup>27</sup>	Mélancolie <sup>28</sup>
(2) mode de relations interpersonnelles instables et intenses caractérisées par l'alternance entre les positions extrêmes d'idéalisation excessive et de dévalorisation	« Lorsque, dans son autocritique exacerbée, [le mélancolique] se décrit comme mesquin, égoïste, insincère, incapable d'indépendance, comme un homme dont tous les efforts ne tendaient qu'à cacher les faiblesses de sa nature, il pourrait bien, selon nous, s'être passablement approché de la connaissance de soi [...] On pourrait presque mettre en évidence chez le mélancolique le trait opposé : il s'épanche auprès d'autrui de façon importune,

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 148-149.

<sup>26</sup> Selon le *DSM-IV*, cinq critères sur neuf doivent être présents chez le sujet afin d'établir le diagnostic.

<sup>27</sup> Les critères inclus dans ce tableau se trouvent à la page 272 de l'édition utilisée depuis le début de l'essai.

<sup>28</sup> La pagination à laquelle on se réfère dans le tableau comparatif est celle de l'édition utilisée depuis le début de l'essai.

	trouvant satisfaction à s'exposer à nu. » (p. 153-154)
(3) perturbation de l'identité : instabilité marquée et persistante de l'image ou de la notion de soi	« Dans le tableau clinique de la mélancolie, c'est l'aversion morale du malade à l'égard de son propre moi qui vient au premier plan, avant l'étalage d'autres défauts : infirmité corporelle, laideur, faiblesse, infériorité sociale [...] » (p. 155)
(6) instabilité affective due à une réactivité de l'humeur (p. ex., dysphorie épisodique intense, irritabilité ou anxiété durant habituellement quelques heures et rarement plus de quelques jours)	Cela n'est pas sans rappeler les phases maniaques du mélancolique. Selon Freud, toujours dans <i>Deuil et mélancolie</i> , ces dernières surviennent fréquemment et abruptement, épisodiquement, violemment.
(7) sentiments chroniques de vide	« Dans le deuil le monde est devenu pauvre et vide, dans la mélancolie c'est le moi lui-même. » (p. 152)
(9) survenue transitoire dans des situations de stress d'une idéation persécutrice ou de symptômes dissociatifs sévères	On lie ce critère à « l'attente délirante du châtement » dont il est question chez Freud à la page 149 et dans le passage cité à la page 13 du présent essai.

On voit bien que la frontière entre la mélancolie et le trouble de personnalité borderline, bien que les deux pathologies soient distinctes et totalement éloignées si l'on considère d'autres caractéristiques qui leur sont propres, n'est pas étanche. Ces deux sujets hyperconnotés, le mélancolique et le borderline, peuvent être rapprochés à plusieurs niveaux.

C'est à ce type mélancolico-borderline que correspond le personnage principal du roman *Borderline*. Sissi, bien qu'elle soit lucide et tout à fait consciente de son trouble, n'évolue pas ; elle est prisonnière d'une folie qui n'est pas la sienne. Elle, l'abandonnée par sa mère épouvantablement folle, est toujours épinglée, écorchée, psychiquement martyrisée par « [sa] mère [qui] vient de [la] crucifier. [Sa mère qui] vient de [la] crucifier là où on accroche les manteaux. Là où personne ne pourra [la] voir. » (B., p. 71)

Ici, c'est toujours l'encore ; la crucifixion<sup>29</sup> se vit quotidiennement, dans la souffrance,

<sup>29</sup> On note qu'ici, la crucifixion doit être lue comme un élément fort représentatif de l'imaginaire québécois ; il s'agit d'un lieu commun constamment réinvesti dans les sphères culturelle et religieuse. Ce type de représentation iconographique du châtement renvoie à la connotation chrétienne de la souffrance absolue.

sans jamais amener la mort. Tous les jours et les lendemains se ressemblent. La narratrice ne peut pas s'échapper ; elle vient toujours juste de se faire crucifier par un Pilate qui ne s'en rend pas compte (ou s'en lave les mains). Le présent de Sissi est l'hier, l'hier seul, celui dont elle ne se rappelle pas réellement mais depuis lequel elle est en deuil. Elle dit : « Depuis que j'ai cinq ans, je m'habille des pieds à la tête en noir, comme si j'étais en deuil. En fait, je le suis, en deuil, et je l'étais même avant que ma grand-mère meure. D'ailleurs, j'étais en deuil avant même de naître<sup>30</sup>, car je n'avais déjà plus de famille. Plus rien. » (B., p. 144) Le fait que la narratrice soit endeuillée depuis sa naissance marque davantage l'absence de deuil, d'un travail du deuil dans le sens freudien du terme, où ce dernier représente une étape, une phase ou un stade, qu'il faut nécessairement traverser afin de retrouver la paix suite à une perte. Bien que Sissi se dise en deuil depuis sa naissance, bien qu'elle emploie ce mot, deuil, tout porte à croire qu'elle se situe plutôt du côté de la mélancolie, de cet état où l'on s'enlise. Le temps, pour Sissi, est particulièrement long et cyclique.

Il faut dire que chez moi le temps semble s'agglutiner dans le salon et les heures forment un épais brouillard autour de chaque corps. C'est lourd. Je me lève et puis j'ai déjà envie de me rendormir. J'ai beau avoir cinq ans, mais je m'en aperçois, que tout est au ralenti, je ne suis pas con, je ne suis pas stupide. [...] Chez moi, la vie n'est pas un long fleuve tranquille, mais un lac artificiel rempli de BPC. Stagnant, le lac. (B., p. 118-119)

Ce type de conception du temps, stagnant, où tout fonctionne au ralenti, n'est pas sans rappeler les mots, encore une fois, de Julia Kristeva dans *Soleil noir. Dépression et mélancolie* :

---

Le topos est évidemment lié à la mise à mort des martyres.

<sup>30</sup> Ici, on se rapproche d'une idée proposée par Julia Kristeva dans *Soleil noir*. Selon elle, « il n'est d'imagination qui ne soit, ouvertement ou secrètement, mélancolique » (*op. cit.*, p. 15) puisque l'enfant, en étant séparé de sa mère lors de sa naissance, devient, avant même de pouvoir l'exprimer par le langage, un mélancolique en quête de l'amour et du réconfort maternels perdus.

Le temps dans lequel nous vivons étant le temps de notre discours, la parole étrangère, ralentie ou dissipée du mélancolique le conduit à vivre dans une temporalité décentrée. Elle ne s'écoule pas, le vecteur avant/après ne la gouverne pas, ne la dirige pas d'un passé vers un but. Massif, pesant, sans doute traumatique parce que chargé de trop de peine ou de trop de joie, *un moment* bouche l'horizon de la temporalité dépressive, ou plutôt lui enlève tout horizon, toute perspective. Fixé au passé, régressant au paradis ou à l'enfer d'une expérience indépassable, le mélancolique est une mémoire étrange : tout est révolu, semble-t-il dire, mais je suis fidèle à ce révolu, j'y suis cloué, il n'y a pas de révolution possible, pas d'avenir... Un passé hypertrophié, hyperbolique, occupe toutes les dimensions de la continuité psychique<sup>31</sup>.

Sissi, en effet, clouée, crucifiée par sa mère ou par sa folie, est prise dans un (le) moment (mais lequel précisément ?), où elle a commencé à se vêtir physiquement et psychiquement de noir. Étant dans l'impossibilité de faire un deuil, dans le sens où, en quelque sorte, elle est une endeuillée sans objet, Sissi est mélancolique ; elle vit le présent au passé, comme Léa, l'héroïne de *La Lune dans un HLM*, barricadée dans la mort, la bile noire sur les talons et dans le cœur, dans le sang, qui dit qu'elle « [a] grandi avec la crainte d'être morte avant même de faire [sa] vie. » (LH., p. 116) En lien avec la définition du temps mélancolique proposée par Julia Kristeva, ajoutons un passage de *Mélancolie Ink* de Christian Saint-Germain ; leur juxtaposition permet de parler d'une rhétorique de la mélancolie dans le roman *Borderline* de Marie-Sissi Labrèche.

La mélancolie est le plus souvent entendue dans le registre de la plainte, de la très grande faute. Il y va davantage d'une saisie extralucide du temps compris hors succession, « hors temps », dans l'intégralité d'un même moment, de la coïncidence de la recollection et de la désintégration de ce qui s'y tient. Le présent n'est jamais aussi vivant que mort dans l'après-coup de sa déformation ; un présent qui télescope le début et la fin, écarquillé dans sa forme adorable, ses trois extases en une : survenue trinitaire, splendeur de la vérité mélancolique dans la dérision aussi de son démembrement. L'or du temps extrait du plomb de la retombée, de sa dévolution successorale dans la prédestination et la contingence<sup>32</sup>.

Dès les premières lignes du roman, Sissi dit qu'« [à] quatre ans, [elle n'avait] pas droit au croque-mitaine ou au Bonhomme Sept-Heures, mais au serial killer. Oui, vraiment... toutes sortes de niaiseries qui [lui ont] fucké l'esprit et qui ont fait en sorte [qu'elle se]

<sup>31</sup> *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, op. cit., p. 70-71.

<sup>32</sup> SAINT-GERMAIN, Christian, *Mélancolie Ink*, Montréal, Bayard, coll. « Les Inclassables », 2007, p. 23.

sente nulle à chier. C'est pour ça que maintenant [elle a] peur de tout [...] » (B., p. 11)

Hier : maintenant ; c'est la ritournelle qui, dès le prologue, oriente, détermine et agit comme un leitmotiv dans la suite du récit. Les traumatismes sont constamment actualisés, revécus. Ils contaminent le présent, littéralement vécus tels qu'ils l'ont été jadis. On pourrait parler d'un télescopage temporel, où le présent est multitemporel, kaléidoscopique, parce que rien n'est mort. Traversé par l'impossible deuil dont la narratrice porte la marque, le texte est travaillé par un type bien particulier de spectralité qui lui donne une tonalité nostalgique. Rhétorique de la mélancolie ? Pourquoi pas. Rhétorique du ressassement de l'impossible deuil ? Tout à fait. En exergue au chapitre six de *Borderline*, Marie-Sissi Labrèche choisit de placer une citation de *L'Amant* de Marguerite Duras qui résume très bien son propre rapport avec sa mère pendant son enfance : « Je lui dis que dans mon enfance le malheur de ma mère a occupé le lieu du rêve. Que le rêve c'était ma mère et jamais les arbres de Noël, toujours elle seulement. » (B., p. 87) Et c'est toujours le cas. Que ce soit dans *Borderline*, *La Brèche* ou *La Lune dans un HLM*, il est impossible de creuser un fossé entre le passé et le présent. La mémoire est saignante, dégoulinante de folie, stockée « comme une disquette trop remplie<sup>33</sup>. » La rhétorique de la mélancolie se lit par un certain type de lamentation que l'on pourrait rapprocher de la litanie. Labrèche ressasse. Insiste. Répète. Répète pour mieux insister sur certaines plaies qui sont là depuis longtemps et d'où s'écoule toujours le fiel. Il s'agit d'une écriture de l'abcès qui, faute de deuil, ne peut aboutir à une cicatrisation mémorielle<sup>34</sup>. Le processus n'est pas loin de la prière ou de l'exorcisme.

Dans *Le Livre à venir*, parlant du Jean Santeuil de Proust, Maurice Blanchot définit un

<sup>33</sup> LABRÈCHE, Marie-Sissi, *La Brèche*, Montréal, Boréal, 2002, p. 149. Désormais, les références à ce roman seront indiquées entre parenthèses dans le texte par l'abréviation LB. suivie du numéro de page.

rapport au temps pouvant être mis en relation avec l'utilisation – et les fonctions – du souvenir chez Labrèche :

Jean Santeuil s'interroge sur ce bonheur nouveau. Il n'y voit pas le simple plaisir d'un souvenir spontané, car il ne s'agit pas d'un souvenir, mais de « la transmutation du souvenir en une réalité directement sentie. » Il en conclut qu'il se trouve là devant quelque chose de très important, une communication qui n'est pas celle du présent, ni du passé, mais le jaillissement de l'imagination dont le champ s'établit entre l'un et l'autre<sup>35</sup> [...]

Néanmoins, concernant *Borderline*, une nuance s'impose ; ici, parler de souvenir n'est pas totalement juste : le passé n'est pas passé ; ici, la mémoire du présent est contaminée par la mémoire du passé. Les images liées aux traumatismes, vécus lors de l'enfance – passé relatif, allant plutôt vers l'imparfait –, ne sont pas figées dans la mémoire. Ce ne sont pas des photographies. L'axe temporel est un tourbillon, le véhicule mimant l'instabilité borderline. Le temps, c'est le temps de la folie : celui d'une machine étourdissante et partiellement détraquée, désarticulée. Dès l'incipit du roman, Sissi dit qu'elle est « infectée et [qu'elle est] pognée à traîner [sa] mère dans [ses] cellules pour des siècles et des siècles. » (B., p. 21) Ce mal, sa mère folle, qui l'affecte et lui colle à la peau, qui la hante et la hantera *ad vitam aeternam*, donne forme au texte ; il occasionne la douleur à la base de la mélancolie qui fait parler le texte, qui le fait pleurer, saigner, avancer un peu pour mieux reculer, convulser, scléroser, stagner. La folie de la mère, c'est la forme affectée du texte écrit. Comme si Sissi, ayant perdu sa langue, était une marionnette actionnée par sa mère-ventriloque.

---

<sup>34</sup> Bien qu'on ait plutôt l'impression d'un refus de la résilience dans *Borderline*, on note que le processus est fortement mis de l'avant dans *La Brèche* et qu'il aboutit dans *La Lune dans un HLM*.

<sup>35</sup> BLANCHOT, Maurice, *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1971, p. 31.

En plus des analogies présentées précédemment entre la mélancolie freudienne et l'article consacré au trouble de personnalité borderline dans le *DSM-IV*, la question du suicide, bien que Freud ne fasse que l'effleurer, peut également être considérée comme un point de rapprochement entre les deux pathologies. Même sans les explications de Freud, le suicide et la mélancolie restent deux idées extrêmement liées. Le suicide mélancolique n'est-il pas un lieu commun fortement représenté et médiatisé dans la sphère culturelle<sup>36</sup> ? Sans vouloir généraliser, on pourrait même considérer ou tenter de comprendre le suicide comme un acte proprement mélancolique. C'est une évidence : la « répétition de comportements, de gestes ou de menaces suicidaires, ou d'automutilations<sup>37</sup> », cinquième critère décrivant le trouble de personnalité borderline, n'est pas loin de « la défaite de la pulsion [de vie]<sup>38</sup> » propre au mélancolique selon Freud. Sissi, elle, de son côté, ne se pose pas de questions... En se souvenant de sa mère et de ses multiples tentatives de suicide, en prédisant, encore une fois, la reproduction inévitable du passé, elle se fait tragédienne et se proclame fatalement suicidaire : « Je dois être suicidaire comme ma mère dans trois ans. Ça doit être dans mes gènes, d'être suicidaire. Dans mes gènes remplis d'hérédité malade. Même à l'intérieur de moi, je n'ai plus de place pour respirer. » (B., p. 61) Et que dire de la finale du roman sur le pont Jacques-Cartier :

---

<sup>36</sup> Pour ne citer que quelques exemples de suicidés mélancoliques, qu'ils soient réels ou fictifs : Emma Bovary, Virginia Woolf, Gérard de Nerval, les amoureux Roméo et Juliette, Kurt Cobain, Kurt Cobain tel qu'il est présenté par Gus Van Sant dans le film *Last Days*, Dalida...

<sup>37</sup> *DSM-IV – Cas cliniques. Un guide clinique du diagnostic différentiel, op. cit.*, p. 272.

<sup>38</sup> « Deuil et mélancolie », *op cit.*, p. 152.

Peut-être qu'en me jetant dans l'eau du fleuve j'atteindrai les étoiles, et ma grand-mère pourra me voir. Le choc de mon corps en chute libre sur l'eau sera dur. Mais ce n'est pas grave, car plus j'ai mal, plus j'ai l'impression d'être près des étoiles. Allez, c'est le moment. Je dois faire vite. Des automobilistes commencent à s'arrêter pour voir ce qui se passe. Allez, un élan dans les airs et je toucherai les étoiles. Un élan dans les airs et je rejoindrai ma grand-mère. (B., p. 154)

Mais ce n'est pas terminé. Pas réellement. Dans *La Brèche*, Émilie-Kiki reprend la tentative de suicide de Sissi : « Encore une fois, j'essaie de toucher les étoiles, encore une fois je vais me jeter en bas de mon balcon, en bas de mon onzième. » (LB., p. 60) Le suicide est une comptine, une chanson mélancolique aux teintes enfantines, qui accompagne les deux héroïnes (qui se complètent parfaitement et se répondent) dans leur vie de combat inlassable entre la chute et la montée. L'autodestruction, qui est, somme toute, une obsession maniaque chez les borderlines, renvoie ici à un mode de purification, à une élévation quasi christique vers les cieux étincelants et brillants. En tentant de se noyer, Sissi veut se nettoyer de son passé et retrouver sa grand-mère qui n'est toujours pas morte pour elle. Sissi est une Ophélie. Dans l'engloutissement, elle pourra commencer ses deuils. En devenant Ophélie, en continuant de pleurer sous l'eau, dans la mort, elle sera en mesure de pleurer enfin la bonne chose : ses morts. Et qu'est Ophélie (celle de Shakespeare) sinon la figure mélancolique par excellence, la suicidée qui s'est noyée suite à un chagrin d'amour ?

### *Histoires de ventre d'une séquestrée menteuse se changeant en kitsch*

Dans les chapitres consacrés à l'enfance (quatre sur neuf), Sissi ne peut rien dire par elle-même. Elle est « coincée dans [son] ventre » (B., p. 61), attend qu'on lui « lance [des] phrases qui grossissent [sa] couronne invisible de petite princesse Sissi » (B., p. 59),

et préfère s'inventer un monde en regardant *Les Tannants* à la télé. Elle est minuscule, effacée, parce que les autres, sa mère et sa grand-mère, prennent toute la place. La petite, elle, ne fait qu'assister au spectacle ; elle est incapable d'agir :

J'ai beaucoup de misère à me concentrer. Il y a comme une boule dans ma gorge, une boule qui est en train de devenir une pastèque tellement elle grossit. Je ne sais pas si j'ai envie de pleurer ou de vomir. Tout est confus. D'ailleurs, je nage dans l'irréel. Quand je cesse de regarder la télé pour regarder dans les pièces de la maison, tout se met à bouger, comme si je voyais la vie à travers un kaléidoscope. Alors, je préfère fixer la télé, en attendant. En attendant quoi ? Je ne sais pas. (B., p. 29-30)

Sissi est prisonnière de « cette bulle de folie. Cette maudite bulle étouffante. Cette maudite bulle tuante, remplie de liquide hyper toxique. Cette crise de bulle toxique d'une famille nucléaire sur le point d'exploser. » (B., p. 65) Elle s'étouffe, constamment, depuis sa naissance, impuissante, bouche-bée, à cause de la boule-pastèque coincée dans sa gorge et qui la coince dans son propre ventre. Ici, pour parler du trouble de la narratrice, pour essayer de le cerner, on peut citer France Théoret dans « La Turbulence intérieure » :

Ce que j'appelle la turbulence intérieure, c'est un envahissement psychique par des contraintes extérieures réelles et/ou imaginaires intériorisées par le moi qui devient incapable d'agir. La turbulence agit en masquant, en voilant le réel pendant des heures et des jours qui n'en finissent plus. Ça parle constamment en soi, à tout moment et lorsqu'on s'y attend le moins. Beaucoup plus que d'un monologue intérieur, il faudrait parler d'un dialogue où se produit le malaise. La voix est puissante, répétitive, sans qu'on puisse repérer le phénomène de la répétition, elle est envahissante. [...] Ce n'est pas un choix conscient, c'est une réalité envahissante par ce qui a lieu et parce qu'il s'agit d'une rumeur quotidienne<sup>39</sup>.

À la lecture du roman *Borderline*, on a l'impression que Sissi se réfugie en elle-même, dans son ventre comme elle le dit, afin de redevenir, potentiellement, un être parlant par elle-même. C'est comme si elle voulait, d'une certaine façon, faire parler ou parler de sa

---

<sup>39</sup> THÉORET, France, « La Turbulence intérieure », dans *Entre raison et déraison*, Montréal, Les Herbes Rouges, coll. « Essais », 1987, p. 49-50. Notons que la portée féministe du texte de France Théoret ne sera pas considérée dans notre propos. Ici, la turbulence intérieure sera étudiée sans référence aucune au genre sexuel.

turbulence intérieure. Tant que Sissi est là, avec les deux femmes qui lui pourrissent le langage et l'existence, elle ne peut s'exprimer que dans leur langue ; c'est un être polymorphe-polyphonique<sup>40</sup> sans ancrage identitaire.

On ne peut parler du discours de Sissi sans noter que les discours d'autrui, ceux de la mère folle et de la grand-mère paranoïaque, y participent fortement, le colorent, le contaminent. En prenant la parole, la protagoniste est nécessairement une malade à enfermer comme sa mère, doublée d'une maniaque également à enfermer, comme ceux qui peuplent les histoires de peurs de sa mémé. Elle se confie d'ailleurs à son amie Saffie : « Veux-tu savoir de quoi elles ont l'air, les histoires que je me raconte ? Ce sont des tragédies qui virent au vinaigre, et tout se termine comme dans un film d'horreur. Et dans mes histoires, je suis toujours celle qui finit la plus amochée. » (B., p. 104) Sissi, en tant que borderline chez qui l'identité a été construite par différentes couches identitaires d'emprunt depuis l'enfance, parle comme ses modèles. Et lorsque son être veut déborder, franchir ses limites et lui déchirer le ventre – se libérer autrement dit –, elle se change en personnage kitsch. Elle ferme les yeux, baise ou rêve afin de devenir, momentanément hors d'elle, une princesse ou une *real doll* pouvant s'exprimer à l'extérieur des discours programmatiques et destructeurs de ses deux tortionnaires. Ces deux types de personnalité, la princesse et la *real doll*, bien qu'ils soient artificiels, se cristallisent épisodiquement, parfois ensemble, lorsque Sissi a besoin d'être là. Pour Sissi, qui se dit « fille de cirque sur un fil d'argent, sans filet, sur le bord de tomber [parce que les] limites sont trop floues » (B., p. 85), se changer en personnage kitsch représente une bouée de sauvetage. En devenant la « Belle Cendrillon de Disney qui se fait chier par sa famille,

---

<sup>40</sup> On reviendra à l'idée de polyphonie un peu plus loin.

mais qui un jour va faire un come-back démentiel » (B., p. 129) ou une *real doll*, en « [se laissant] choisir comme une poupée » (B., p. 47), Sissi est certes dans le rêve ou elle devient un produit de consommation tout à fait kitsch, mais elle parle pour elle, envers et contre tous, même envers et contre la fausse langue maternelle dont elle a hérité contre son gré. Ce type de transformation renvoie à une négation de l'authentique pouvant s'accorder parfaitement avec les mots d'Abraham A. Moles dans *Le Kitsch, l'art du bonheur* : « Le phénomène Kitsch est basé sur une civilisation consommatrice qui *produit pour consommer et crée pour produire*, dans un cycle culturel où la notion fondamentale est celle d'*accélération*<sup>41</sup>. » En se protégeant contre la folie, en empruntant le masque de la *real doll*, Sissi devient un maillon de la chaîne industrielle de la culture de l'*hyper-tout* et de l'excès ; elle devient reproductible et fausse, un trou vide, produit afin d'être consommé rapidement et anonymement, mais c'est ce qu'elle veut. Pour elle, être disponible en tant qu'objet sexuel pour les amateurs de l'artifice est une façon d'être aimée malgré son caractère ébréché et terriblement altéré. Pour Sissi, être un personnage kitsch renvoie à un certain bonheur ; c'est de l'amour.

Dans *L'Insoutenable légèreté de l'être*, Milan Kundera, disciple de Broch, aborde le kitsch en tant qu'expérience existentielle. Selon lui, « le kitsch, par essence, est la négation absolue de la merde ; au sens littéral comme au sens figuré : le kitsch exclut de son champ de vision tout ce que l'existence humaine a d'essentiellement inacceptable<sup>42</sup>. » Cette idée, où le sujet se protège contre le marasme existentiel en se kitschéisant – ou en

---

<sup>41</sup> MOLES, Abraham A., *Le Kitsch, l'art du bonheur*, Paris, Maison Mame, 1971, p. 14.

<sup>42</sup> KUNDERA, Milan, *L'Insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003 [1989], p. 356.

se créant un monde parallèle, brillant, artificiel – peut évidemment s’appliquer à ce qui a été dit ci-haut à propos du roman *Borderline*. Ici, le kitsch pourrait fonctionner comme un rempart contre la mélancolie inhérente à la turbulence intérieure et intimement liée à l’idée du deuil impossible qui affectent Sissi. Autrement dit, le kitsch pourrait agir comme un rideau sur le réel trop lourd à assumer ; se changer en kitsch, en personnage de conte ou en poupée que l’on consomme rapidement, artificiellement et insensiblement pour mieux la jeter, pourrait représenter un point de fuite, une certaine arme, contre l’aliénation mélancolico-borderline, contre la menace d’engloutissement, le vide et les idées suicidaires qui collent à l’âme de la fildefériste pour qui « [la] lumière ouverte, la chambre est moche à en pleurer. La lumière fermée, la chambre est magique comme le monde merveilleux de Disney. » (B., p. 81)

Insistons. En plus d’être un point de fuite, un type de kitschéisation qui passe par une auto-fétichisation corporelle, l’hypersexualité de Sissi constitue un mode d’expression. Lors de l’épisode crucial de la mort de la grand-mère, la narratrice expose une dialectique entre l’Être et le vagin qui est fort intéressante pour notre propos. Pour elle, ouvrir les jambes est une prise de parole ; il s’agit d’une façon d’ouvrir les lèvres – et le jeu de mots est loin d’être mal choisi – afin de prendre la place qui lui revient. Pour être.

Qu’est-ce que je vais devenir ? Ma grand-mère était perpétuellement dans ma tête, elle était ma voix intérieure, avec ses yeux qui me regardaient tout le temps. Ça fait tellement longtemps que je suis unie à elle que j’ai désappris à penser, c’est pour cela que les pensées sont des toupies dans ma tête ; que j’ai désappris à aimer, c’est pour cela que l’amour s’enfuit entre mes jambes, entre mes cuisses ; que j’ai désappris à être. Être. Qu’est-ce que je vais devenir ? [...] Ça fait des siècles que j’ai perdu ma légèreté, je suis habitée par des kilolitres de tristesse qui coulent aussi entre mes jambes. Je m’enfuis par mon vagin. C’est pour cela que je suis excitée à rien. (B., p. 143)

Alors, voilà : le vagin de Sissi est sa sortie de secours ; c'est une brèche ouverte sur le monde lui permettant de sortir de son ventre dans lequel elle est emprisonnée depuis son enfance. C'est sa bouche pour crier. Son moteur. Son organe reproducteur de parole de rechange. Son conduit lacrymal. Un tunnel qu'il est possible d'emprunter si la turbulence intérieure – les voix intérieures qui la hantent – se font trop dévastatrices et *crucifiantes*. « Moi, c'est quand je baise que j'ai l'impression d'être nécessaire » (B., p. 103), dit-elle ; et en étant nécessaire, bien sûr, elle est. Elle est moins en train de disparaître. Dès la fin du prologue, Sissi est claire. Consciente de ses problèmes de limites, elle parle de ses multiples relations sexuelles – de son corps offert à tous, disponible – qui lui permettent d'exister en contournant sa peur du rejet.

Mais par-dessus tout, ce dont j'ai le plus peur, c'est de ne pas être aimée. Alors, j'ouvre mes jambes afin de voir le ciel ou mon petit bout de paradis. J'ouvre les jambes pour oublier qui je suis, j'ouvre les jambes de manière à briller comme une petite étoile. Je m'aime si peu, alors que m'importe d'ouvrir les jambes pour tous ceux qui semblent m'aimer un peu. (B., p. 12)

Toujours selon Kundera, « le besoin du kitsch de l'homme kitsch (Kitschmensch) : c'est le besoin de se regarder dans le miroir du mensonge embellissant et de s'y reconnaître avec une satisfaction émue<sup>43</sup>. » À plusieurs reprises, lorsqu'il est question de ses conquêtes, Sissi se dit menteuse ; elle feint ; elle se compare même à « un charlatan dans un carnaval, un charlatan dans une mascarade, un charlatan qui se prend pour Cendrillon et qui pense faire vivre des nuits magiques avec la baguette des autres. » (B., p. 27) Sissi ne nie rien. Elle connaît l'artificialité de sa transformation en kitsch. Ce sont les autres qui ne voient pas son vrai visage affecté ; ils croient en cette illusion typiquement kitsch du bonheur avec leur belle princesse blonde :

---

<sup>43</sup> KUNDERA, Milan, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, p. 164.

Alors, comme Éric m'a regardée avec des yeux de merlan frit, j'ai décidé que, pour un soir, j'allais être sa Cendrillon. Ma plus belle robe sur le dos, j'ai joué les fées. Pour une nuit, il allait avoir la vie magique. J'étais investie d'un pouvoir disneyen qui transformerait une grenouille en prince charmant. Ma plus belle robe sur le dos, assise au centre de la chambre sur une vieille chaise en bois, j'ai enlevé mon slip et écarté les jambes, comme Sharon Stone dans *Basic Instinct*. Ça faisait tellement longtemps que j'avais envie de l'essayer ! Eh bien ! ça n'a pas raté. Éric a fait comme le petit gros dans le film. (B., p. 16-17)

Le jeu fonctionne. Éric croit en une Sissi amoureuse. Pour lui, faire l'amour avec elle est un accomplissement puisque « ça fait tellement d'années qu'il court après [elle] ». (B., p. 16) Ici, la formule de Kundera s'applique merveilleusement bien : les piégés, les baisés par la fausse Cendrillon, qu'ils s'appellent Éric ou Antoine ou Saffie, se reconnaissent dans le « miroir du mensonge embellissant » où se reflète la *real doll*, la princesse kitsch, Sissi. Ils sont comme « cet autre gars qui voulait [l'épouser], [lui] faire des enfants, [lui] acheter un bungalow, une piscine creusée, deux tondeuses à gazon, quatre dobermans et cent vibrateurs » (B., p. 75) ; ils s'inventent de beaux contes de fées. Mentir – être une autre – est un mode de vie pour la narratrice. Il s'agit d'une façon de se protéger de l'abandon : la peur typique des borderlines. Comme le dit Eva Le Grand :

Finalment donc la « beauté »... celle du kitsch, bien sûr, kitsch déguisé en déesse de beauté ou, comme le voulait Broch, la beauté déguisée en « déesse kitsch », recèle toujours sa part de mensonge. D'ailleurs, qu'on l'appelle masque de beauté (Kundera), mensonge esthétique (Eco), esthétique de l'autotromperie (Calinescu) ou esthétique de simulation (Baudrillard), on entend toujours l'écho d'une illusion qui nous dit que toute beauté-kitsch « est parasitique de son référent<sup>44</sup> »<sup>45</sup>.

C'est d'ailleurs pour fuir son milieu, son univers pollué, lourd et plein de coquerelles, que Sissi se fait princesse. Pour parasiter son référent. Pour qu'un « prince charmant vienne [la] retirer de [son] royaume tragique. » (B., p. 149)

<sup>44</sup> Tomas Kulka, « Kitsch », *The British Journal of Aesthetics*, vol. XXVIII, no. 1, 1988. La référence est donnée en note de bas de page dans le passage cité.

<sup>45</sup> LE GRAND, Eva, « Séductions du kitsch : roman, art et culture », dans *Séductions du kitsch. Roman, art et culture*, Montréal, XYZ, coll. « Documents », 1996, p. 25.

À ce stade de la réflexion, on pourrait se demander, néanmoins, si le mensonge constitue, comme on l'a évoqué précédemment, une prise de parole ; plus particulièrement, est-il possible de considérer les masques de Sissi comme les éléments d'un discours plein, personnel et véritable ? Mentir, serait-ce plutôt une façon de contourner l'indicible, la turbulence intérieure, qui gruge Sissi ? Les paroles prononcées lorsque la narratrice est princesse ou *real doll* – ou les deux à la fois – pourraient-elles être analysées, comprises, de la même façon que les discours parasites de la mère et de la grand-mère ? Peut-être, en effet, devrait-on considérer les mensonges comme des actes manqués, comme des échecs de Sissi dans son processus de réappropriation de la parole. Ces deux voix, celles de la princesse et de la *real doll*, pourraient, d'une certaine façon, avec la paranoïa et la folie, entrer dans la polyphonie qui déstabilise la voix de Sissi. On le voit bien dans le passage cité ci-haut : lors de la mort de la grand-mère, une partie de la narratrice s'écroule ; elle perd une de ses voix intérieures. On note, dans les termes de Mikhaïl Bakhtine, que le discours de la narratrice pourrait être polyphonique, dans la mesure où s'y exprime une pluralité de voix. Pour Bakhtine, il est impossible de parler de polyphonie sans aborder l'idée du dialogisme : « L'orientation dialogique du discours est, naturellement, un phénomène propre à tout discours. C'est la fixation naturelle de toute parole vivante. Sur toutes ses voies vers l'objet, dans toutes les directions, le discours en rencontre un autre, « étranger », et ne peut éviter une action vive et intense avec lui<sup>46</sup>. » Dans « Une poétique ruinée », préface à *La Poétique de Dostoïevski* de Bakhtine, Julia Kristeva affirme que « Bakhtine étudiera le « mot », c'est-à-dire le discours [...] comme

---

<sup>46</sup> BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 2001, p. 102.

un terrain où se confrontent des instances discursives, des « je-s » parlant<sup>47</sup> », idée que l'on veut mettre de l'avant avec le « je-s » de Sissi. Sans l'ombre d'un doute, pour la narratrice « je-s » est des autres. Ici, le terme polyphonie s'impose car aucune des autres voix, aucune des voix parasites, ne vient réguler le discours. Les voix s'entrelacent et s'entremêlent ; elles se contaminent mutuellement. Le discours est instable. Inquiet. Inégal. À l'image de la borderline qui essaie de le tenir, de l'articuler, mais qui n'arrive jamais à le contrôler. Qu'elle mente ou qu'elle cite, répète, ou imite ses modèles, les mots de Sissi sont comme ses sentiments, surtout ceux qui lui ont été greffés dans le crâne et sur la langue ; ils débordent. Il est impossible de parler d'une stabilité discursive dans le roman *Borderline*. Rien ne peut être lisse, total, intact, plein. De nouveau, France Théoret :

Ce serait une erreur de penser qu'il y a là matière à écriture, puisque précisément la turbulence échoue dans son devenir matériel. Ce mouvement intérieur exigerait une transcription exacte de ce qui a lieu, mais les mots n'y sont pas, les mots ne correspondent pas. Il faut consentir à un certain deuil, celui de la totalité, pour que la pratique esthétique devienne possible. Ce deuil n'est pas facile, précisément parce qu'il s'agirait d'un deuil de langage. D'où viendraient les mots pour écrire, si ce n'est de soi et des autres ? D'où viendraient les mots, si ce n'est de l'appréhension de soi et du monde ? [...] Dans la turbulence intérieure, il y a la quête d'une autre rationalité, celle qui veut que le langage supporte un certain poids de réel<sup>48</sup>.

On le répète : Sissi est incapable de faire des deuils. Elle est mélancolique. Et cette parole séquestrée en elle, enfouie, intraduisible, stockée on ne sait où, dont elle ne peut se rappeler puisqu'elle est inconnue, ne peut pas remonter à la surface. Pour la narratrice, la totalité est une donnée innommable, impraticable et invivable. Aucune parole pleine et personnelle donc. Pas de globalité. Pas de vérité. En être stratifié, Sissi ne peut s'exprimer autrement que dans le fragment. Fille morcelée, en lambeaux, elle récolte et

<sup>47</sup> KRISTEVA, Julia, « Une poétique ruinée », dans Mikhaïl BAKHTINE, *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, coll. « Points-Essais », 1998 [1970], p. 14.

<sup>48</sup> « La turbulence intérieure », *op. cit.*, p. 52-53.

distribue ce qu'on a semé pour elle : des miettes ; des miettes d'amour et de discours, des pièces détachées, des petites miettes de rien du tout. Dans sa turbulence intérieure, il y a une quête, certainement, comme le suggère Théoret : la quête d'un langage lui permettant, enfin, de parler sa propre langue : la quête d'un deuil passant d'abord par une certaine désinformation, par un grand nettoyage affectif et discursif. Si chez France Théoret il est question d'un deuil du langage filtré dans et par le patriarcat, chez Sissi, on pourrait parler du deuil d'un polylinguisme englobant.

*Un concept, des symptômes : de la crypte au complexe de la mère morte*

Fille submergée par sa turbulence intérieure et constamment à la recherche d'une façon appropriée afin « de [se] sortir [d'elle] » (B., p. 45), tout porte à croire que Sissi, endeuillée sans objet véritablement connu, incapable de dire quand ni pourquoi ni comment la boule d'angoisse avec laquelle elle est coincée « pour toujours, jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce que mort s'ensuive » (B., p. 77) a commencé à lui faire mal, est encryptée comme tout mélancolique. Bien qu'elle veuille toujours pleurer, Sissi n'y arrive pas. Un matin typique, comme les autres, elle se confie : « On aurait dit que ma mère et ma grand-mère contenaient toute la peine du monde, ce matin. On aurait dit qu'elles étaient cachées dans une cave, dans un pays en temps de guerre, durant un bombardement, ce matin. » (B., p. 64) Les larmes, comme les mots, appartiennent aux autres ; rien ne peut sortir de la narratrice puisqu'il ne reste plus rien à dire ou à pleurer.

Le concept de crypte, bien présenté par Nicolas Abraham et Maria Torok dans *L'Écorce et le noyau*, peut nous être utile pour décrire le caractère irreprésentable de ce que ressent

Sissi :

Tous les mots qui n'auront pu être dits, toutes les scènes qui n'auront pu être remémorées, toutes les larmes qui n'auront pu être versées, seront avalés, en même temps que le traumatisme, cause de la perte. Avalés et *mis en conserve*. Le deuil indicible installe à l'intérieur du sujet un *caveau secret*. Dans la crypte repose, vivant, reconstitué à partir de souvenirs de mots, d'images et d'affects, le corrélat objectal de la perte, en tant que personne complète, avec sa propre topique, ainsi que les moments traumatiques – effectifs ou supposés – qui avaient rendu l'introjection impraticable<sup>49</sup>.

Quelque chose, la Chose dirait Kristeva, est mise en conserve dans le ventre de Sissi, en elle, mais elle ignore ce que c'est ; elle ne peut évidemment pas le verbaliser puisque, comme tout sujet cryptophore mélancolique, ses plaintes « traduisent un fantasme : la souffrance, imaginaire, de l'objet endocryptique, fantasme qui ne fait que masquer la vraie souffrance, inavouée celle-là, d'une plaie, que le sujet ne sait comment cicatriser<sup>50</sup>. » Ce qu'on sait, ce qui est écrit dans le texte, c'est qu'effectivement, Sissi tente de garder une vision somme toute positive, intacte, de certains objets, qu'ils soient des êtres ou des spectres mémoriels. Tout ce que l'on peut dire, sans tenter de psychanalyser Sissi et sans entrer dans la psychobiographie de l'auteure malgré la portée autofictionnelle du texte, c'est que l'être de papier, tel qu'il est lu, pourrait effectivement être encrypté. Il en a du moins l'apparence puisqu'il agit d'une façon similaire au cryptophore présenté par Abraham et Torok. Mélancolique, Sissi a la crypte ébranlée. Son trésor risque une profanation. Toujours dans *L'Écorce et le noyau*, on lit au sujet du mélancolique :

---

<sup>49</sup> ABRAHAM, Nicolas et Maria TOROK, *L'Écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2001, p. 266.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 299.

Son idylle inavouable mais pure de toute agression a cessé, non par infidélité, mais sous la contrainte ; c'est pourquoi il en a soigneusement mis en conserve le souvenir comme son bien le plus précieux et cela au prix de lui bâtir une crypte avec les pierres de la haine et de l'agression. D'ailleurs tant que la crypte tient, il n'y a pas de mélancolie. Elle se déclare au moment où les parois viennent à s'ébranler, souvent par suite de la disparition de quelque objet accessoire qui lui servait d'étai. Alors devant la menace que la crypte ne s'écroule, le moi tout entier devient crypte, dissimulant sous ses propres traits l'objet de l'amour occulte. Devant l'imminence de perdre son soutien interne, le noyau de son être, le moi va fusionner avec l'objet inclus qu'il imaginera esseulé de lui et va commencer au grand jour un « deuil » interminable. Il va colporter sa tristesse, sa plaie béante, sa culpabilité universelle – sans d'ailleurs jamais dénoncer l'indicible (et qui vaut bien un univers)<sup>51</sup>.

Loin de nous l'idée de vouloir trouver l'objet endocryptique de la narratrice. Néanmoins, ici, on veut montrer que Sissi fait, sans doute inconsciemment, ce que les psychanalystes associent aux pratiques identificatoires du sujet cryptophore ; elle devient la mère de sa mère. Ce processus est visible dans *Borderline* lorsque, par exemple, la narratrice se souvient d'elle « assise par terre, à ses pieds, [qui] lui [racontait] des histoires à l'aide de [ses] poupées ou de [ses] petits bonshommes Fisher Price » (B., p. 20), mais surtout dans le dernier tome de la trilogie, *La Lune dans un HLM*, où prendre soin de la mère folle, c'est prendre soin d'une folle qu'il aurait fallu empêcher de naître en « [s'enfermant] dans la salle de bains, un pied sur le lavabo, l'autre sur le bord de la baignoire, la vulve au dessus de la cuvette, [en se ravageant] l'intérieur de [l']utérus avec un cintre, comme une bagnole qu'on essaie d'ouvrir parce qu'on a oublié les clés dans la boîte à gants. » (LH., p. 146) Ici, la narratrice reprend l'acte manqué de la grand-mère ; elle rejette le fœtus encombrant de la mère, comme aurait dû le faire l'aïeule, en l'évacuant. Elle devient Médée, la figure archétypale de la mère déchirée entre un deuil inévitable – Jason qui ne reviendra jamais – et la mélancolie – le visage des enfants qu'elle décide d'assassiner parce qu'il lui rappelle l'abandon. On note, également, la violence du propos, comme si la haine servant à ériger les murs de pierre de la crypte selon Abraham et Torok était

---

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 273.

maintenant dans le sujet même devenu crypte. Dans *La Lune dans un HLM*, écrire sert à avorter enfin, à se vider, à faire disparaître la mère-enfant qui demande trop de temps et d'énergie, qui n'aurait jamais dû être mise au monde par la grand-mère qui s'occupait d'elle auparavant. La (pro)création, que ce soit en écrivant ou en peignant – comme Léa dans le troisième tome –, est douloureuse ; c'est évacuer, vomir, en se faisant une césarienne ou hara-kiri avec l'objet du crime : le pinceau pour Léa ou la plume pour la narratrice. L'œuvre d'art est la seule naissance possible, dans la mesure où elle entraîne la mort de l'autre fœtus empoisonnant que représente la mère.

Bien qu'on ignore ce qui a provoqué l'ébranlement de la crypte, d'autant plus qu'il est impossible pour nous d'affirmer avec certitude ce qui est encrypté, Sissi parle de son paradis perdu – ou jamais vécu – qui rime avec l'inaccessible, avec le fantasme d'une réalité de petite fille ordinaire : « Il y a un sac d'histoires dans ma tête. Un sac rempli de belles histoires où je suis une princesse et on m'apporte tous les jouets de la terre, même la nouvelle Barbie hawaïenne que j'ai vue l'autre jour chez Peoples et que je serais prête à tout pour l'avoir. » (B., p. 89) Lorsque sa mère est internée, la petite Sissi s'occupe en (re)bâtissant de ses propres mains son monde idéal, son pays magnifique, idyllique et familial d'avant la folie maternelle.

Je construis donc, moi, durant ce temps, de petites maisons avec mes cubes Lego et j'y loge toutes mes familles de bonshommes Fisher Price en imaginant que c'est moi que j'y loge avec ma famille et qu'on parle, qu'on est heureux, qu'on sourit, que ma mère n'est pas malade et qu'il y a des fêtes de Noël avec des arbres lumineux et des cadeaux bien enveloppés et beaucoup, beaucoup de monde. L'autre jour, j'ai voulu me construire une maison pour moi avec mes cubes Lego. Mais je n'ai pu me rendre qu'aux chevilles. (B., p. 93)

Qu'on le veuille ou non, ouvrir la crypte de Sissi est impossible. Bien que le concept soit fort stimulant et pertinent pour l'analyste, il ne peut mener le littéraire que vers l'échec.

Si dire l'indicible ne se dit pas, l'interpréter pose d'autant plus de problèmes. Afin de continuer notre étude, pour contourner – ou parler autrement de – la crypte, on analysera le texte de Labrèche à la lumière de l'essai *Narcissisme de vie. Narcissisme de mort* d'André Green. Ce dernier, dans le dernier chapitre de son ouvrage, s'intéresse au complexe de la mère morte « qui ne peut manquer d'évoquer les idées si intéressantes de N. Abraham et de M. Torok. [...] On pourrait résumer [les] différences en soutenant que le narcissisme constitue l'axe de [sa] réflexion théorique, alors que N. Abraham et M. Torok se soucient essentiellement des rapports entre incorporation et introjection, avec les effets de crypte auxquels ils donnent naissance<sup>52</sup>. » Malgré cette différence relevée par l'auteur, ce type de complexe rejoint si bien l'encrypté d'Abraham et Torok que c'est à s'y méprendre : « Le patient passe sa vie à nourrir son mort, comme s'il était le seul à en avoir la charge. Gardien du tombeau, unique possesseur de la clé du caveau, il remplit sa fonction de parent nourricier en secret. Il tient la mère morte prisonnière, qui demeure son bien propre. La mère est devenue l'enfant de l'enfant<sup>53</sup>. » Deux choses sont particulièrement intéressantes dans le texte de Green : plusieurs symptômes typiques et concrets du complexé (évoqués par Sissi) y sont décrits – ce qui nous permettra de faire une analyse des symptômes de la narratrice – et le sujet affecté – pour ne pas dire l'encrypté à la Green – pleure une mère d'avant la folie ou la dépression, comme celle décrite par Sissi dans l'extrait de la construction de la maison de blocs *Lego*.

[Je] préciserai que ce travail ne traite pas des conséquences psychiques de la mort réelle de la mère, mais plutôt d'une imago qui s'est constituée dans la psyché de l'enfant, à la suite d'une dépression maternelle, transformant brutalement l'objet vivant, source de vitalité de l'enfant, en

---

<sup>52</sup> GREEN, André, *Narcissisme de vie. Narcissisme de mort*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1983, p. 248.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 244.

figure lointaine, atone, quasi inanimée, imprégnant très profondément les investissements de certains sujets que nous avons en analyse et pesant sur le destin de leur avenir libidinal objectal et narcissique. La mère morte est donc, contrairement à ce que l'on pourrait croire, une mère qui demeure en vie, mais qui est pour ainsi dire morte psychiquement aux yeux du jeune enfant dont elle prend soin<sup>54</sup>.

Le complexe dont il est question peut très bien s'appliquer à la narratrice du roman *Borderline*. Cela est frappant à la lecture du chapitre intitulé « La mère morte ». En effet, tous les symptômes décrits par Green pourraient être mis en rapport avec Sissi ; ils lui vont comme un gant. Si dans « tous les cas, la tristesse de la mère et la diminution de l'intérêt pour l'enfant sont au premier plan<sup>55</sup> », ce qui est sans aucun doute le cas dans le texte à l'étude, force est d'admettre que Sissi est aussi triste et morte ou presque morte que sa mère morte. C'est comme ça qu'elle se voit : morte. « [Elle a] toujours la lame pas loin des veines. La lame qui ouvrira [ses] veines dans le sens de la longueur pour être sûre de ne pas rater [son] coup » (B., p. 138) et a l'imaginaire mortifère, noir, aussi noir que le noir qui l'habille et l'habite. Sissi vit six pieds sous terre. D'ailleurs, le roman commence dans une chambre d'hôtel où la narratrice est « couchée sur le dos, bien droite. [Ses] deux mains se tiennent en dessous de [ses] seins comme les morts dans leur cercueil » (B., p. 13). Le lit – considérant que le cercueil est le lit ultime – est un lieu mortifère où tout geste – même s'il mène habituellement au plaisir, à la jouissance et à la procréation – renvoie inévitablement à la mort<sup>56</sup>. Éros et Thanatos s'y accouplent. Pour la

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 222.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>56</sup> On note que les deux autres romans de la trilogie commencent également dans un lieu de repos ou de recueillement (dans un salon mortuaire dans le cas de *La Lune dans un HLM* et dans une chambre d'hôtel en ce qui concerne *La Brèche*), présentant des êtres allongés, qui baisent, qui font l'amour ou qui font la mort. Émilie-Kiki est « dans la chambre 714 du Holiday Inn rue Sherbrooke Ouest » (LB., p. 11) avec son professeur de littérature et « Léa est debout non loin d'un cercueil qui, croit-elle, semble attendre le moment propice pour la pilonner. » (LH., p. 19)

narratrice, la vie se déploie dans un monde où il est impossible d'exister sans contempler la mort théâtrale, tragique ; c'est un spectacle sans quatrième mur, auquel elle n'a pas le choix de participer. En tant que représentante de l'entre-deux, valsant inlassablement entre la vie et la mort, entre pulsion de vie et pulsion de mort, Sissi cadre parfaitement avec cette affirmation d'André Green : « L'objet est « mort » (au sens de non vivant, même si aucune mort réelle n'est survenue) ; il entraîne de ce fait le Moi vers un univers déserté, mortifère. Le deuil blanc de la mère induit le deuil blanc de l'enfant, enterrant une partie de son Moi dans la nécropole maternelle<sup>57</sup>. » Toujours selon l'auteur, dans cette nécropole maternelle, les demi-morts complexés sentent la mort leur traverser les os. Ils ont continuellement froid et ils se sentent vides afin de laisser toute la place au caveau pour les mères mortes vivantes. Ce sont deux symptômes que ressent Sissi. Elle boit du vin pour se réchauffer ; elle le confie à sa grand-mère :

*En temps normal, c'est l'hiver qui coule dans mes veines, Mémé. C'est pour ça que mes os neigent, c'est pour ça que j'ai froid, que j'ai les lèvres bleues mal embrassées. J'ai les lèvres aussi bleues que Laura Palmer. Le froid émane de moi. J'ai froid, Mémé. Je n'arrive plus à me réchauffer. Tous les corps de la terre n'arrivent plus à me réchauffer. (B., p. 54)*

Comme les sujets décrits par Green, la narratrice est frigorifiée par un noyau froid : « Ce noyau froid brûle comme la glace et anesthésie comme elle, mais, tant qu'il est ressenti comme froid, l'amour reste indisponible<sup>58</sup>. Ce sont à peine des métaphores. Ces analysants se plaignent d'avoir froid en pleine chaleur. Ils ont froid sous la peau, dans les os, ils se sentent transis par un frisson funèbre, enveloppés dans leur linceul<sup>59</sup>. » Pour

---

<sup>57</sup> *Narcissisme de vie. Narcissisme de mort, op. cit.*, p. 248.

<sup>58</sup> Ici, nul besoin d'approfondir au sujet de l'incapacité d'aimer pour Sissi ; cela est répété sans cesse dans le texte.

<sup>59</sup> *Narcissisme de vie. Narcissisme de mort, op. cit.*, p. 237.

Sissi, le froid va avec la mort et avec le vide immense qui l'habite, qui prend la place de son sang et de tout ce qui pourrait la réchauffer. Elle se sent vide, inintéressante, bien que physiquement trop « présente », comme la majorité des borderlines. « Le vide est tellement lourd » (B., p. 33) et envahissant que Sissi doit exploser et se vider d'elle-même, de ses sentiments qui « débordent de partout, comme du vomi d'un sac en papier » (B., p. 45) pour laisser plus de place au vide, au caveau.

On le voit bien, tout est très intimement lié, logique malgré les paradoxes inhérents au trouble de personnalité borderline, malgré les contradictions significatives qu'il faut faire dialoguer ; le problème de limites, le syndrome de la frontière poreuse, se trouve éclairé par la notion du complexe de la mère morte, concept parent ou très proche de celui de la crypte. On peut même se demander si André Green pensait ou faisait implicitement référence aux sujets borderlines en écrivant son essai puisqu'il a énormément travaillé avec et sur eux<sup>60</sup>. Peu importe les intentions de l'auteur, une chose est certaine : les analogies entre les sujets atteints par le complexe de la mère morte et Sissi, borderline de A à Z, sont bien là. Par rapport à la question centrale de la limite, très évidente dans un passage de « La mère morte », Green avance l'idée suivante :

Le patient a le sentiment qu'une malédiction pèse sur lui, celle de la mère morte qui n'en finit pas de mourir et qui le retient prisonnier. La douleur, sentiment narcissique, refait surface. [...] Dans la douleur psychique, il est impossible de haïr comme d'aimer, impossible de jouir même masochiquement, impossible de penser. Seul existe le sentiment d'une captivité qui dépossède le Moi de lui-même et l'aliène à une figure irreprésentable. [...] En somme, les objets du sujet restent toujours à la limite du Moi, ni complètement dedans, ni tout à fait dehors. Et pour cause, puisque la place est prise, au centre, par la mère morte<sup>61</sup>.

---

<sup>60</sup> On note, entre autres, son article intitulé « The borderline concept » en guise de collaboration à l'ouvrage *Borderline Personality Disorders* dirigé par Peter Hartocollis et publié aux éditions International University Press en 1977.

<sup>61</sup> *Narcissisme de vie. Narcissisme de mort, op. cit.*, p. 234.

Avant de conclure, quelques mots au sujet du narcissisme, l'axe central de la réflexion d'André Green dans son essai. Une seule question susceptible d'en englober plusieurs à propos du Narcisse qui sommeille en Sissi : que fait-elle suite à la mort de sa grand-mère ? Que fait-elle lorsqu'elle doit enfin se reconnaître dans le miroir ?

Je me lève. Je m'approche du miroir pour m'y regarder. Je vois mon visage comme derrière un voile. [...] Paf ! Coup de poing dans le miroir. [...] Je vais égayer ce visage triste. J'appuie contre mes lèvres le morceau de miroir fracassé. Je me dessine une bouche rieuse. Une belle bouche rieuse. Le miroir comme une lame, j'étire les commissures des lèvres jusqu'au milieu des joues. [...] Il faut que j'affiche ma nouvelle beauté, ma nouvelle laideur. [...] Ma place est à la foire avec les bêtes et les monstres de cirque. Je suis dorénavant un monstre, moi aussi. [...] Je sors de l'hôtel et je marche rue Sherbrooke. Il n'y a pas beaucoup de monde dans ce coin-là à cette heure. Les gens doivent s'affairer à faire l'amour ou la guerre. Dommage ! Je ne saurai pas quel effet je fais. Je marche. Les lumières des réverbères scintillent si fort, on dirait des projecteurs. J'ai l'air de faire un spectacle, j'ai l'air d'être une Big Rock Star. (B., p. 151-153)

Tout se passe comme si Sissi-Narcisse n'en pouvait plus de se regarder dans le miroir déformant d'une réalité conditionnée par sa fausse morte. En le fracassant, elle veut voir son vrai visage caché derrière le linceul maternel. Puis, c'est la défiguration ; elle se démasque en enlevant le voile de tristesse qui ne lui appartient pas et ne lui convient plus. En se défigurant, la narratrice-Narcisse tue enfin, métaphoriquement, la mère increvable, pour se voir vraiment. Avant sa tentative de suicide sur le pont Jacques-Cartier, elle veut sortir de la mélancolie, devenir une Star monstrueuse du deuil, belle et laide à la fois, en se libérant du masque sombre qui l'empêche d'évoluer, de passer outre et de s'estimer depuis trop longtemps. En se jetant à l'eau, Sissi, véritable Narcisse fracassé, ne subira plus ; en n'y tombant pas par accident mais bien selon sa propre volonté, peut-être sera-t-elle, enfin, capable de se regarder pour ce qu'elle est vraiment. Ni mieux ni pire... Un Narcisse libéré de son faux reflet ; seulement elle : Sissi, la vraie. Une Star. Brillante sans fard. Sans fausse couronne. Vivante.

*Conclusion. Mélancolie, esthétique, antikitsch et autres considérations*

Être pour ou contre une écriture *de* la folie, parler d'un langage *de* la Chose ou d'un discours *sur* elle, soutenir Michel Foucault – totalement pour le *de* – ou Vincent Kaufmann – anti-*de*, pro-*sur* –, déconstruire, ébranler la problématique pour mieux la contourner ou exposer ses failles... Ce sont (et ce n'est pas peu dire) des détours et des hésitations pouvant signifier une certaine peur de l'incarcération inhérente à une prise de position au sujet d'une question à incarcérer, des querelles vides, autant de questions qu'il y a de méthodes, des presque rien menant à une alarmante complaisance dans l'irrésolu.

En ce qui concerne la mélancolie, le même genre de phénomène est palpable. Bien qu'elle ait été d'une importance capitale afin d'arriver à conceptualiser une structure de la psyché, force est d'admettre qu'il est difficile d'en parler sans risquer de se faire reprocher l'imprécision. On ne peut pratiquement plus la nommer.

Tout se passe comme si la médecine occidentale, abandonnant la bile, et avec elle l'imaginaire de la circulation, de l'abondance ou de la « dépravation » des fluides corporels, n'avait su trouver mieux, dans la modernité, que d'adopter une sorte de délire savant mettant tous ses espoirs explicatifs dans la sérotonine, faute de pouvoir détecter un *locus melancholicus*, un siège somatique de la mélancolie. La mélancolie apparaît comme la pierre d'achoppement de la somatisation du psychisme et du coup de force de la psychiatrie moderne pour s'établir au sein de la médecine véritable. Rien d'étonnant à ce que la mélancolie ait été rayée des manuels de diagnostic comme le DSM-IV, et remplacée par le terme de dépression, concept flou, protéiforme, voire épidémique. De la même manière que la médecine peu rigoureuse du temps de Molière fut raillée, force est de constater que le psychiatre moderne n'est en fait qu'un des maillons commerciaux dans la chaîne de distribution des psychotropes, une chaîne dépourvue de toute forme de sensibilité humaniste et dont le maintien dans les lieux de la science par l'ordre médical ne tient qu'aux nombreuses prébendes versées par les mécènes de l'engourdissement, les compagnies pharmaceutiques<sup>62</sup>.

Cette critique virulente de Christian Saint-Germain exprime très bien le malaise. La mélancolie, défigurée par les psychiatres faute d'outils pour la contrôler, absente du *DSM-IV*, est une catégorie morte scientifiquement. C'est autrement qu'on peut la faire

<sup>62</sup> *Mélancolie Ink, op. cit.*, p. 25-26.

vivre. Dans les textes. Au cinéma. Dans les arts. Pour nous, littéraires, elle continue de planer et d'inspirer, de s'écrire ; elle continue de briller en tant que substrat et matière à la création artistique. Ici, contrairement à la querelle des prépositions *sur* et *de*, le débat se situe plutôt entre les disciplines. Si d'un côté, pour les scientifiques, la mélancolie est vouée à l'anonymat, de l'autre, chez les artistes, elle doit et peut s'exprimer. La question n'est pas de savoir si elle parle par elle-même mais bien de savoir s'il est possible d'en parler. En tant que concept constamment revisité, la mélancolie est toujours en mutation. Elle est instable.

À la lumière de notre étude du roman *Borderline*, un élément intéressant quant au problème entre le *de* et le *sur* s'est révélé. Bien que l'idée de résoudre la querelle ne soit – et n'ait jamais été – notre but, on note qu'en écrivant *sur* la folie, Marie-Sissi Labrèche lui a donné un langage, une certaine corporéité textuelle, un *de*. Aussi troublé, troué et fragmenté que sa narratrice, le texte est mélancolico-borderline. Formellement, à la base de son esthétique, il y a une folie performative jamais explicite qui veut s'écrire mais qui n'y arrive pas totalement ; de là l'échec et l'avortement qui y sont omniprésents, le ton nostalgique et itératif, le style nerveux, haletant et syncopé du propos. Thématiquement, pour entendre le langage *de* la folie dont il est question, il faut être particulièrement attentif à l'innommable murmuré, aux problèmes de ventre de Sissi, à sa turbulence intérieure, aux spectres, puisque c'est de là qu'il est nécessaire de partir afin de quitter le discours *sur*. Dans la lignée de Lacan qui affirme que l'inconscient est construit comme un langage<sup>63</sup>, on note que l'idée de fouiller un certain inconscient du texte pourrait

---

<sup>63</sup> Voir : LACAN, Jacques, *Le Séminaire, Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, coll. « Points-Essais », 1990 [1973].

s'accorder avec la nature du langage tel qu'on le conçoit dans *Borderline*, c'est-à-dire un langage du manque encrypté à décrypter sur lequel la narratrice insiste, comme un appel. N'y arrivant pas par elle-même, Sissi, dans son entreprise sisyphienne, se poignarde elle-même avec le couteau qu'elle ne cesse de tourner dans sa plaie ; elle devient une épileptique qui s'étouffe avec sa langue à force de vouloir la contenir, la contrôler, pour mieux s'auto-analyser et se décrypter.

Encryptée, la narratrice ne peut se débarrasser de ses fantômes puisqu'ils ne se montrent pas. Ils lui pourrissent l'existence en lui faisant revivre la blessure, l'abandon, continuellement, quotidiennement. Les fantômes invisibles qui hantent Sissi sont des véhicules pour son passé obsédant ; ce sont des représentants de l'entre-deux passé-présent qui agissent comme des catalyseurs pour le télescopage temporel dont il a été question précédemment. En voulant se débarrasser de son passé pour se protéger (et enfin pouvoir faire un deuil ?), la narratrice s'attaque au présent, le sabote, veut y mettre le feu. La haine incendiaire, dans le texte, est une arme de destruction massive envers soi-même et contre tous. En disant que dorénavant « [ses] jeux n'auront plus de frontières et [qu'elle sera] en guerre contre l'humanité, mais surtout contre [elle-même] » (B., p. 135), Sissi adopte la position de guerrière afin de quitter celle qu'elle connaît par cœur ; elle entre en combat avec une de ses strates identitaires d'emprunt, celle de la victime, martyre et rejetée engluée dans son passé. La violence (auto)destructrice est sans aucun doute un élément fort important de l'esthétique borderline à laquelle on s'intéresse. Le présent ravagé que nous présente Sissi n'est pas sans nous rappeler les mots de Pierre Nepveu dans *L'Écologie du réel* :

Cette transformation du réel (création/destruction) suppose une habitation radicale du présent, de l'ici-maintenant. Un présent vulgaire, aliénant, dégradé, où éclatent de toutes parts les signes de notre inexistence [...] [...] Dire le réel, écrire vrai, c'est à la limite détruire ce qui en soi, ou hors de soi, se dérobe à l'absolu présent<sup>64</sup>.

Entre l'esthétique de la destruction telle que présentée par Nepveu et le mode de vie mélancolico-borderline de Sissi, on voit très bien les liens. Pour la narratrice, habiter le présent équivaut à détruire ce qui lui échappe mais qu'elle continue de subir : le trauma. Dans l'actuel, dans l'ici-maintenant, c'est la blessure qui parle. Le texte est une longue justification de l'impossible cicatrisation menant au trouble de personnalité borderline. La destruction, c'est la blessure recrachée à la face du monde. Bien que la narratrice soit incapable de s'auto-décrypter, elle connaît la violence qui l'habite et son potentiel à se transformer en arme de destruction massive : « Je suis ma propre bombe. C'est Hiroshima en permanence dans ma tête. Après mon passage, c'est les cataclysmes, les hécatombes, les catacombes. » (B., p. 45) Détruire. Se suicider. Ce sont des actes violents qui mènent à la disparition. Néanmoins, ces attentats envers soi et les autres permettent d'être là enfin. Le centre. La princesse. Ophélie. C'est dans la disparition potentielle que Sissi peut être remarquée et prendre sa place. Pour Sissi, s'autodétruire c'est vouloir faire pleurer sur soi. Pour exister.

Le cycle de Sissi est *mélanco-kitsch* : tu me hantes – ou je me hante –, je te (ou me) change en kitsch, en objet : je te (ou me) rends jetable. Douceur ou rage ? Résilience ou mensonge ? Disneyland peuplé de princesses ou « miroir du mensonge embellissant », comme le dit Kundera ? Toutes ces idées, bien qu'elles soient divergentes et empreintes du paradoxe inhérent aux textes de Labrèche, sont là, dans les romans. Elles se

---

<sup>64</sup> NEPVEU, Pierre, *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 2000, p. 19.

contredisent mais se complètent, comme les sentiments ressentis par les narratrices atteintes du trouble de personnalité borderline. C'est souvent la déchirure. Ça sonne parfois faux. Dans *Séductions du kitsch*, Eva Le Grand avance une autre hypothèse fort intéressante pour notre propos :

J'ajouterai même, de façon quelque peu hérétique, que toute représentation d'une temporalité idéalisée, éternelle et utopique (le paradis perdu aussi bien que l'avenir radieux...) ne peut se dévoiler dans l'art qu'en tant que kitsch, comme un désir d'éternité qui oblitère toute chronologie et par là même la mort. D'ailleurs, si l'art avec sa dimension cathartique figure « la promesse d'un bonheur qui se brise », le kitsch pourrait bien n'être, comme l'a si bien compris Adorno, qu'une *parodie de la catharsis*.<sup>65</sup><sup>66</sup>

Parodie de la catharsis ? L'idée est séduisante<sup>67</sup>, d'autant plus que la portée ironique – voire cynique et corrosive – des romans de Marie-Sissi Labrèche peut nous désorienter. Le ton est instable comme le reste. Bien que le noyau des textes soit extrêmement dur et triste, les jeux de mots, les métaphores enfantines trop fleuries et les moments d'apaisement (comme, par exemple, lors des transformations passagères en Star ou en princesse) nous font rire. L'ironie et l'humour, dans les textes, fonctionnent comme des freins servant à diminuer l'impact des attaques spectrales que vivent les sujets mélancoliques ; le rire – même s'il est plein de sarcasmes – rend le propos moins lourd, moins tragique. La douleur n'est pas pour autant banalisée, mais on pourrait certainement parler de dédramatisation. Parodie kitsch de la catharsis ou processus *antikitsch* nécessitant un passage obligatoire par le kitsch et la parodie ? Cela semble tout à fait

---

<sup>65</sup> T.W. Adorno, *Théorie esthétique*, Paris, Klincksieck, 1982. La référence est donnée en note de bas de page dans le passage cité.

<sup>66</sup> « Séductions du kitsch : roman, art et culture », *op. cit.*, p. 22.

<sup>67</sup> L'idée de la catharsis est particulièrement intéressante ici puisque, tel que mentionné précédemment dans l'essai, l'auteure se réclame de l'écriture thérapeutique.

approprié à la lecture de l'épilogue de *Borderline* où Sissi, ayant passé par tout ce qu'il y a de plus artificiel et illusoire, ne veut plus vivre dans les contes de fées :

Les princes aussi, ça existe. Sauf qu'ils ne viennent pas nécessairement sur un beau cheval blanc volant, mais en autobus Voyageur, comme l'ange sexuel aux ailes cassées que j'ai rencontré après ma sortie de l'hôpital. Ils n'ont pas non plus de vêtements brillants insalissables. Non. Ils peuvent porter des chandails de Pantera et oublier de se laver, mais ça n'enlève pas pour autant le charme. Et les yeux fermés, couchée nue dans un lit avec un prince, on ne fait plus la différence. (B., p. 157-158)

En résumé, on pourrait avancer l'idée d'un recours au kitsch servant à le dépasser afin d'atteindre l'*antikitsch*. Le procédé est très semblable à la catharsis, dans le sens où dans les deux cas, la libération passe par une confrontation avec l'élément perturbateur. On voit bien, en lisant *Borderline*, que la kitschéisation s'opère dans la mélancolie, contre elle, en tant que mécanisme de défense contre la violence du deuil impossible. Par le recours à l'artifice et au masque, qui représentent des points de fuite ou des cristallisations illusoires, Sissi replonge inlassablement dans la bile noire ; elle ne s'en sort pas. Guérir, pour elle, c'est abandonner sa couronne et en rire. Rire. En montrant à quel point ses fausses guérisons étaient illusoires et ridicules. « Au son de la petite clochette, veuillez tourner la page. Le livre est fermé » (B., p. 157), dit-elle.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus primaire

- LABRÈCHE, Marie-Sissi, *Borderline*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2003 [2000], 160 p.

### Corpus secondaire

- LABRÈCHE, Marie-Sissi, *La Brèche*, Montréal, Boréal, 2002, 159 p.
- LABRÈCHE, Marie-Sissi, *La Lune dans un HLM*, Montréal, Boréal, 2006, 251 p.

### Corpus théorique

- ABRAHAM, Nicolas et Maria TOROK, *L'Écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2001 [1987], 480 p.
- BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 2001 [1975], 488 p.
- BLANCHOT, Maurice, *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1971 [1959], 374 p.
- BRETON, André, *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1971, 188 p.
- DERRIDA, Jacques, *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1967, 439 p.
- DERRIDA, Jacques, *Points de suspension : entretiens*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1992, 419 p.
- FELMAN, Shoshana, *La Folie et la chose littéraire*, Paris, Seuil, coll. « Pierres vives », 1978, 349 p.
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1977 [1972], 583 p.
- FRANCES, Allen, *DSM-IV – Cas cliniques. Un guide clinique du diagnostic différentiel*, Paris, Masson, 1997, 332 p.
- FREUD, Sigmund, « Deuil et mélancolie », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1968, p. 147-174.
- GREEN, André, *Narcissisme de vie. Narcissisme de mort*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1983, 281 p.

- KAUFMANN, Vincent, *L'Équivoque épistolaire*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1990, 199 p.
- KRISTEVA, Julia, « Une poétique ruinée », dans Mikhaïl BAKHTINE, *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, coll. « Points-Essais », 1998 [1970], 366 p.
- KRISTEVA, Julia, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais », 1987, 264 p.
- KUNDERA, Milan, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, 199 p.
- KUNDERA, Milan, *L'Insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003 [1989], 475 p.
- LACAN, Jacques, *Le Séminaire, livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, coll. « Points-Essais », 1990 [1973], 320 p.
- LE GRAND, Eva, « Séductions du kitsch : roman, art et culture », dans *Séductions du kitsch. Roman, art et culture*, Montréal, XYZ, coll. « Documents », 1996, 184 p.
- MOLES, Abraham A., *Le Kitsch, l'art du bonheur*, Paris, Maison Mame, 1971, 248 p.
- NEPVEU, Pierre, *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 2000, 245 p.
- NEVERT, Michèle, *Les Accros du langage*, Candiac, Balzac, coll. « L'Écriture indocile », 1993, 348 p.
- PLAZA, Monique, *Écriture et folie*, Paris, PUF, coll. « Perspectives critiques », 1986, 217 p.
- RIMBAUD, Arthur, « Lettres dites du « Voyant ». Rimbaud à Georges Izambard – Charleville, 13 mai 1871 », dans *Poésies. Une saison en enfer. Illuminations*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1998 [1973], p. 199-200.
- SAINT-GERMAIN, Christian, *Mélancolie Ink*, Montréal, Bayard, coll. « Les Inclassables », 2007, 158 p.
- THÉORET, France, « La Turbulence intérieure », dans *Entre raison et déraison*, Montréal, Les Herbes Rouges, coll. « Essais », 1987, p. 49-53.

## Filmographie

- MANGOLD, James, *Girl, interrupted*, Hollywood, Columbia Pictures, 1999.

**Musicographie**

- KATERINE, Philippe, *Borderline*, sur *Robots après tout*, Paris, Barclay Records, 2005.

**Site internet**

- [http://www.memoireonline.com/06/07/479/m\\_michel-foucault-psychiatrie-et-medecine34.html](http://www.memoireonline.com/06/07/479/m_michel-foucault-psychiatrie-et-medecine34.html) [Consulté le 27 mars 2009]